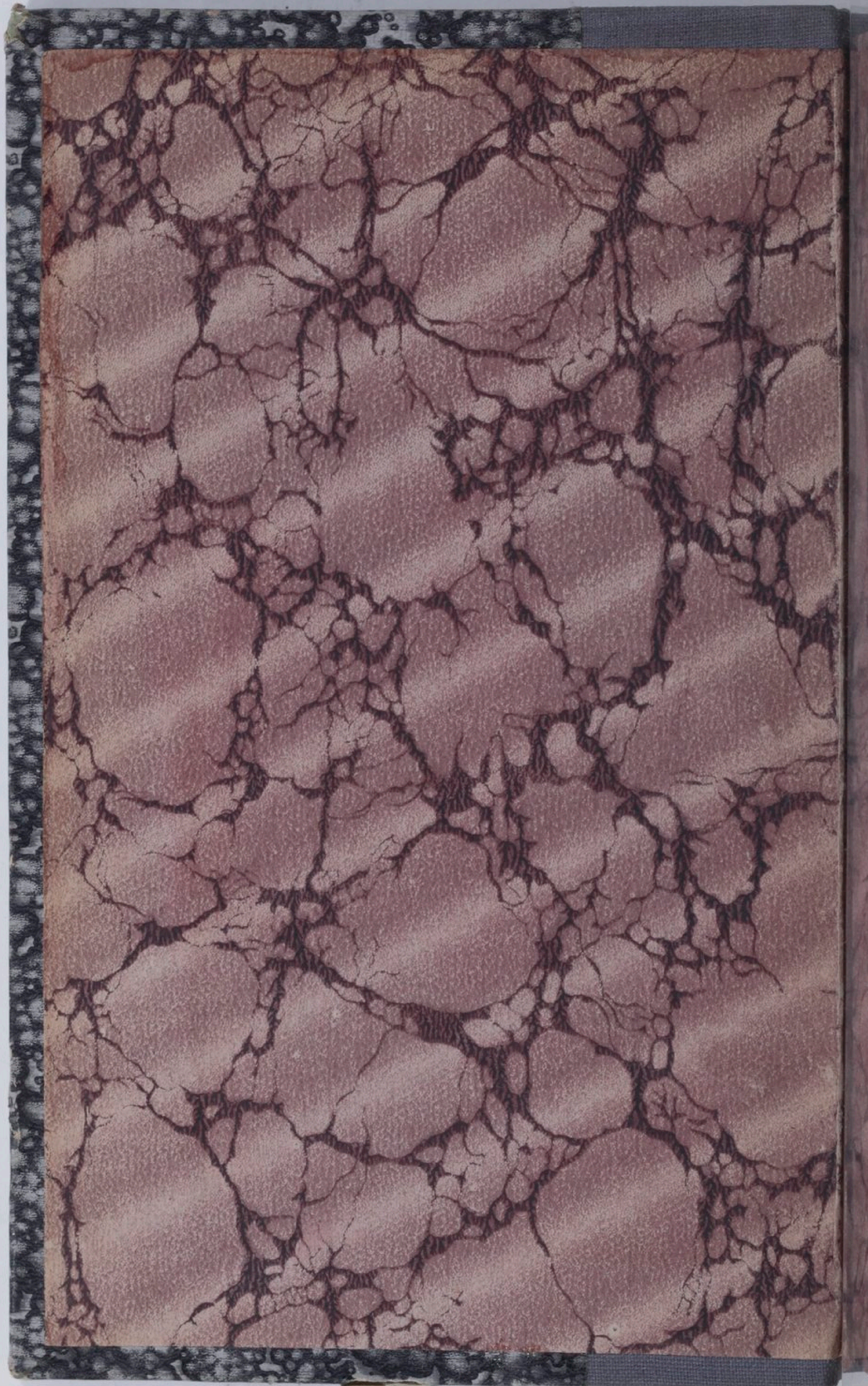
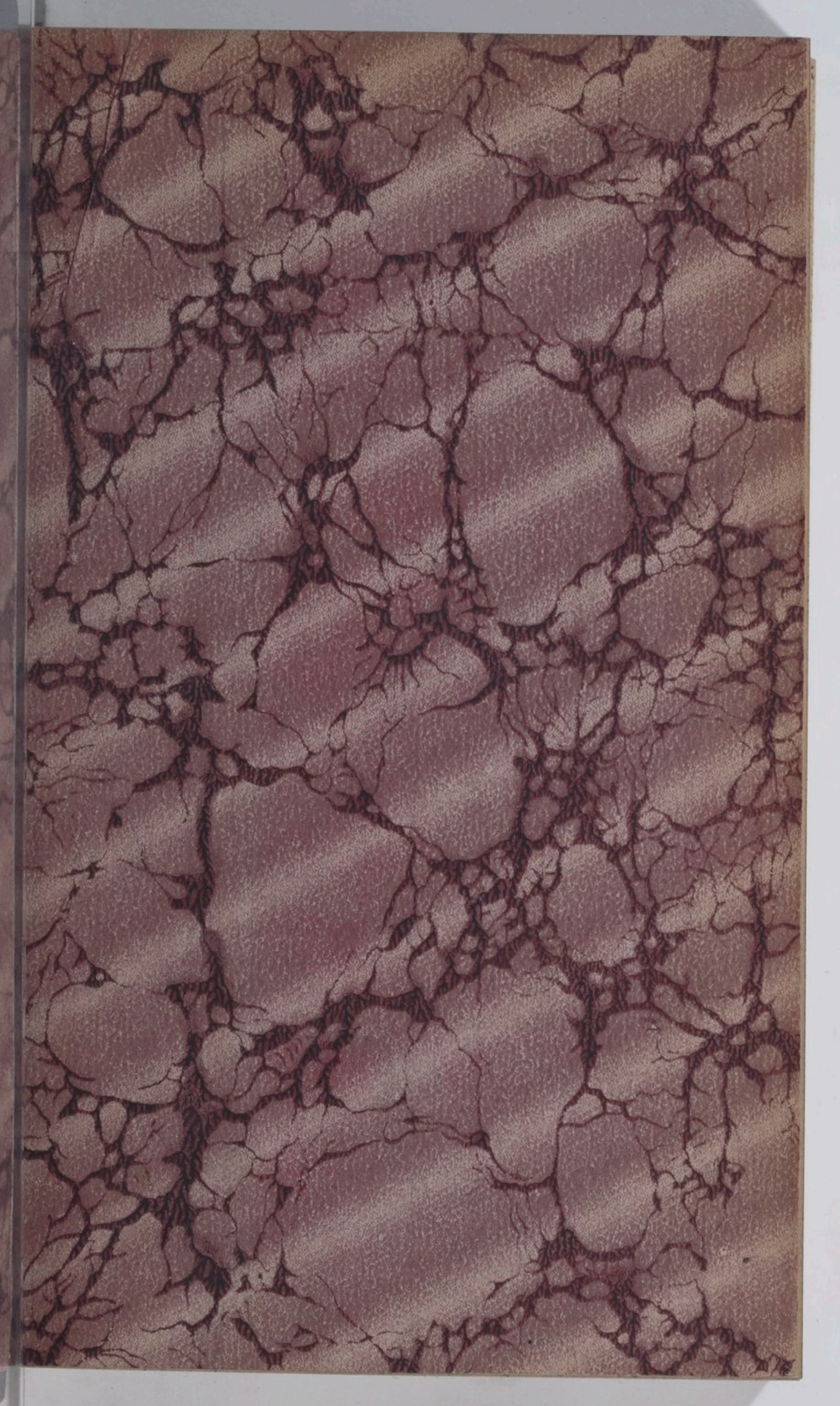
Les Deux folies, par D. José Güell y Renté





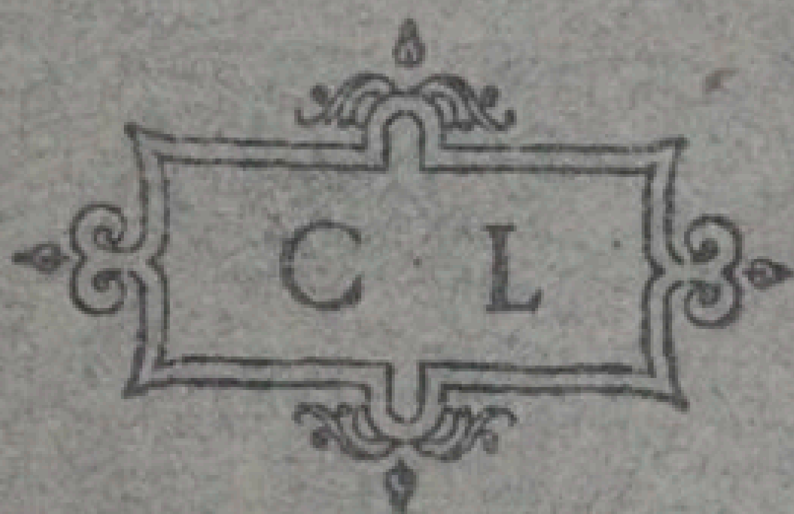


LES
DEUX FOLIES

PAR

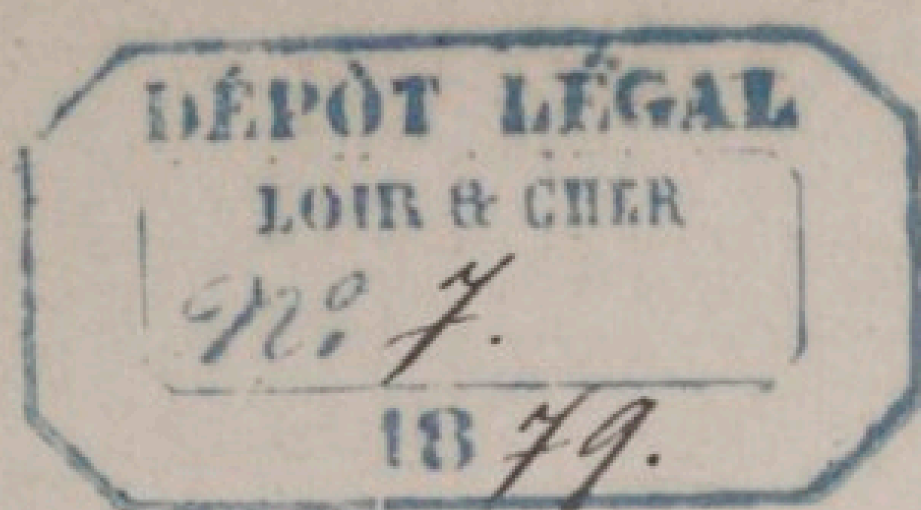
D. JOSÉ GÜELL Y RENTÉ

> Te hago saber que imagino, como quien ha pasado por ello que todas nuestras locuras proceden de tener los estomagos vacios y los cerebros llenos de aire.
>
> *(Don Quichotte de la Manche.)*



PARIS
CHEZ CALMANN LÉVY, EDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1879



LES DEUX FOLIES

BLOIS, IMPRIMERIE LECESNE, RUE DENIS-PAPIN, 13



A.M. sc.

Imp. Vve A. Cadart, Paris.



LES

DEUX FOLIES

PAR



D. JOSÉ GÜELL Y RENTÉ



PARIS
CHEZ CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

—

1879



DÉDICACE

DEUX ÉMERAUDES

Ma douce Amie,

Je t'ai dit que je te dédierais tous mes livres ; c'est donc à toi que je dédie cette légende.

Un jour s'approcha de toi un pauvre accablé par le malheur et la tristesse : il te tendit la main, d'une manière suppliante, te demandant la charité sans oser ouvrir les lèvres.

Tu fixas sur lui tes beaux yeux et tu souris avec la douceur angélique de ta bouche pleine de candeur.

Tu mis la main dans ta bourse pour faire le bien et tu t'aperçus que tu avais oublié ton argent. Ton embarras ne dura qu'une minute. Le malheureux te regardait avec anxiété ; tes

regards semblaient le pénétrer jusqu'au fond de son âme et y lire son histoire. En le contemplant ainsi, tu quittas deux émeraudes qui ornaient tes oreilles, tu les lui donnas en lui disant : « Avec cela tu pourras vivre quelques années. »

L'infortuné les reçut tout tremblant, les regarda tout ébahi, sans se rendre compte de ce qui se passait, et il te les rendit en te répétant très-humblement :

« Madame, je ne sais que faire de ces pierres précieuses. Si je vais les vendre, on croira que je les ai volées et on me mettra en prison. »

Malheureux ! lui répondis-tu, garde ces émeraudes ; porte-les au premier venu des bijoutiers de la rue de la Paix ; dis-lui que je te les ai données pour secourir ta misère ; ils les connaissent tous ; ils te les paieront un bon prix.

Le pauvre, plein de gratitude, voulut baiser tes mains bienfaisantes ; mais avant qu'il ait pu le faire, tu étais loin de lui.

Quand tu retournas la tête, le malheureux baisait la terre que tu avais foulée et l'arrosait des larmes de sa reconnaissance.

Deux jours après, un des plus riches négociants en pierres précieuses de Paris, mort

il y a peu de temps, se présenta chez toi pour te demander ce qu'il devait payer pour ces pierres qui, vendues un grand prix, firent le bonheur d'une famille qui mangeait le pain noir de l'aumône, adouci par les larmes de la honte et du désespoir.

J'assistai, tout ému, à ta bonne action ; je t'ai vu rougir en faisant le bien. J'ai conservé longtemps ce souvenir au fond de mon cœur ; et comme la légende que j'écris maintenant sera peut-être la dernière, je consacre ce souvenir, dans ce livre, comme une dédicace, parce que je veux que tes actions, lorsqu'elles seront connues, te fassent vivre éternellement dans la mémoire des hommes, afin qu'ils t'admirent et qu'ils t'aiment comme tu vis, vénérée et bénie, dans l'âme de ton ami.

JOSÉ GÜELL Y RENTÉ.

PRÉFACE

Cicéron prétend que la terre est pleine de fous. Voilà pourquoi le fils de l'amour de Gérard et de Marguerite de Rotterdam, Désiré, né le 28 octobre 1467, novice chez les chanoines réguliers de Stein, et plus tard docteur en théologie de l'Université de Bologne, prenant, pour douter de tout avec plus de subtilité, le pseudonyme d'Erasme, écrivit l'*Éloge de la Folie*. Ce livre, la Sorbonne le condamna, Rome le mit à l'index, et Léon X disait de l'auteur : « Erasme aussi a son grain de folie. » Cette appréciation ne manque pas de vérité à l'égard de celui qui soutient « qu'ici-bas on prend presque toujours le beau pour le laid, la misère pour l'opulence, l'infamie pour la gloire et l'ignorance pour la science. »

Après avoir satiriquement pensé dans cet écrit que l'âge d'or s'est perdu peu à peu ; que les sciences ont été

inventées par un génie malfaisant, l'auteur ajoute : « On se moque des astrologues, on fuit les logiciens, seul le médecin est plus couru que tous les autres ensemble. Qu'il soit ignorant, audacieux, irréfléchi, c'en est assez pour que tout le monde ait confiance en lui, voire même les plus huppés. Du reste, la médecine, surtout comme la plupart de nos docteurs la pratiquent aujourd'hui, n'est plus que l'art de plaire à son malade, et à ce point de vue elle a quelques rapports avec la rhétorique. »

S'adressant ensuite aux uns et aux autres, il leur demande : « En quels termes vais-je vous interpeller? Vous dirai-je citoyens? Mais encore faut-il une épithète. Pourquoi pas maîtres-fous? Je m'en tiens là. La Folie ne peut saluer ses adhérents d'un titre plus honorable. Donc, maîtres fous. »

Pour moi, je ne veux pas appeler du nom qu'Erasme leur donne ceux qui ont la sagesse d'avouer le peu qu'ils savent, mais j'appliquerai cette dénomination à la fécondité de ceux qu'on appelle savants médecins, parce qu'ils ont écrit sur la folie un volume de sept cent cinquante pages environ, en petits caractères, avec des notes et des citations de plus de cent auteurs qui, comme eux, ont écrit sur le même sujet, quand un nombre de volumes triple m'a décidé à reproduire les phrases ci-dessus.

Je n'écrirais pas cette préface si un professeur distingué de l'Université de Zurich, W. Griesinger, ne disait dans l'Introduction de son *Traité des maladies mentales* : « la folie étant une maladie, et de plus une maladie du cerveau, il s'ensuit qu'elle ne peut être étudiée d'une manière convenable qu'au point de vue médical. L'anatomie, la physiologie et la pathologie du système ner-

veux, et toute la pathologie et la thérapeutique spéciales, prises dans leur ensemble, sont les connaissances préalables les plus nécessaires de toutes pour le médecin aliéniste. Toutes les études extra-médicales de la folie, et en particulier toutes celles qui ont été faites *par les poètes et les moralistes*, n'ont qu'une valeur *très-minime* au point de vue de la connaissance de cette affection. Quelques poètes ont représenté des fous dont certains traits ont été très bien pris sur le fait de la nature (Ophélie, le roi Lear, et surtout don Quichotte); mais comme les auteurs ont presque entièrement laissé de côté les causes organiques de ces états, et que, s'occupant seulement du côté *intellectuel* et les regardant uniquement comme le résultat de conflits *moraux antérieurs*, ils ne mettent en relief que ce qui peut servir à ce but, leur peinture a le tort au moins de n'envisager qu'un côté de la question. On peut adresser un reproche semblable et plus grave encore à la manière dont les *moralistes ont traité la folie, en raison du caractère sérieux que certains d'entre eux ont voulu donner à leurs études. Rien n'est plus faux, rien n'est plus opposé à l'observation journalière que de vouloir reléguer dans l'ordre moral la nature des maladies mentales.....*

« La manière dont les poètes et les moralistes ont envisagé la folie, n'est pas seulement inutile et fausse au point de vue théorique, mais encore elle offre, au point de vue pratique, un danger réel. Elle a rempli les gens du monde d'idées sur les maladies mentales, qui ne répondent d'aucune manière à la nature; et, lorsque les faits ne sont pas en harmonie avec ces peintures, ils mettent en doute l'existence de la maladie mentale. Combien elle est naïve la surprise d'une foule de gens

qui, visitant les asiles d'aliénés, trouvent leurs habitants tout autres qu'ils ne se les figuraient. »

Il ajoute ensuite à la fin de son ouvrage : « Cela veut dire que la direction des asiles doit être toujours entre les mains d'un médecin en chef dont les efforts concourent au bien de l'établissement, et, de plus, que les aliénistes doivent être de vrais médecins, et non des *philosophes et des moralistes*, s'occupant de médecine d'une manière accessoire, et qui ont besoin du secours d'un autre médecin pour examiner leurs malades. »

De sorte que ce savant qui commence par intituler son livre : *Traité des maladies mentales*, c'est-à-dire maladies de l'intelligence, qui ne sont pas par conséquent des maladies du corps ni de la matière, veut pour les maladies de l'âme, c'est-à-dire pour la pensée, car on n'a jamais vu penser la matière, veut, dis-je, exclusivement un médecin-chirurgien. Il avoue cependant dans plusieurs de ses pages, et notamment au livre IV qui porte pour titre : *Anatomie pathologique des maladies mentales*, que « dans l'état actuel de la science il est un fait incontestable, c'est que dans une foule d'autopsies de personnes ayant été atteintes de folie, on ne trouve aucune anomalie dans ces parties. En laissant de côté les observations incomplètes et les cas où la folie avait cessé avant la mort, il reste encore un certain nombre de faits appartenant à des observateurs soigneux et versés dans l'étude spéciale de la folie, dans lesquels la cavité du crâne et tout son contenu en général présentaient un état normal. »

Plus loin il ajoute : « Il ne faut pas s'appuyer sur les rapports des médecins aliénistes qui, occupés presque exclusivement d'admiration, n'ont pas le temps de se

livrer à des études approfondies sur la structure du cerveau et sur les altérations pathologiques dont il peut être le siége, qui ne font les autopsies du cerveau que d'une manière superficielle et grossière *et n'y trouvent jamais rien d'anormal.* »

Donc si c'est là les médecins dont il a besoin, à qui doit-on confier les établissements de fous pour faire ce genre d'observations?

Il continue en disant : « Il ne faut pas, en effet, *vouloir chercher* dans les lésions que l'on constate dans le crâne la *cause immédiate* de telle ou telle forme mentale déterminée, de telle ou telle forme de délire, ni vouloir rattacher directement les divers symptômes de l'aliénation aux lésions anatomiques révélées par l'autopsie. Les tentatives de ce genre ont complétement échoué jusqu'à présent et échoueront sans doute longtemps encore. » Mais si celui qui doit soigner ces maladies doit être un médecin, et si ces maladies n'ont aucune règle fixe, quelle est sa science? Sur quoi s'appuie la nécessité exclusive de sa personne?

Veut-il dire que les autopsies opérées sur les cerveaux d'un grand nombre de fous n'ont présenté aucune lésion annonçant la maladie du patient, et que des cerveaux dans un état parfaitement normal, où les organes n'offraient aucune lésion, ont appartenu à des fous qui sont morts comme tels?

S'il en est ainsi, pourquoi le célèbre professeur de folie ne confierait-il pas au philosophe humain, observateur et charitable, l'étude, le soin et même la guérison du mal de la folie, qui n'est pas une maladie du corps, mais bien plutôt pour moi une maladie de l'âme?

Pourquoi ce professeur veut-il que le mal réside

plutôt dans l'organisme que dans l'esprit? Si c'était une maladie matérielle, les douleurs et la fièvre l'annonceraient toujours, et alors le médecin et le chirurgien deviendraient nécessaires. Mais dès que la maladie a son siége dans l'esprit, difficilement on en trouvera le remède dans la pharmacie ou dans le bistouri du chirurgien.

Et les choses se passent tellement ainsi que Griesinger avoue que, dans beaucoup de cas, la cure s'est obtenue sans remèdes d'aucune espèce et les malades ont recouvré la raison. Preuve évidente que le mal n'était pas matériellement dans le cerveau. S'il y avait eu lésion de cet organe, il aurait nécessairement fallu des médicaments pour sa guérison.

A force de vouloir être matérialistes, certains médecins modernes vont jusqu'à matérialiser les idées, et je ne désespère pas de voir arriver le moment où l'un d'eux voudra me prouver mathématiquement, en faisant une autopsie du cerveau de l'homme, comment se forment les idées sous l'enveloppe de ce cerveau.

Les médecins, par leur désir d'être utiles et par leurs observations, rendent véritablement un grand service à l'humanité. Dans les maladies connues, ils sont nécessaires ; dans les maladies qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes, ils sont utiles comme les marins qui, habitués à naviguer et se trouvant dans des mers inconnues, au milieu de courants, de bas-fonds et de récifs à fleur d'eau, savent par leur expérience donner toujours au navire une direction plus pratique que ne la donnerait celui qui ne sait pas.. Mais dans certain cas, un philosophe instruit et observateur vaut autant qu'un médecin.

Pline l'ancien disait que celui qui, à quarante ans, ne savait pas se guérir lui-même, était indigne d'être homme. J'ai entendu dire au célèbre Nélaton qu'il avait autant de certitude en chirurgie que de doutes en médecine, et qu'il croyait savoir fort peu de chose dans cette dernière science.

Avoir la prétention de vouloir, par la médecine qui applique difficilement ses remèdes aux maux du corps si connus depuis Hippocrate, Asclepiade et Aretée, guérir les maux de l'esprit, c'est une des plus fortes arrogances d'une faculté qui veut guérir l'humanité avec des aphorismes datant de quatre cents ans avant Jésus-Christ. Il n'est pas dès lors étonnant que cette arrogance ait obligé Erasme à composer sa satire, et Molière à écrire son *Médecin malgré lui*.

Sans les paroles de Griesinger contre Cervantès, Shakespeare et Goëthe, je n'aurais pas écrit ces lignes; je n'aurais pas fait les réflexions auxquelles ce savant m'oblige, en composant aujourd'hui *Las dos Locuras*, les deux Folies.

Je vais abandonner les expressions techniques, les mots dérivés du grec, acceptés par la science pour parler avec profondeur, comme faisaient les prêtres égyptiens entre eux, afin que leur savoir n'arrivât pas à la connaissance des autres mortels.

Je ne remonterai pas à la philosophie de Platon ni d'Aristote, j'accepterai immédiatement une des plus grandes vérités admises par les philosophes modernes. Pascal, un penseur des plus graves, a dit : « Je pense parce que je sens ; je sens par mon système nerveux ; comment cela se fait-il ? Je l'ignore. » Don Felix Varela, un autre savant plus modeste, mais d'une

grande intelligence, ajoute : « L'âme sans les sens ne connaîtrait pas la nature. » De sorte que selon ces philosophes, le système nerveux sert pour sentir ; ce sont les sens qui font connaître la nature à l'âme. Donc il existe dans le corps une âme reconnue par les plus grands savants de l'univers, une âme qui pense au moyen des sens et du système nerveux.

Où cette âme pense-t-elle et comment pense-t-elle ? Voilà ce que personne ne sait. Et cependant c'est la maladie de cette âme que le docteur Griesinger veut guérir médicalement et anatomiquement, sans poètes, sans philosophes, mais avec la pharmacopée et la trousse d'instruments tranchants.

S'il était possible d'avoir le crâne d'un homme ouvert durant la maladie dont il souffre, le docteur pourrait alors la suivre et lui appliquer le remède propre. Mais quand le cerveau est fermé par la masse osseuse et enveloppé encore dans la *pie mère*, alors que les yeux de l'intelligence ne peuvent pas même arriver aux creux qui contiennent la substance cérébrale, ni voir les nerfs et les veines qui composent son organisation ; quand, pour connaître le mal, le médecin a besoin d'ouvrir le crâne avec un soin et une habileté incroyables, et qu'il trouve alors parfois, avec surprise, le cerveau dans un parfait état normal, ou bien qu'il y voit des épanchements de sang, des sérosités, des granulations, des engorgements, des décompositions de la substance *corcicale*, des diminutions de la masse encéphalique, des hydrocéphalies, des ankiloses, des tubercules et une infinité d'autres phénomènes aussi variés que les pensées de l'homme, et aussi petits et insignifiants en apparence qu'il faut le microscope pour pouvoir les observer, y

a-t-il quelqu'un d'assez présomptueux pour oser dire que les phénomènes qui surprennent le dissecteur à chaque autopsie, lui font connaître les maladies internes du cerveau par les symptômes de la folie ? Le médecin qui éprouverait un pareil excès de vanité ne serait-il pas aussi ridicule que celui qui voudrait indiquer dans le corps le point où réside l'âme ?

L'âme dans laquelle se trouve peut être la véritable cause est le centre de la folie ; ce n'est pas en effet le corps qui pense. Au nombre des facultés de l'âme se classent la mémoire, l'entendement et la volonté ; or ce qui constitue la folie, c'est le dérèglement de l'esprit, le défaut de mémoire, d'intelligence et de volonté.

Le fou n'a besoin, pour sa maladie, ni des sens bons ou mauvais, ni d'un cerveau en bon ou mauvais état. Il y a des gens sensés qui en dormant sont fous, et des fous qui sont sensés. Il y a des hommes d'un profond jugement qui, à leur réveil, se rappellent des délires si extravagants qu'ils s'étonnent eux-mêmes d'avoir pu les concevoir. Un pareil phénomène n'est-il pas une espèce de folie ? Est-il le résultat d'une maladie du cerveau ? Est-il le résultat d'un manque ou d'un excès de circulation du sang dans le cœur ? de l'interruption de la bile, de l'irrégularité des digestions ? Qui pourra nous expliquer ce phénomène, auquel ressemble considérablement la folie ?

Réciproquement, il y a des fous qui, dans leurs manies et leurs hallucinations, *rêvent sensément*, et qui racontent à leur réveil ce qui a troublé leur âme pendant plusieurs heures, comme s'ils avaient toute leur raison. Ce fait vient démontrer que, dans la folie, la partie malade n'est pas le cerveau et que le mal est ailleurs.

Le docteur Griesinger lui-même dit : « Comme à l'autopsie, dans un grand nombre de cas, le cerveau paraît tout-à-fait sain, il faut bien admettre, dans l'état actuel de la science, qu'assez souvent alors la folie dépend d'une irritation simplement nerveuse du cerveau, ou d'un trouble de nutrition qui nous est encore *inconnu*....... .

« Dans le fait, l'observation démontre qu'un très grand nombre de cas de folie récente *guérissent spontanément*, sans que l'on fasse un traitement à propreprement parler, et en se bornant simplement à écarter toutes les influences fâcheuses. »

De sorte que le remède dont parle ce savant est plutôt moral que thérapeutique. S'il en est ainsi, pourquoi cet anathème contre les philosophes et les penseurs humanitaires qui peuvent, par leur charité, faire autant de bien que les médecins par l'application de leur science ?

Griesinger compte des cas de folie où l'on a guéri un malade par une autre folie semblable. Il rapporte qu'un fou croyait avoir le corps plein d'araignées, que le médecin lui fit deux incisions sur l'épaule, lui montra ensuite plusieurs araignées qu'il lui avait retirées du corps et qu'il guérit le malade. Il cite divers autres cas analogues. Peut-on appeler cette manière de guérir, méthode médicale ?

Je reconnais qu'il y a des maladies du cerveau qui ont matériellement besoin des secours de la science médicale. Telles sont les paralysies, les meningites, les épanchements séreux ou sanguins, les tumeurs, les coups, les blessures, les irritations et un nombre infini de maladies qui, sans être cérébrales, excitent le cerveau et lui font perdre sa manière naturelle de fonctionner.

C'est ce qui arrive dans les fièvres typhoïdes, dans les maladies inflammatoires où les malades délirent et ont des hallucinations et des manies de tout genre. Dans ces cas l'intervention de la médecine est une nécessité, comme dans les anémies, le pléthore, la décomposition des humeurs, maladies qui compliquent toute la fonction du cerveau. Pour toutes ces maladies, sans aucun doute, il faut un médecin ; mais pour la folie, qui n'en dérive pas, un penseur plein de savoir et d'expérience, doué de patience et d'un bon cœur, rendra autant de services que le plus savant des médecins.

Les remèdes que la science applique aux maux de l'âme sont spirituels pour la majeure partie. Griesinger lui-même l'avoue dans son ouvrage. Et si le médecin a besoin de l'opium, de la digitale, du chloroforme, de l'acide prussique, du laurier cerise, du suc d'amande amère, du stramonium, de la belladone, du quinine, du camphre, de l'assa fetida, de la brucine, du hatchis, de l'antimoine, de la valeriane, du chloral, des petits hémétiques, de l'huile de crotone, des vésicatoires, des pommades caustiques, des bains froids et des bains de vapeur, tous ces médicaments peuvent servir pour dominer momentanément le corps, mais non pour guérir l'âme où se trouve le désordre de l'intelligence, où réside la folie. Tous ces médicaments, un philosophe qui a fait des observations peut les employer, sans qu'il y ait nécessité pour lui d'avoir un diplôme d'une faculté d'Allemagne, de Paris ou de Londres.

S'il n'en était ainsi, si le médecin devait guérir la folie, en cherchant son siége dans le cerveau, il faudrait qu'il allât alors le chercher dans les organes qui produisent ces sensations ; que, sortant des bornes étroites

de l'ancienne philosophie médicale ne reconnaissant que cinq sens, il sût approfondir avec foi une étude que je ne veux pas appeler science, mais qui le deviendra un jour, et qui lui permettrait de reconnaître exactement et les maladies et les moyens de guérir la folie.

Si le mal avait son siége dans le cerveau, c'est sur le cerveau vivant qu'on devrait faire des études profondes. C'est avant et non après la mort des malades qu'il faudrait agir, parce que l'observation des médecins et des philosophes a aujourd'hui parfaitement classifié les organes.

Gall a donné ses premières leçons de phrénologie, à Vienne, en 1796. En 1800, le docteur Spurzheim commença ses études avec lui. Il l'associa à ses travaux en 1804, et, en 1827, ce penseur détermina les trente-cinq organes acceptés par Fossati, par Combe et par tous ceux qui, depuis, se sont consacrés à l'étude de la phrénologie.

Quelques années plus tard, Bouillaud, Andral et Broussais, membres de l'Académie de médecine de Paris, les médecins-chirurgiens les plus remarquables de leur temps, devinrent présidents de la société phrénologique, dont faisaient partie Ferruz Loudé, membre de l'Académie, et de célèbres professeurs de l'Ecole de médecine, Cloquet et Rostan, s'étaient prononcés en faveur de la phrénologie.

Fossati s'exprime ainsi à son égard : « Après avoir lutté pendant quarante ans contre les préjugés, l'ignorance, la mauvaise foi et les scrupules de quelques savants timorés, cette nouvelle science a fini par être admise. Ses principes sont reconnus et professés publi-

quement dans les pays les plus civilisés de la terre. »

Pour moi, la phrénologie, qui n'est pas encore une science, mais qui en deviendra une, est l'étude qui traite des organes de la tête humaine qui reçoivent des sens les impressions de la nature extérieure et qui sont cause de toutes les affections et de toutes les idées de l'âme.

Sous les huit compartiments osseux qui forment le crâne se trouvent les trente-cinq organes déterminés par Spurzheim. Entre le cerveau et l'os du crâne il n'y a que les méninges, je veux dire les membranes *bascular* ou *pia mater* et la *dura mater*. « Le cerveau consiste en deux hémisphères séparés par une forte membrane, appelée la faulx de la dure mère. Chaque hémisphère est une agrégation de parties et chaque partie sert à la manifestation d'une faculté particulière. Les deux hémisphères, sans être exactement symétriques, se correspondent généralement pour la forme et les fonctions ; il y a donc deux organes pour chaque faculté, un par hémisphère. Le cervelet de l'homme est situé au-dessous du cerveau ; une membrane épaisse, appelée la tente, les sépare l'un de l'autre; mais ils sont liés avec la moëlle allongée et unis entre eux par l'intermédiaire de ce corps.

Chaque organe s'étend de la moëlle allongée, ou partie supérieure de la moëlle épinière, à la surface du cerveau ou du cervelet; et chaque individu possède tous les organes à un degré plus ou moins fort. »

Les grandes études, les observations profondes et infatigables de l'homme ont bien pu établir le lieu des organes, deviner les qualités et les affections de l'homme; mais rien de plus, et, comme le remarque

Fossati : « la véritable conclusion philosophique est que, par le moyen de la conscience, nous sommes incapables de découvrir de quelle substance le principe pensant est composé.

L'observation jette-t-elle alors une lumière plus forte et plus vive sur cette question agitée depuis si longtemps ? Les organes de l'intelligence, en santé, et lorsqu'ils accomplissent très régulièrement leurs fonctions, se dérobent entièrement à l'inspection. Aucun œil ne peut pénétrer les tégumens de la tête, les os du crâne, la dure-mère, l'arachnoïde et la pie-mère, pour suivre les opérations du cerveau, lorsque les pensées et les sentiments courent, se heurtent et se choquent ; e lorsqu'une plaie externe ou une maladie détruit une portion de ces enveloppes, l'esprit ne les accomplit plus avec l'énergie de la santé. Lorsque, d'ailleurs, tous ces obstacles extérieurs qui s'opposent à l'examen n'existent plus, on n'aperçoit encore que la surface des circonvolutions, et l'esprit peut siéger dans les longues fibres qui s'étendent de la surface à la moëlle allongée, où la pensée peut y être élaborée sans pouvoir y être découverte. On dira peut-être que la mort résout la question et permet de savoir tous les secrets de l'âme, mais hélas ! lorsque le *pouls a cessé de battre* et que les *poumons ne jouent plus*, le cerveau ne présente à nos recherches qu'une masse inerte, d'une texture douce et fibreuse, dans laquelle on ne peut distinguer ni la pensée, ni le sentiment, et dans laquelle également on ne peut saisir ni esprit, ni substance immatérielle, de sorte qu'en l'examinant, l'imagination ne trouve point d'aliments pour les conjectures, relativement à la présence ou à l'absence de l'hôte immatériel,

lorsque la vie et la santé animaient son enveloppe (1). »

L'homme, dans son désir insatiable d'apprendre, a surpris, pour ainsi dire, la matière au moment suprême et mystérieux de la génération. Au moment où l'œuf se détache de l'ovaire et où la chaleur de la vie le féconde, il a suivi la formation du chorion. Il a vu, dès le premier moment, la constitution du cerveau, une membrane cartilagineuse destinée à avoir, dans sept ou huit semaines, autant de points d'ossification qu'il y a d'os dans le crâne et les sutures qui s'engrènent les unes dans les autres. Ce crâne est formé de deux lames osseuses, une intérieure et une extérieure, et d'une substance spongieuse le diploe qui la divise d'une manière inégale.

La membrane cartilagineuse et les os obéissent à la forme que Dieu veut mystérieusement donner au cerveau qu'elles renferment. Ce cerveau, œuvre la plus simple et la plus admirable de la création, se forme dans le sein maternel, se développe dès la naissance jusqu'à l'époque de la virilité; il décroît à la vieillesse, et souvent les os du crâne se dépriment et prennent, surtout ceux du sinus frontal, une forme toute nouvelle.

Dans certains pays, les parents ou les accoucheurs défigurent d'ordinaire la tête des enfants, dès les premiers moments de la naissance, comme le font quelques peuplades barbares de l'Afrique et les Caraïbes. Mais cette opération, tout en donnant à l'os une autre forme, n'enlève ni le volume ni la puissance de la masse encéphalique dans laquelle Dieu a voulu établir les organes à l'aide desquels l'âme exerce son action.

(1) Manuel de Phrénologie, par George Combe, traduit de l'anglais par le docteur J. Fossati. Paris, 1876, pp. 343-45.

De nombreux penseurs se sont livrés à des études qui, sans élever encore la phrénologie en science exacte, comme je l'ai dit, constituent un livre d'observations et d'expériences qui serviront sans doute à la fonder. Cette science sera très-utile aux médecins qui se consacrent aux maladies mentales; elle deviendra un guide sûr pour traiter ceux qui seront atteints du mal de la folie et pour trouver la vraie méthode de guérir cette maladie.

Aujourd'hui on a déterminé de nombreux organes. Sur le sinus frontal se trouvent les organes de l'individualité, de l'étendue, des couleurs, de l'ordre, de la comparaison, de la causalité, de la poésie, des tons, de la constructivité et du désir d'acquérir. Les organes de la bienveillance, de l'imitation, de la circonspection, de la sécrétivité, de la conscience et de l'amour-propre sont placés au centre du crâne. Sur les pariétaux, au-dessous de l'organe auditif, se trouvent l'organe de l'astuce, de la destruction, et à côté celui de la propre défense. Sur la crête occipitale, à droite et à gauche, l'affection locale, l'affection paternelle et l'affection amoureuse. Tous ces organes sont si bien déterminés qu'un homme intelligent, un penseur qui aura un tact et une vue fine lui permettant de mesurer le développement ou la dépression de ces organes, pourra appliquer avec exactitude non-seulement les remèdes moraux, mais même les remèdes physiques, surtout s'il tient compte que ce n'est pas le volume cérébral, mais l'équilibre des organes, qui est la cause de l'intelligence et des affections; s'il n'oublie pas que, en de nombreuses occasions, la pression dans les premiers mois de la naissance peut donner une forme particulière à la tête, et qu'une

infinité de maladies peuvent donner une épaisseur plus ou moins grande à l'os qui recouvre la substance cérébrale.

Les folies qui naissent de l'organe de la destruction; celles qui viennent de l'organe de la propriété et de l'imagination; celles qui produisent sans doute les délires d'ambition et de pouvoir; celles qui naissent du fanatisme, résultat de l'organe du merveilleux développé à l'excès, et successivement toutes les autres folies, si elles avaient leur cause dans le cerveau, les médecins les verraient dans la forme et la pression des organes auxquels les sens transmettent les impressions pour les communiquer ensuite aux puissances de l'âme.

L'étude de la phrénologie réduit singulièrement ce problème, parce que ses observations confirmées par l'expérience lui font établir la mémoire dans l'intérieur de l'œil et dans toute la partie qui forme sa cavité; l'entendement, dans l'organe de la causalité, de la comparaison et de l'imagination réunies; la volonté, dans celui de l'amour-propre, de la circonspection, de la défense propre et des affections qui sont les organes qui décident l'âme dans toutes ses déterminations.

De sorte que, s'il y a quelque chose qui puisse servir à la science médicale pour la guérison des maladies mentales, c'est la phrénologie. Elle est aujourd'hui dans son enfance; elle a été, seulement deux ou trois fois dans ce siècle, l'objet des études d'hommes doués d'une grande capacité et d'une science profonde; elle a été ensuite abandonnée, comme l'ont été, dès le principe, la vapeur et beaucoup d'autres découvertes, qui se sont perfectionnées depuis et qui ont servi de règle aux sciences modernes.

La phrénologie aura son heure et je serais heureux de contribuer par ces lignes à appeler sur elle l'attention des médecins qui, comme Griesinger, se consacrent avec tant de zèle au bien de l'humanité.

L'observation et l'étude de la forme du crâne sont si intéressantes; elles peuvent servir autant pour la guérison de la folie que pour le jugement à porter sur les criminels, que les gouvernements devraient avoir dans les asiles d'aliénés et dans les prisons, en même temps qu'un registre d'entrées et de sorties, un recueil de photographies où l'on conserverait la tête rasée des malades et des prisonniers, de sorte qu'on pût observer parfaitement de face et de profil toute leur organisation. La science pourrait ainsi étudier parfaitement les organes du cerveau des criminels et des fous, et qui sait les découvertes qu'on pourrait faire alors si utiles et si nécessaires à l'humanité. Ce travail servirait à la fois aux philosophes, aux médecins, aux criminalistes et même aux gouvernements. Les criminels, en effet, après avoir subi leurs peines, rentrent dans la société et bien souvent ils changent de nom pour commettre de nouveaux crimes ; avec le livre de photographies, il n'y aurait jamais d'erreur sur l'identité de leur personne.

Pour composer le livre que j'ai écrit, pour guérir la folie de ses personnages, je n'ai pas eu besoin d'une imagination aussi grande que celle de Cervantès, de Shakespeare, de Molière, de Gœthe, que Griesinger traite avec tant de sévérité. Ce docteur dit, en effet, que « la folie, état anormal de l'intelligence et de la volonté, n'est en elle-même autre chose qu'un symptôme, et que pour arriver à le comprendre, il faut le localiser. » Il veut établir la folie dans le cerveau, comme Stahl,

célèbre médecin allemand, l'attribue à l'âme ; comme Hemroth, médecin aliéniste, dit que la folie ne dépend pas d'une cause physique, n'est pas une maladie du corps, mais de l'esprit ; comme l'aliéniste Ideler attribue la cause de la folie à l'âme, en écrivant qu'elle est la passion sans force de l'esprit, et n'attribuant pas le mal à l'organisme, mais à l'idée ; comme Leuret, médecin idéaliste, soutient que les erreurs des fous proviennent de leurs passions et non de leurs facultés intellectuelles.

Auguste Comte, qui étudia la folie sur lui-même, puisqu'il avait été fou quelque temps, par suite de contrariétés de famille, pensait que la folie est occasionnée par l'excitation d'une passion, et que l'on a besoin d'une forte dose d'imagination pour inventer les types qu'on doit substituer à la réalité ; de sorte que, suivant cette théorie, ceux qui ont le plus d'imagination sont les plus proches de la folie, et que les insensés sont, pour ainsi dire, exempts et libres de cette maladie.

Le docteur Prosper Despine est le médecin qui la qualifie avec le plus de profondeur, quand il expose sa théorie et qu'il dit : « La folie, manifestation particulière de l'esprit, est un état psychique et non une maladie. Il n'y a pas, en effet, de maladie cérébrale qui s'appelle la folie. Cet état psychique a cependant chez le malade sa cause d'origine dans une activité pathologique du cerveau. Mais cet état psychique peut exister aussi chez l'homme en santé. Le rôle de l'activité pathologique du cerveau n'est pas de produire directement l'état psychique qui constitue la folie. Il consiste seulement à faire surgir des passions dans l'esprit. Ni le malade chez lequel la maladie a fait naître des passions insolites au caractère

de cet individu, ni l'homme en santé qui est sous l'influence de ses passions naturelles ne sont fous, par la raison qu'ils ont des passions, et même des passions d'une grande puissance et d'une grande tenacité. En effet, le malade qui sent surgir en lui une passion violente, et chez lequel cette passion n'a pas encore étouffé les sentiments moraux qui peuvent la combattre, n'est point encore fou, quoique malade. Il a la conscience morale de sa passion, il est éclairé à son égard ; il peut la combattre et il la combat. De même l'homme en santé qui a la conscience morale de sa passion, qui sent la perversité de celle-ci, n'est point fou, quelque puissante que soit sa passion. Avoir une passion soulevée par un état pathologique du cerveau ou une passion naturelle au caractère n'est donc point être fou. Ce qui produit la folie, c'est un phénomène psychique, c'est l'aveuglement moral de l'esprit à l'égard des inspirations passionnées, aveuglement causé par la circonstance que les sentiments moraux n'éclairent pas l'individu sur sa passion, ces principes de la raison morale étant étouffés par la puissance de cette passion, ou n'existant pas dans sa conscience par le fait d'une anomalie morale dont l'individu est affecté. Par cet aveuglement moral le passionné a la conviction d'être raisonnable dans son état de déraison ; voilà ce qui constitue sa folie. Mais qu'une circonstance parvienne à ranimer les sentiments moraux étouffés, à les remettre en scène, aussitôt ils éclairent l'esprit sur les inspirations passionnées et mettent un terme à la folie (1). » De sorte que ce penseur concède

(1) *De la Folie* au point de vue philosophique, et plus spécialement psychologique, ouvrage couronné par l'Institut, par le docteur Prosper Despine, pp. 984-985.

indirectement que c'est dans l'âme que la folie a son siége.

Le docteur Griesinger, professeur à l'Université de Berlin, qu'une mort récente a malheureusement enlevé à la science, et dont les théories m'ont poussé à écrire cette préface, croyait que la maladie cérébrale faisait naître chez les fous des dispositions et des inclinations qui sont le point de départ de leurs émotions. Il est regrettable qu'il n'ait peut-être pas lu ce que l'intelligent aliéniste français, le docteur Despine, dit à la fin du livre que nous avons déjà cité: « La question de la folie a laissé beaucoup à désirer jusqu'à ce jour, parce que la psychologie et la pathologie ne se sont pas donné la main pour la résoudre. Les médecins aliénistes, auxquels on doit tant, pour ce qui concerne la pathologie de la folie, *en sont encore à déclarer que la folie est une chose qui se conçoit, mais qui ne se définit pas.* La plupart des aliénistes ont cependant reconnu que l'état morbide du cerveau porte, de prime abord, son action sur les facultés morales et affectives, sur les instincts de l'âme. C'est certainement beaucoup, car c'est la première idée réellement psychologique, et par conséquent philosophique, qui ait été introduite dans la question de la folie (1). »

Je termine ces observations préliminaires, après les appréciations contenues dans les écrits de ces médecins, convaincu que la folie réside dans l'âme et non dans le corps; dans l'âme, d'où viennent la joie et la tristesse, la foi et l'espérance, l'amour et la haine, l'avarice ou la générosité, le pardon ou la vengeance, la modestie, l'humanité, le courage, pour regarder avec indifférence

(1) *De la Folie* etc., etc.

les vanités ridicules et les ingratitudes humaines. Je reste aussi convaincu que celui qui se consacre à la guérison des fous doit faire attention non-seulement à l'état général maladif du corps et aux dispositions des sens, mais principalement aux trente-cinq organes déterminés par la phrénologie, et souvent encore à la maladie de l'âme.

C'est avec ces idées que je me suis mis à écrire *Les deux Folies*, histoire bien simple où mon imagination n'inventera rien de nouveau. Elle cherchera à faire, par l'idée, tout le bien possible aux principes généraux ; elle s'appliquera à trouver dans l'amour, la compassion, la charité, le remède aux maladies de l'esprit et aux malheurs que l'âme se crée par sa faiblesse, avec la conviction que les médecins, parce qu'ils sont médecins, ne pourront, par leur science seule et avec leur pharmacopée, apporter que de médiocres remèdes pour toutes ces maladies.

N'étaient-ce pas en effet des médecins ceux qui, avant les écrits de Pinel et d'Esquirol, ces lumières de la science française. enchaînaient, il y a soixante-dix ans, les malheureux fous, les assujettissaient avec des anneaux de fer par la ceinture, leur mettaient la camisole de force durant des semaines entières, les couchaient sur des chaises longues ou les faisaient rester immobiles liés sur des lits préparés à cet effet. Aussi, les foux furieux, qui devaient conserver cette position, mouraient soit de paralysie, par suite de l'immobilité, soit de congestion cérébrale ou pulmonaire, causée par le désespoir ou par l'état de quiétisme absolu auquel ils se voyaient réduits, plutôt que par les effets de leur maladie.

N'étaient-ils pas médecins ceux qui, à cette époque,

pratiquaient la saignée sur les malades qui entraient dans leurs établissements, qui les saignaient à chaque accès et envoyaient ainsi les pauvres fous au tombeau, sans s'inquiéter de la cause de la folie, ni s'occuper de voir si c'était l'anémie, la bile, la sérosité ou l'hydropisie qui l'avaient produite.

Si, en 1838, Gardiner Hell, à l'asile de Lincoln; en 1839, Conolly, à Hanwell, n'eussent pas introduit leur système de *no-restraint*, on ne verrait pas adopté aujourd'hui ce système dans tous les établissements d'Angleterre et d'Allemagne, qui ont suivi l'exemple de Hanwell, où il y a plus de mille malades, où pas un d'entre eux n'a été, depuis vingt ans, ni attaché, ni maltraité. Il en est de même à Colney-Hatch, qui a réuni plus de douze cents fous, depuis son ouverture, en 1849, et à aucun deux on n'a mis, jusqu'à ce jour, la camisole de force. Sans ces exemples, les médecins auraient continué à enchaîner et à saigner les fous comme au commencement de ce siècle où, d'après les renseignements pris à la pharmacie centrale de Paris, on dépensait par an cent cinquante-sept mille sangsues, nombre que Broussais fit monter, en 1834, à un million trente mille, et en 1836, à un million deux cent quatre-vingt mille, et qui se trouve réduit aujourd'hui à près de cinquante mille.

Broussais mourut en 1838, et le docteur Hédouin, dans une conférence publique, tenue le 15 avril 1877, dans une ville de France, disait à ses auditeurs : « Croiriez-vous, Messieurs, qu'on ait été assez égaré pour élever une statue à cet homme qui, après avoir conçu une idée fausse, l'a propagée imperturbablement, pendant des années dans son enseignement, en se livrant à la pratique des émissions sanguines à outrance.

Broussais a certainement répandu plus de sang que Napoléon Ier avec toutes ses armes.

Que ceux d'entre vous qui iront se promener du côté du Luxembourg passent par le faubourg Saint-Jacques, ils verront, dans la cour de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, cette statue érigée à la mémoire d'un homme qui a commis la plus grosse erreur qu'on puisse imaginer, et dont les conséquences ont été si fatales à l'humanité. »

Semblable au système de ce grand homme, la pensée de Griesinger et des savants aliénistes de son école, sur la folie cérébrale, aura peut-être les mêmes conséquences fatales.

Ils pourront rire des philosophes et des poètes qui s'occupent de la folie, en observant avec charité et philanthropie les maux de l'esprit; mais je ne leur offrirai d'autre exemple, pour leur montrer la vérité de leur doctrine, que celui que me donnent les paroles du docteur Hédouin, jugeant la célébrité de Broussais à qui ses contemporains ont élevé une statue, et que la mort a dû accueillir avec reconnaissance dans ses bras pour les bons offices qu'il lui avait rendus.

CHAPITRE Ier

Gênes la Superbe, c'est ainsi qu'on appelait autrefois cette ville maritime, située à cent cinquante kilomètres de Turin, l'ancienne capitale du Piémont. Fondée en l'an 707 avant Jésus-Christ, Gênes devint très-importante au XIe siècle et aussi considérable que Pise et Venise. Au XIIe elle triompha de Pise et, en 1378, elle fut sur le point de détruire la puissance de Venise. Les luttes politiques des Guelfes et des Gibelins lui causèrent de nombreux préjudices. En 1339, Simon Boccanegra devint son premier Doge ; c'est de Gênes que sont sorties les familles ducales des Doria, des Spinola, des Fieschi et des Grimaldi.

André Doria la livra à la France ; puis il l'affranchit de cette domination en s'alliant à Charles-Quint, et lui donna, en 1528, une constitution où les Doges au lieu d'être nommés à vie ne le furent plus que pour deux ans. Ils partageaient l'autorité avec deux consuls et un censeur, qui fut Doria. Dès ce moment elle devint l'alliée de l'Espagne.

Louis XIV fit bombarder Gênes en 1684 ; les Autrichiens l'occupèrent en 1746 : incorporée à la France, en 1805, elle fut plus tard donnée au roi de Sardaigne par le Congrès de Vienne. Aujourd'hui, elle est une des premières cités maritimes du royaume d'Italie qui englobe toute la péninsule. C'est dans ce royaume que le pape, qui s'appelle encore roi, ne conserve même pas matériellement de son ancien domaine, la terre qu'il foule au Vatican, ce palais où son illusion le fait prisonnier pour l'Italie, et libre pour les pèlerins du monde catholique. C'est là que ces pèlerins viennent avec leur foi, leurs prières et les dons que les fidèles peuvent et doivent offrir au Pontife de leur croyance. C'est de là que ce Pontife, malgré son emprisonnement volontaire, dicte des lois et gouverne deux cents

millions de catholiques, sur l'autorité de Jésus-Christ, sans tenir le sceptre des rois que Victor-Emmanuel lui a brisé ; mais, avec la houlette des apôtres sur laquelle la foi trouve un meilleur appui, il guide et conduit avec plus de sécurité le troupeau de Dieu.

Gênes est, sans aucun doute, la cité la plus riante et la plus intéressante de la Méditerranée. Construite en amphithéâtre, elle offre l'aspect le plus pittoresque. Ses collines, parsemées de palais et de jardins descendent jusqu'aux bords mêmes de la mer. La cité est un poème d'histoires chevaleresques. Ses maisons, monuments de marbres noirs et blancs et d'une architecture classique, avec de magnifiques galeries de statues et de tableaux ; ses promenades, ses théâtres, ses églises, son hôpital : tout élève l'âme et fait revivre les glorieux souvenirs de cette patrie de Christophe Colomb. Gênes a vu naître ce génie extraordinaire qui, sorti d'un métier de cardeur de laine, lutta contre toutes les misères de la vie, contre toutes les intrigues de la vanité et de l'ignorance de son siècle, pour découvrir l'Amérique, y revenir comme vice-roi, et rentrer quelques années plus tard disgracié, chargé

de chaînes, pour mourir de misère et de tristesse dans la ville de Valladolid. Gênes est la patrie de ce grand penseur, de ce marin hardi que l'Eglise canonisera bientôt, et que la postérité a entouré déjà d'un culte perpétuel.

Les marins de Gênes et sa république ont rempli pendant longtemps le monde de leur gloire. Dans le palais capitulaire se trouve une grande salle des séances, sur le fronton de laquelle on lit encore l'inscription latine signifiant que c'est là : « Le plus solide monument de la liberté. »

Aujourd'hui, la capitale des Ducs est devenue la capitale d'une province du royaume d'Italie, cette nation de grands hommes, poètes et prosateurs, capitaines, philosophes et historiens, marins, peintres et musiciens ; de cette Italie, naguère morcelée, et appartenant à divers princes et seigneurs italiens, ou à des membres des maisons d'Espagne et d'Autriche. Des pactes de famille et des conventions diplomatiques en avaient fait autant de nations différentes, ayant chacune sa petite dynastie, avec toutes les formes de gouvernement, avec leur budget des dépenses nécessaires à leur représentation et à leur bien-être, et parfois

montrant aussi une dignité et une indépendance qui méritaient un meilleur sort.

Déjà, à l'époque où se passe l'événement que je vais raconter, on pensait à l'unité de l'Italie, mais cette idée paraissait irréalisable.

Pie IX avait été proclamé Pape ; l'Autriche protégeait ses parents ; elle était la bête noire de l'Italie humiliée : le roi de Naples n'avait pas un seul ennemi dans son royaume ; le Pape n'en avait pas davantage dans ses Etats ; ils étaient tous dans les prisons ou condamnés à un exil perpétuel.

Les rois de Piémont étaient heureux ; ils régnaient constitutionnellement, aimés de leurs sujets, et l'on fondait sur eux l'espoir de la liberté de l'Italie : le royaume était en paix ; de nombreuses familles riches, tant du nord de l'Europe que de l'Angleterre et de l'Amérique, étaient venues s'établir à Gênes et dans les palais qui embellissent ses collines. Elles passaient là, à la douce chaleur d'une température agréable, les mois d'hivers si durs en Russie, en Allemagne, à Londres et à Paris, et à l'abri de lois sages et respectées par le roi autant que par le dernier de ses sujets.

Parmi les opulentes familles qui étaient

venues chercher l'hospitalité à Gênes, on distinguait par son luxe et sa grandeur, par le bien qu'elle faisait et par ses œuvres de charité, la famille d'un gentilhomme du nord de l'Amérique, appelé Nervins. Elle se composait du mari d'environ cinquante ans, établi depuis longtemps au Piémont, de la femme qui ne paraissait pas avoir plus de trente ans et de leur jeune fille.

La dame descendait de la maison des ducs de Pinaris, d'une noblesse des plus anciennes, qui, sous le règne de Philippe II, étaient venus fixer leur résidence de Portugal en Espagne et qui, au temps de Charles III, avaient passé en Italie. Là, ils avaient changé de nationalité et s'étaient définitivement établis à Gênes.

Clara, fille du duc de Pinaris, avait, comme ses parents, laissé se perdre le droit aux titres espagnols et portugais et s'appelait simplement Clara Nervins. Sa résidence habituelle était Gênes où elle possédait un magnifique palais, héritage de ses pères, et un autre, dans la campagne, dont les jardins faisaient l'admiration des nationaux et des étrangers.

Clara y avait acclimaté les dattiers et les gre-

nadiers de Jativa ; les platanes, les cocos, les tamarins et les ananas de Cuba ; les orangers de Valence et de Portugal, les cannes à sucre de Grenade, tous les fruits de l'Europe et toutes les fleurs de la délicieuse Italie.

Mais Clara, qui avait occupé les années de sa jeunesse à embellir les jardins du magnifique palais qu'elle possédait sur les collines de Gênes, s'éloignait de cette cité depuis quelques années durant l'été, passait les mois de la chaleur en Allemagne et à Paris ; ne rentrait chez elle qu'en février, pour repartir vers la fin de mai.

Parfois son mari l'accompagnait dans ses voyages, mais comme il avait une maison de banque à New-York, presque tous les ans, à cette époque, pendant les mois que sa femme passait aux eaux d'Allemagne, il mettait le temps à profit pour s'occuper de ses affaires. Or, ces affaires étaient grandes, puisqu'elles comprenaient, outre la maison de banque, l'exploitation de mines d'argent au Mexique, la construction de deux chemins de fer dans l'Amérique du Sud, et la pêche des perles au golfe de Panama.

Il avait un associé appelé Joseph Grimm

qui était, depuis quinze ans, le représentant de tous ses intérêts et le chef connu de la maison Nervins et Grimm de New-York.

La difficulté était de trouver une personne à qui on pourrait confier les affaires de la maison, affaires si nombreuses, si intéressantes et si difficiles. Joseph Grimm, malgré son vif désir de visiter l'Europe, n'avait pu jusqu'à ce moment le réaliser. Aussi, saisissant l'occasion favorable, il avait fini par se décider à partir, laissant à son chef de bureau et à son caissier, employé depuis quarante ans dans la maison et associé tout récemment, la signature et un pouvoir général pour représenter la maison dans toute l'étendue du mot.

Joseph Grimm avait presque autant de fortune que son associé : c'était un homme simple et d'une modestie incomparable. Il était arrivé à Gênes par un des vapeurs qui vont de Cadix à Naples, sans domestiques, avec deux petites valises, comme le plus modeste des négociants d'Amérique. Dans ces deux valises qui composaient tout son bagage se trouvait tout ce qui lui était nécessaire pour se présenter dignement et rien de plus.

Mais le portefeuille qu'il avait en poche

contenait deux lettres de crédit illimité sur les maisons de Baring et Rothschild de Londres ; de sorte que ce modeste personnage, malgré son peu d'apparence, pouvait facilement disposer à vue de deux millions de douros. Tels étaient, en effet, les ordres qui avaient été annoncés aux banquiers respectifs par les lettres de recommandation et de crédit.

Joseph arriva à Gênes au palais de son associé au moment où celui-ci l'attendait le moins, et le premier avis qu'il reçut de sa venue, ce fut de le serrer dans ses bras.

Comme on était en été, Mme Nervins et sa fille se trouvaient à Spa, et Nervins n'attendait pas non plus son associé et ami quand ce dernier vint le surprendre si agréablement. Joseph s'était embarqué à la Nouvelle-Orléans pour Cadix et il était parti de ce port sur un des vapeurs de la côte d'Espagne. Il avait voulu procurer une surprise à son associé qui le reçut avec joie.

Joseph descendait d'une noble famille anglaise ; né en Amérique, il avait la logique, l'exactitude, la persévérance et la gravité britanniques jointes à la vivacité et à l'ardeur du yankee.

L'américain du Nord est tout à fait anglais ; celui du Sud a de l'électricité dans les veines.

Joseph était né dans le Sud, mais il avait été élevé dans le Nord ; l'éducation avait dompté ses instincts naturels, et cet homme au cœur de feu paraissait de glace ; il était tout à fait impassible.

Il parlait peu, écoutait toujours, regardait beaucoup ; il n'était jamais distrait ; il n'appréciait la société de personne. La solitude était son plaisir ; il passait sa vie à lire et à méditer. S'entretenir de choses inutiles, c'était pour lui la même chose que jeter le temps, c'est-à-dire l'argent, par la fenêtre.

Il était venu en Europe pour se distraire ; mais ses distractions étaient les éternels calculs, les plans, pour l'amélioration de l'exploitation des mines, pour la construction des villes de la Sonora et de la Californie.

Son associé ne pouvait l'arracher au travail où il passait les nuits. Pour cet américain, les arts qui ne sont pas utiles aux affaires n'existent pas. Rome, Saint-Pierre, le Quirinal, ses statues, les fresques de Raphaël et de Michel-Ange ; Florence et ses musées ; Pise et ses cimetières et sa Tour penchée ne sont que

futilités. Chemins de fer, routes, usines à gaz, manufactures de toute espèce, plantations de cannes à sucre, de café, de cacao, agriculture, industrie, commerce, circulation, voilà l'unique objet que comprenait l'âme de cet homme qui, malgré son positivisme, avait le cœur le plus sensible du monde.

Comme tout habitant du Nord de l'Amérique, il aimait l'indépendance et la liberté ; il ne comprenait d'autres distinctions sociales que celles de la vertu, représentant les bonnes actions ; que celles de l'argent représentant le travail. En matière de religion, il croyait en Dieu ; en matière d'autorité, il ne reconnaissait que la loi. Pour lui, la monarchie avec ses rois, ses princes, sa domesticité supérieure et inférieure (haute et basse), n'était qu'une comédie inutile et coûteuse. Il y avait à ses yeux plus de mérite dans l'organisation d'une bonne fabrique de tissus, d'une usine ou d'un bon hôpital.

La pompe et l'éclat du plus beau palais d'Europe n'étaient, disait-il, à ses yeux, que fumée pour enivrer des fous ; que s'il abritait par hasard l'intelligence et la vertu, on ne pourrait le considérer, quoiqu'il ne fût qu'un

anachronisme dans le siècle actuel, que comme une ruine digne d'être contemplée. Par lui-même il ne représentait qu'une construction de pure vanité, sans importance aucune.

Quand on lui parlait des princes d'Europe, il répondait qu'à New-York, il y avait dans sa rue au moins six négociants qui pouvaient sans grande difficulté, leur acheter leurs états et payer leurs dettes.

Pour Joseph Grimm la vertu, le savoir et l'argent étaient les trois pivots de la société. Son esprit subordonnait tout, en effet, à cette pensée qui était la morale de sa vie : « Travailler continuellement avec intelligence et honnêteté, rester libre et indépendant ; faire du bien à ses semblables, sans intérêt ni vanité. »

CHAPITRE II

JOSEPH Grimm était arrivé depuis quinze jours à Gênes et son associé avait eu toutes les peines du monde à lui faire voir un des somptueux palais de cette cité, sa magnifique maison de campagne et de le présenter à un de ses amis les plus intimes.

Le temps qu'il ne consacrait pas à la correspondance, il l'employait à travailler, à combiner des calculs financiers, ou à lire Byron et Shakespeare. Il semblait impossible que cet homme si positif, pour qui les beaux-arts avaient si peu d'attraits, pût être passionné pour la lecture de ces deux grands poètes.

On voyait à sa manière de lire, qu'il char-

mait les heures de loisir, en apprenant de mémoire les meilleurs passages de ces deux écrivains.

Vainement son associé essaya de l'arracher à ses calculs auxquels il consacrait la plus grande partie des nuits, ou à ses lectures continuelles. Pour le distraire, il lui proposa un voyage à Florence, à Rome, à Naples. Joseph Grimm finit par accepter, pour ne pas contrarier Nervins.

Le lendemain on attelait les chevaux à la chaise de poste, on suivait le bord de la mer, qui offre dans ce voyage un spectacle des plus agréables. Nos deux voyageurs visitèrent dans leur excursion toutes les villes de la côte jusqu'à Rome.

Un mois après, ils rentraient à Gênes; Nervins était enchanté de sa promenade et Joseph était plus absorbé, plus taciturne qu'à son arrivée d'Amérique.

Nervins, inquiet de ce silence et de cette mélancolie qui ne lui paraissaient pas naturels, craignant que cet état fût le résultat de quelque passion dominant l'âme de son associé, lui demanda affectueusement quelle était la cause de sa tristesse, si c'était l'amour ou quelque autre chagrin.

Les réponses de Joseph furent ambiguës; c'est, lui répondit-il, le changement de vie, les mœurs, le climat si différents, la langue qu'il ne connaissait pas. Quant au mal du pays, disait-il, il est bien naturel alors qu'on abandonne sa patrie pour la première fois, et qu'on doit s'occuper d'un si grand nombre d'affaires qu'on a créées, qu'on dirige de Gênes, et cela, malgré la confiance que vous inspire l'activité et l'intelligence d'un nouvel associé.

Ce fut en vain que Nervins lui présenta les réflexions suivantes : les affaires entreprises reposaient sur des bases solides; elles étaient placées dans les mains des meilleurs ingénieurs d'Amérique, avec de grands capitaux; elles étaient dirigées par l'intelligent chef de bureau qui s'en était toujours occupé; elles marchaient merveilleusement parce que, si précédemment ce dernier les surveillait en qualité d'employé, aujourd'hui il y apportait tous ses soins comme associé.

Joseph écoutait ces justes réflexions, mais n'en restait pas moins toujours absorbé. Nervins voyant que son abattement augmentait de jour en jour, lui proposa de l'accompagner à Spa où sa femme prenait les eaux, au lieu

d'attendre son retour qui devait avoir lieu dans un mois.

Joseph accepta cette proposition sans la moindre objection; et le lendemain il était prêt à s'embarquer pour Marseille afin de se diriger de là sur la Belgique, en passant par Paris. Avant de partir, nos deux associés se rendirent dans la salle à manger où le repas était préparé et où les invités les attendaient : c'étaient d'ordinaire dix ou douze de leurs amis les plus intimes. Quand ils entrèrent, ils les trouvèrent chacun à sa place.

Le plus simple de ces dîners était un banquet splendide. La grande salle où la table était dressée était ornée de seize colonnes en marbre de Carrare; les entre-deux étaient garnis de tapis gothiques admirablement conservés ; les quatre grands buffets placés au milieu de chacune des quatre faces de la salle étaient d'ébène avec de magnifiques sculptures en bronze doré au feu. Au milieu de la table s'élevaient six statues d'argent massif, œuvre de Tenerani, et toute la table était couverte des fleurs les plus rares dans des surtouts de cristal, de sorte que table et salle se trouvaient, pour ainsi dire, converties en un véritable jardin.

Derrière chaque invité se tenait un valet pour le service et le dîner commença, dès que les deux associés se furent assis.

La lumière artificielle se répandait du haut du plafond au travers de magnifiques verres de Venise, sans laisser voir les appareils qui la versaient. Dans le salon voisin, un orchestre d'instruments à corde exécutait les plus jolis morceaux de Verdi, de Bellini et de Mercadante. Tout était bien-être et plaisir dans cette salle; les conversations avaient l'animation italienne. Nervins répondait affectueusement à ses invités, sans quitter des yeux son associé, qui ne levait pas la tète et qui semblait dominé par une mélancolie profonde.

Nervins le regardait avec sympathie; avant son mariage, Joseph était pour lui l'objet de toute son affection, et, après son mariage, il partageait avec lui la tendresse qu'il avait pour ses enfants.

Joseph Grimm ne mangeait pas et il ne perdait pas de vue son assiette. Dans ses mouvements, la distinction de ses manières se révélait. Sa figure était belle; il avait les cheveux noirs et frisés; le front large et blanc; les yeux bleus ardents et d'une vivacité et d'une douceur

extraordinaires ; le nez aquilin ; les lèvres roses ; les dents égales et blanches ; le visage ovale ; le teint pâle ; les oreilles petites : il portait toute sa barbe. Il ressemblait à une tête de Velasquez. Sa taille était ordinaire et svelte, ses mains étaient osseuses et fines, ses pieds petits et effilés.

De temps en temps, il jetait un regard sur le couteau qu'il avait près de lui. Un moment il éprouva un saisissement qui se fit sentir dans toute la table ; il fixa ses yeux sur Nervins, comme rempli d'effroi, puis il les reporta fixement sur son assiette.

— Tu souffres ? lui demanda Nervins.

— Non, répondit tranquillement Joseph, en pâlissant, et l'angoisse assombrit cette physionomie douce et sereine.

— Tu dois te sentir mal ; as-tu froid ?

— Je souffre de te voir, empoisonneur perfide, répliqua Joseph, en regardant Nervins avec des yeux furieux, balbutiant et les lèvres tremblantes.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lui dit Nervins, en se levant, et voyant qu'il appuyait sa tête sur la table, comme vaincu par une forte douleur et en poussant un cri plaintif.

— Non, tu ne consommeras pas ton crime, grand malfaiteur, lui répondit Grimm, en se relevant furieux ; auparavant, je t'arracherai le cœur, ajouta-t-il, en jetant par terre le siége sur lequel il était assis et en brandissant le couteau qu'il avait pris sur la table... Ne t'approche pas, misérable !... continua-t-il, en menaçant Nervins qui s'avançait vers lui... je te mettrais en pièce...

Les domestiques qui servaient à table se précipitèrent sur lui et lui enlevèrent le couteau ; les invités l'entourèrent et cherchèrent à le calmer par des raisons et des prières ; mais alors sa fureur augmenta ; comme un tigre, l'écume à la bouche, les yeux injectés de sang, pâle, convulsif, tremblant de rage, il s'élança sur son associé et en désespéré le saisit au cou.

— Je vais t'étouffer, assassin, disait-il, en poussant des rugissements ; je vais t'arracher la vie avec mes mains, pour l'emporter en Amérique, criait-il, en pressant Nervins qui se dégagea des bras de Joseph avec la plus grande peine et avec le secours de ses serviteurs, pendant que Joseph mettait en pièces chaises, bouteilles, verres, tout ce que ses yeux voyaient, tout ce que ses mains touchaient. L'infortuné

allait et venait, courait, bondissait d'une extrémité de la salle à l'autre; tenait les propos les plus discordants, rugissait comme une bête fauve... il était devenu fou.

Nervins ordonna à ses domestiques de le maîtriser. On lui attacha les mains et les pieds avec des serviettes de la table, en attendant l'arrivée du médecin qu'on envoya immédiatement chercher et qui arriva bientôt après.

Pendant ce temps, la fureur de Joseph était à son comble; la violence de ses mouvements était si grande que son visage, sa tête, ses mains étaient pleines de blessures et que tout son corps était affaibli par les excès de fureur auxquels il était en proie.

Le médecin l'observa quelques minutes, et sûr qu'il était devenu fou, il fit apporter une camisole de force qu'on lui mit avec l'aide des domestiques et qui le réduisit à l'inaction la plus complète. Joseph n'en pouvant plus alors, se mit à vomir les imprécations les plus horribles contre son associé et à le regarder avec une cruauté impossible à décrire.

Nervins le contemplait, les yeux pleins de larmes, et il essuyait avec son mouchoir le sang qui coulait des blessures que les ongles de

Joseph lui avaient faites au cou, lorsqu'il s'était précité sur lui dans le premier moment de sa fureur.

— Pauvre ami! disait-il, avec pitié et sans pouvoir s'expliquer un phénomène si inattendu.

Deux heures auparavant Joseph était bien portant, dans toute la plénitude de sa raison et de son intelligence ; et cet homme si réfléchi et si calme, était maintenant emporté par la folie, étendu à terre, poussant des cris, grinçant des dents, en proie à une crise si terrible que ses yeux n'en avaient jamais vue de pareille.

— Joseph... reviens à toi! lui disait affectueusement Nervins.

— Assassin!... lui répondait Grimm, je te mangerai le cœur, et celui de ta femme et celui de ta fille!...

— Eloignez-vous d'ici, dit le médecin à Nervins; cet accès de folie est épouvantable; il faut le laisser dans le plus grand isolement. Je vais faire transporter le malade dans sa chambre et, je vous en supplie, ne vous approchez pas de lui, parce que le résultat pourrait lui être fatal.

Nervins et les invités quittèrent la salle. Le

médecin fit enlever et porter Joseph dans sa chambre, on le mit au lit avec la camisole de force, pour empêcher qu'il ne se brisât la tête contre les murs.

CHAPITRE III.

Le docteur passa la nuit avec son aide au chevet du lit du malade. La violence de la folie se calma par moments pour recommencer ensuite avec plus d'intensité. Comme la camisole de force paralysait les mouvements, que les courroies de caoutchouc le retenaient dans le lit, le malade passa les heures de la nuit à faire des efforts et des contorsions, à pousser des cris, à maudire son associé et toujours à le menacer de mort. La fièvre donnait à son pouls plus de cent quarante pulsations ; les yeux sortaient de leur orbite, les veines du front se gonflaient, et son visage se couvrait d'un teint jaunâtre.

A minuit il eut soif et, au milieu de sa fureur, il demanda de l'eau à grands cris ; le médecin lui donna un verre d'eau et de vin dans lequel il avait fait dissoudre un grain et demi d'opium. Quelques minutes après, le malade fermait les yeux, dominé par le narcotique. Le docteur lui fit alors une onction caustique sur la tête qui se couvrit d'ampoules deux heures après. Quand Joseph se réveilla de son sommeil, il ouvrit des yeux épouvantés et voulut porter à son cou les mains que la camisole de force retenaient assujetties.

Il regardait de tous côtés sans pouvoir se rendre compte ni de son état, ni du lieu où il se trouvait ; il fixait avec effroi les yeux sur le médecin, comme s'il lui rappelait quelque action horrible, puis il portait les regards sur son aide, qui était un homme robuste, aux formes athlétiques, et qui se tenait debout à côté de lui, les bras croisés et portant sur lui toute son attention.

— Enlevez-lui la camisole de force, dit le docteur à son aide.

Ce dernier s'approcha du malade, desserra les boucles qui retenaient la camisole aux épaules et le laissa en liberté.

La pommade n'avait fait qu'une plaie de sa tête et la suppuration était des plus abondantes.

— Vous êtes très malade, lui dit le médecin, il vous faut rester tranquille pour guérir.

Grimm ne comprenait rien à ce qu'il voyait ; il promenait ses regards avec curiosité sur toute la chambre ; les arrêtait sur la camisole de force, puis sur l'aide du médecin, en fermant les poings en signe de menace, en grinçant des dents et faisant des efforts pour se lever. Mais il s'arrêtait immédiatement, en voyant que l'aide reprenait la camisole de force.

— De l'eau, redemanda-t-il, en proie de nouveau à son délire.

Le docteur lui redonna de l'eau préparée avec un grain et demi d'opium, et cette potion lui procura plusieurs heures de sommeil. Pendant ce temps la suppuration produite par le caustique avait été des plus abondantes. Aussi quand le malade se réveilla n'était-il plus dominé par les accès de fureur qui l'avaient emporté au début de sa maladie. Il se trouvait dans un état de prostration profonde, comme s'il sortait d'une lutte terrible ;

il tenait les yeux fixes sur le mur de la chambre, sans faire la moindre attention, soit au médecin, soit à son aide.

Le jour était venu, la crise semblait finie, mais l'abattement et la mélancolie faisaient craindre au médecin que la maladie ne fût très longue, si elle n'était pas incurable. C'est que dans les cas de folie, on voit des phénomènes incroyables de guérison instantanée ou de paralysie complète, et même de mort subite.

Dans la matinée, Nervins vint voir le malade.

— Vous ne pouvez pas encore entrer, lui dit le médecin ; votre vue exciterait son cerveau et, malgré son calme apparent, nous nous exposerions à voir se reproduire le délire. Son pouls, ses yeux, son abattement me prouvent que, si l'accès est passé, nous n'avons pas encore vaincu la maladie.

— Sera-t-elle longue, docteur ?

— Elle peut durer quelques mois, comme aussi toute la vie.

— Mais la guérison est-elle possible ?

— L'amélioration s'étant produite dans les douze premières heures, on peut arriver à une guérison complète ; mais ces accès de folie,

avec ces idées de destruction et cette furie, sont d'ordinaire des symptômes fort graves. Si, dans huit jours, il n'y a pas d'amélioration, je vous donnerai le conseil de l'envoyer dans un des établissements de Londres, de Paris, de Belgique ou d'Allemagne, à Saint-Luc, à Bicêtre, à Sounenstein. On pourra le guérir dans l'une ou l'autre de ces maisons.

— Puisque chez vous sa situation s'améliore dans vingt-quatre heures, ne pourriez-vous pas aussi le guérir ? lui demanda Nervins tout ému.

— La folie, monsieur, est une maladie très peu connue; les médecins les plus profonds, après de grandes observations et de nombreuses études, n'ont pu la déterminer et la classer complètement. Ses manifestations sont visibles, mais ses causes varient à l'infini. La guérison en est parfois merveilleuse. Il y a des moments où la dilatation des pupilles, le tremblement des lèvres, les mouvements de la langue, la paralysie de certaines parties du corps font prévoir les résultats. Ce n'est généralement qu'après la mort des malades que l'on a pu faire l'examen de leurs cerveaux, et parfois on les a trouvés dans un état complètement

sain. Aussi la science se livre-t-elle à la guérison de la folie sans la presque certitude du succès.

Le mal, continua-t-il, peut être attaqué de deux manières, physiquement ou moralement. Quant à la partie physique, la science a pour auxiliaires l'opium, la valériane, le quinine, l'acide prussique, l'antimoine, la belladone, les caustiques, les bains et même les émissions sanguines. Quant à la partie morale, la plus nécessaire et la plus difficile à traiter, selon moi, il faut que le médecin soit un grand psychologue pour surprendre les secrets de l'âme de son malade, pour le suivre dans ses divagations et pour le ramener, par son savoir et sa patience, de l'égarement où il se trouve dans la voie de la raison.

Le remède est possible, mais la guérison est parfois fort problématique. Il y a des établissements de fous dont les statistiques présentent des cas de mort de dix ou seize pour cent et trente-un pour cent de guérison. Ce sont les grands asiles de l'Allemagne, tels que Vinnenthal, Siegburg, Sachsenberg, Sonnenstein; mais je peux vous assurer qu'en fait de maladies mentales, on ne peut établir une statis-

tique exacte : sur cinq malades guéris il y a ordinairement vingt-cinq rechutes, c'est prouvé, tant dans les asiles d'Angleterre que de l'Amérique du Nord et de l'Allemagne. De sorte que ces maladies sont, à mon avis, les plus désespérantes pour la science médicale. Aussi vous donnerai-je le conseil d'envoyer votre associé dans un des établissements de Belgique ou d'Allemagne. Là, s'il n'arrive pas à la guérison, il sera du moins bien soigné et sans mauvais traitements, parce qu'on y est arrivé à supprimer la force brutale et tous les moyens coercitifs.

Nervins resta quelques moments tout pensif; puis il lui dit : docteur, Gênes vous considère comme un de ses grands médecins et de ses plus habiles chirurgiens; vous êtes à la tête de son hôpital; quand on unit, comme vous, tant de titres et tant d'études à votre modestie, c'est qu'il y a aussi une grande sagesse. Je n'enverrai donc point mon associé hors de l'Italie, et je vais vous le confier.

— C'est irréalisable; je ne peux pas me charger de ce soin. Il me faudrait pour cela abandonner l'hôpital et mes malades et me consacrer complètement à lui. Ce serait pour moi

presque impossible et, pour vous, cela vous obligerait à un énorme sacrifice. En outre, il se peut que la maladie que je prévois de longue durée soit très courte; en douze heures, le vésicatoire que je lui ai posé et les potions que je lui ai données ont arrêté l'attaque destructive, et peut-être dans une semaine la sérénité d'esprit sera rétablie.

— S'il doit en être ainsi, reprit Nervins, le voyage en Allemagne devient inutile, parce que la guérison s'opèrera à Gênes. Mais si la folie continue, si les soins d'un médecin sont nécessaires, je veux que ce soit vous qui les lui donniez. Sa fortune et la mienne peuvent supporter, sans grand sacrifice, une dépense pareille, quelle qu'elle soit. Si le mal est grave, j'ai en vous une entière confiance, j'adresse donc une prière au docteur et à l'ami. Que pouvez-vous gagner en quatre ans? Trois cent mille francs? Je vous les offre, pour les soins que vous donnerez à mon associé. Vous disposerez du reste de votre temps comme vous l'entendrez, et si la guérison se réalise, vous me direz sans scrupules si je vous dois davantage. Pensez-vous que la maladie soit longue?

— Je ne peux répondre exactement à votre

question. Je crois la maladie fort grave; qui sait, cependant, quels peuvent être ses dérivatifs?

Nervins retomba dans ses réflexions. Mon malheureux associé, dit-il, sera mal dans le palais, je veux qu'il ait une habitation indépendante où il puisse être soigné tranquillement. Au milieu du parc s'élève une tour carrée, avec des appartements au nord et au midi; faites-les préparer de manière qu'il puisse s'y trouver parfaitement. Vous pourrez vous y installer avec lui, le suivre, l'accompagner, et vous livrer, avec la plus entière indépendance, aux soins que son état réclame. Vous pourrez prendre toutes les mesures que vous jugerez convenables.

Cette conversation durait encore, quand les cris épouvantables du malade qui avait sans doute reconnu la voix de son associé, et qui luttait à force de bras contre l'aide du docteur, rappelèrent celui-ci dans la chambre pour venir au secours de son aide et mettre de nouveau la camisole de force au pauvre fou.

L'idée de tuer son associé s'était de nouveau emparée de son imagination, en produisant un phénomène extraordinaire. Le son de la voix

avait sans doute ravivé le souvenir; il croyait l'avoir devant lui et il le menaçait de tous côtés, comme s'il le voyait partout.

Un narcotique le calma de nouveau, et pendant huit jours, avec des intermittences, son esprit resta dans le même état de surexcitation. Dans ces moments, il était nécessaire de lui remettre la camisole de force, pour qu'il ne se fît aucun mal et qu'il ne se blessât pas contre les murs. La fièvre avait cessé, mais la maigreur du malade et sa pâleur étaient effrayantes; les yeux semblaient sortir de leur orbite, et le cercle livide qui les entourait s'étendait presque sur ses joues.

Par moments, il était saisi d'un léger tremblement, comme s'il éprouvait des frissons de fièvre; il se levait, il promenait au loin ses regards, comme si un objet éloigné lui causait de l'effroi.

Le docteur, convaincu de la gravité de la situation, communiqua son sentiment à Nervins. On prépara la tour du parc d'une manière convenable; on revêtit les murs de matelas, afin que le malade ne pût se faire mal, même en se frappant contre eux, et le médecin, l'aide et le malade y furent établis.

Nervins ne put revoir son associé ; le médecin exigea que l'isolement de Joseph Grimm fût complet.

— La guérison, lui dit-il, ne peut s'obtenir que par le repos et la solitude complète, loin de tout ce qui peut rappeler au patient l'idée qui a causé son mal.

Au bout d'un mois, la manie destructive avait dégénéré en une mélancolie et un silence profonds ; le malade se couchait et se relevait sans ouvrir les lèvres : il s'approchait parfois de la table sur laquelle étaient déposés les aliments ; il y goûtait sans grand appétit, puis il s'asseyait dans un coin de la pièce où se trouvait son lit. Cette pièce était éclairée par une fenêtre garnie d'une grille doublée en caoutchouc, pour qu'il ne pût se faire mal si ses accès de fureur venaient à le reprendre.

Le docteur avait son lit à côté du lit du malade ; l'aide se tenait dans une chambre voisine et ne venait que lorsqu'il était appelé par le docteur. La présence seule de cet aide inspirait au malade un effroi tel qu'avant d'être tombé dans l'état de prostration et de mélancolie où il se trouvait, il n'était pas nécessaire de lui mettre la camisole de force. Il suffisait

d'appeler l'aide pour réprimer immédiatement ses explosions de fureur.

Peu à peu le docteur avait fini par s'emparer de son esprit. Dans un de ses accès où il croyait se précipiter sur son associé pour le tuer, et où il pensait l'étouffer de ses mains, au milieu de l'obscurité; le docteur lui cria : « Malheureux!!.. Enfin, vous l'avez tué! faites-le disparaître avant que la justice n'arrive et s'empare de son assassin; mettez-vous dans le lit, je vais faire enlever le cadavre; tournez la tête du côté du mur et tenez-vous tranquille, pour qu'on ne sache pas que vous êtes le coupable. »

Grimm se mit au lit comme s'il avait conscience d'avoir tué son associé. Le docteur appela son aide et lui dit : enlevez promptement ce cadavre pour que la justice ne puisse nous surprendre.

L'aide entra dans la pièce, traîna une chaise par terre et sortit de la chambre comme s'il enlevait un mort.

— Vous avez tué un homme, dit le docteur à notre fou; tenez-vous tranquille pour que la police ne vienne pas nous rechercher.

Le malade se couvrit la tête avec le drap du

lit, s'accroupit dans un coin, comme s'il voulait se dérober aux regards de quelqu'un, et resta dans cette position jusqu'au lever du soleil.

A partir de cette nuit, il cessa d'avoir des accès de fureur, de lancer des imprécations contre Nervins ; il ne crut plus le revoir ; mais il tomba dans une tristesse profonde.

Les prières et les conversations les plus charmantes, tout était inutile. Grimm ne sortait pas de son silence ; jamais il ne répondait aux questions qu'on lui adressait. Rarement, il s'approchait de la fenêtre qui offrait une vue délicieuse. En effet, la tour s'élevait au milieu d'un jardin de camélias et de roses ; devant la fenêtre s'étendait une allée de grenadiers et d'orangers, au fond de laquelle il y avait une fontaine avec un magnifique jet d'eau, et au pied de la tour un banc de marbre toujours désert.

Personne ne venait dans cette large allée, ce jardin était toujours solitaire. Seuls les merles et les rossignols troublaient par leurs chants délicieux le silence de ces avenues d'arbres, de ces parterres de fleurs dont l'air portait jusqu'à la tour les effluves odorantes, avec le

parfum suave des gardenias, la douce odeur des jasmins et l'arôme virginal des citronniers.

Pour notre pauvre fou, la verdure des arbres, les couleurs variées des fleurs, le murmure des eaux, le chant des oiseaux, les nuages parfumés qui imprégnaient son habitation d'une douce et délicate odeur, étaient sans importance. L'esprit malade de cet homme semblait enfermé dans les profondeurs de son cœur, sans le moindre contact avec le monde extérieur.

Vainement le docteur cherchait à deviner, avec les yeux de la science, les pensées de cet infortuné. Hélas ! les pensées, je ne dis pas d'un fou, mais d'un sage, sont impénétrables s'il ferme la bouche.

Grimm resta trois mois dans cet état de silence absolu, de tristesse, d'immobilité, d'abstraction complète. Si le ciel s'obscurcissait, si le vent soufflait avec fureur, si le tonnerre grondait, si l'éclair brillait au milieu des ténèbres, il se posait devant la fenêtre et demeurait là, les yeux cloués dans l'espace, tant que durait la tempête, puis il se couchait silencieux.

Le docteur avait observé que depuis quelques jours les heures de son sommeil étaient agitées. S'il ne pensait pas pendant le jour, la nuit, on reconnaissait qu'il était dans une lutte continuelle. Pourquoi cette âme inerte et malade pendant les heures de la lumière, était-elle éveillée aux heures des ténèbres ? Mystères incroyables que les phénomènes de l'esprit ! Il était sans idées dans les moments de la vie, et en lutte avec la douleur et les souvenirs, aux heures du sommeil, cette image de la mort.

Cette pauvre âme fermait les yeux de la raison à la lumière et les ouvrait sans sentiment, dans sa folie, au néant de l'obscurité ! Quel est cet esprit qui parle alors avec l'âme ? Quel est ce rapport fantastique du monde extérieur, au milieu des ombres du sommeil, avec l'âme hermétiquement enfermée dans la chaleur du sang et dans les fibres les plus cachées du cœur ?

Dieu impose des mystères impénétrables, aux yeux de la science la plus profonde ; mystères qu'aucune étude ne peut percer, qu'aucune sagesse ne peut définir, ni exactement ni logiquement ! Mystères qui influent sur la

vie de l'âme; qui, dans l'inaction de la matière, au milieu des ombres de la nuit, dans les heures de sommeil, forment sa conscience et la réveillent, la conduisent au bien ou au mal, à la vie ou à la mort. C'est d'un sommeil que jaillit la vertu ou le crime ; c'est d'un sommeil qu'est sortie la rédemption du genre humain, et qui sait si ce n'est pas d'un sommeil que sortira la dernière heure de tout ce qui existe.

Le docteur observait, dans ces moments-là, l'agitation de son malade ; il lisait, à son réveil, sa souffrance sur son visage : l'inquiétude y était peinte, comme se peignent, pendant la veille, les joies et les peines sur le front de l'homme.

— Le cœur vous fait mal quand vous dormez ? lui demanda le docteur.

Grimm ne lui fit aucune réponse ; il baissa les yeux et resta dans son mutisme habituel. Le soir il se coucha avec moins de tranquillité. Quand l'horloge sonna une heure après minuit, il se leva et s'assit sur la chaise qui était à côté du lit du docteur.

— Réveillez-vous, lui dit-il, en lui posant la main sur le visage.

Le médecin ouvrit les yeux et vit près de

lui son malade qui, complètement nu, lui dit d'une voix calme et d'un ton prophétique :

— Cette nuit Dieu est venu me voir ; je ne suis plus ce que j'ai été ; un homme est né du néant, et cet homme c'est moi, *création spontanée.* Roi de droit divin. Pour naître, j'ai cruellement souffert durant trois nuits !

Le docteur se leva de son lit et, sans l'interrompre, fixa les yeux sur lui.

— M'entendez-vous ? continua le malade, donnant à sa figure un grand air de majesté : *Roi de droit divin !... nature spontanée...* avez-vous compris ?

Le docteur continuait à le regarder avec curiosité.

— Moi, je n'ai pas eu besoin de père pour naître ; ma mère m'a conçu sans lui, et pour être ce que je suis, il m'a suffi... ce qui est là-haut...

Et il ajouta :

— Je veux que mes peuples sachent qu'il leur est né un roi. Levez-vous, et quand le soleil paraîtra, faites que toutes les cités m'acclament. Je ne veux pas régner tout nu ; qu'on m'apporte un manteau d'hermine, une couronne de diamants et un sceptre d'or..... Vous

vous serez mon premier ministre. Levez-vous et accomplissez mes ordres.

Le docteur comprit que la manie mélancolique de son malade se transformait en délire des grandeurs. Pour ne pas le contrarier et suivre son plan de guérison, il se leva du lit et lui dit : « Je vais chercher l'auguste manteau, la couronne royale et le sceptre de Votre Majesté, créée de nature spontanée et de droit divin.

— Parfait, répondit le fou, c'est bien là le langage d'un bon et loyal sujet.

Le docteur passa dans la chambre voisine et en rapporta la robe de chambre, la casquette et un grand crayon rouge.

— Voici les attributs de la monarchie, lui dit-il, en les déposant sur une chaise.

Le fou se leva, passa la robe de chambre, mit la casquette, regarda le crayon quelques secondes, puis il s'écria d'un ton mystérieux :

— N'est-ce pas avec ce sceptre que je dois gouverner mes peuples ? C'est d'ici que doivent sortir les lois ? Une épée serait plus utile ? Avec elle le droit divin s'impose mieux ; rien de tel pour régner que le fer et le feu.

Je ne veux pas que dans mes domaines on emploie les mots mien et tien, bien et mal,

juste et injuste. Je ne veux ni tribunaux, ni magistrats, ni codes d'aucune espèce. Tout cela n'est bon que pour des peuples barbares.

Chez les nations civilisées, les ministres font ce que bon leur semble, et moi j'ordonne comme je veux à mes ministres.

Liberté, égalité, fraternité, paroles vides de sens ! Associations, droits inaliénables, presse ; choses inutiles ! Moins on écrira, moins on parlera, moins les affaires se compliqueront.

Chemins de fer et télégraphes n'ont rien de nécessaire ; il n'est pas nécessaire d'aller si vite, c'est avec assez de rapidité que, sans eux, on marche vers la mort.

Le docteur écoutait avec la plus vive curiosité les idées extravagantes du roi de droit divin, qui durant quatre mois avait gardé un silence profond et semblait presque avoir perdu l'usage de la parole et qui, à ce moment, se répandait en phrases et en mouvements. Il lui dit : Sire, Votre Majesté ne ferait-elle pas mieux de se livrer au sommeil et de se reposer pour continuer demain à dicter ses lois ?

— Non, reprit le fou, avec vivacité et en se levant majestueusement ; quand on fonde une monarchie, il faut qu'elle soit accompagnée

immédiatement de toute son organisation, afin de pouvoir dormir tranquille, je veux dicter de suite toutes mes lois.

Loi de succession. Cette loi est la première et la plus importante : le roi n'a pas besoin de se marier..... les successions de droit divin sont spontanées. Ma monarchie sera en ligne masculine, les femmes n'ont rien à y faire : n'héritant pas du trône, elles ne peuvent ni ne doivent servir à l'établir ; la succession qui dérive d'elles, quoi qu'elle puisse se prouver, n'est pas la succession légitime... Les femmes exclues de la succession et de la génération, le sont aussi de la monarchie.

— Mais alors, Sire, de quelle manière Votre Majesté aura-t-elle des descendants ?

— Premièrement, je n'en ai pas besoin ; et, de plus, c'est mon secret. Pour être roi de droit divin, il m'a suffi de naître. Je veux donc régner et sans parents..... Les choses divines n'ont rien à voir avec les choses humaines..... et toutes les parentés sont humaines.

Ma dynastie, *c'est moi ;* ma succession, *c'est moi.....* le devoir de mes peuples, c'est de m'aimer, moi, par dessus tout et plus qu'eux-mêmes.

Moi, je veux que tous soient heureux de..... ma félicité : la leur..... m'importe peu.

A cet effet, je veux qu'ils aient quelqu'un à qui se plaindre et je créerai la noblesse.

Je ne permettrai pas que les plaintes de mes vassaux arrivent jusqu'à mes oreilles ; ce qu'ils auront à me dire, ils le raconteront aux nobles ; ceux-ci prendront bien soin de ne pas me le répéter, pour ne pas me faire passer de mauvais moments. Eux et moi nous serons ainsi indépendants et heureux.

Je veux que ma noblesse soit la plus brillante du monde ; que les hommes soient bien faits et les femmes très-belles ; les contrefaits, les laids et les laides n'ont pas besoin d'être nobles.

Je ne veux pas de noblesse ancienne et illustre, comme celle d'Angleterre ; vaillante et chevaleresque, comme celle de France ; guerrière, comme celle de Prusse.

Ma noblesse n'a pas besoin d'instruction ; il lui suffit de savoir lire et écrire ; si elle ne le sait pas, ce n'est pas un grand mal. Elle doit avoir le caractère de ma monarchie de droit divin. A cet effet, je veux qu'elle ne soit ni laide, ni savante, ni vaillante, ni guerrière.

Il lui suffit, dans son ignorance, d'être toujours aux pieds de son roi. Aussi je fais tous les seigneurs qui la composent, seigneurs de haute et basse justice, et je leur donne le droit de cuissage qui leur suffit et au-delà pour se venger et se divertir.

Le sang du noble ne doit pas avoir la même couleur que le sang du peuple, voilà pourquoi je veux que la noblesse l'ait bleu.

Je rétablis tous les ordres de chevalerie anciens et modernes ; ceux de la *Table-Ronde*, des *Douze pairs de France*, de don Amadis et de ses descendants, et tous les ordres qui en dérivent, parce que ces ordres sont magnifiques avec leurs manteaux et leurs plumes : je supprime les épées et la valeur antiques ; elles n'offrent aucun caractère de nécessité dans les temps de Sanchos-Panza où nous vivons et où un notaire et quatre faux témoins vous créent une noblesse.

Je veux que mes chambellans, grands et petits, mes gentilshommes, ma domesticité haute et basse, mes cuisiniers, cochers, cordonniers, dentistes, mes lampistes et jusqu'à mon porte-clysopompe, tous soient nobles.

Que mes boissons, mes aliments, mes pom-

mades, mes huiles, mes savons, tout soit noble, parce que sans noblesse, il n'est pas possible de soutenir une monarchie de droit divin.

Je veux des courtisans, mais pas de Cortès ; je veux des soupeurs et non des sénateurs.

Je permets le mariage et la polygamie ; le divorce est loi d'Etat ; tous peuvent divorcer, quand ils voudront et comme ils voudront ; celui qui ne sera pas content sera pendu.

Personne ne peut tester, parce que tout ce qu'ont les vassaux appartient au roi, seigneur et maître de la vie et des biens de tous..... et de plus encore si bon lui semble..... Vous me comprenez, dit-il au docteur, en le regardant fixement avec la majesté du droit divin...

Telles sont mes lois fondamentales ; demain, quand mes peuples m'acclameront, tu les promulgueras, je l'ordonne... Tu peux baiser la main à ton roi et aller dormir : demain, ce sera un autre jour ; je verrai à garantir les droits de tous.

Il dit, se leva avec gravité, quitta le manteau royal et la couronne, et se glissa tranquillement dans son lit.

Le docteur entrevit dans ce changement de manie un moyen de discussion, pouvant être

utile au rétablissement de son malade, qui dormit paisiblement, jusqu'au lendemain huit heures.

Quand il se réveilla, il appela et cria d'une voix impérieuse :

— Qu'on vienne habiller le roi !

L'aide arriva et déposa devant lui ses habits de monarque.

— Ces guenilles, dit-il, en fronçant le sourcil, ne sont pas dignes de celui qui descend de la divinité. Que mes nobles tailleurs m'apportent un vêtement de droit divin..... avec des rayons de soleil, émaillé d'étoiles...; qu'il soit des plus vaporeux et des plus parfumés. Les rois de juste-au-corps sont ridicules... Personne ne ferait cas d'un paon royal sans plumes.

Que mon premier ministre descende au cabinet en uniforme... Les familiarités sont finies; en habit de cérémonie, on le croira ce qu'il n'est pas... les ministres en chemise ressemblent aux autres laquais. Eux et les ensevelisseurs doivent toujours être en habit de cérémonie. Que les uniformes aient pour broderies des yeux, des cornes, des abeilles, des serpents, quelque attribut enfin qui indique leur pouvoir.

Le médecin s'approcha du malade et lui tâta le pouls ; le fou roi continua très-gravement :

— Parmi mon peuple, je ne veux pas de pauvres ; je désire que les riches versent dans mes coffres tout ce qu'ils possèdent ; je veux une égalité complète dans les fortunes. Leurs biens trouveront mieux leur place dans ma caisse, qui est celle de l'Etat, parce que l'Etat c'est moi, mieux que dans la leur, attendu que des particuliers peuvent les leur dérober ; chose dégradante pour les sujets, qui doivent aimer leur roi, qu'ils le veuillent ou non, sous peine de mort.

Durant toute la journée, le fou ne cessa de dicter toute espèce de lois, et, pendant deux semaines consécutives, dura la période législative.

— Je suis fatigué de régner, dit-il à la fin du mois. Je vais abdiquer et déposer ma couronne ; après avoir connu mes peuples, il vaut mieux me délivrer d'eux que de les voir, eux, se délivrer de moi... Ils veulent la constitution, la liberté de la presse, le suffrage universel, toutes choses qui conduisent à l'échafaud, et *moi* je ne veux pas mourir anatomiquement.

Avant d'abdiquer, je vais établir des lois qui épargnent à mes héritiers les difficultés où je me trouve, et qu'on ne les tienne pas, comme moi, la vie suspendue à un fil. Ecrivez, ministre responsable de tout ce que je pense, de tout ce que je fais.

Sont institutions nationales, inhérentes à ma monarchie de droit divin et de génération spontanée :

La peine de mort par la garotte, la hache, le feu, le fusil, la potence... et le poison, si c'est nécessaire.

La torture, la confiscation des biens, les travaux forcés à perpétuité et l'emprisonnement sont des nécessités accessoires, mais inévitables : ce sont des lénitifs de tous les actes, des pensées contraires à notre institution divine et à notre inviolabilité personnelle.

Ces peines s'appliqueront indistinctement à tous les délits politiques ; et la peine de mort, dans toutes les occasions où il s'agira de ma royale personne ; l'intention serait-elle prouvée ou non, pourvu qu'on suppose qu'un de nos sujets pense mal de notre royale personne, on lui appliquera alors la peine de mort et le confiscation des biens ; il n'est presque pas

besoin de mentionner cette dernière, puisque dans mes états tout m'appartient.

Le crime de lèse-majesté existe toujours ; il faut le punir jusque dans la pensée du peuple, avant qu'il ose le commettre. Je veux éviter les Alfieri, les Fiesque, les Merinos, les Alibaud.

Quand un roi est puissant, par la crainte qu'il inspire ou par la ruine de ses envieux, alors il est honoré par tous, adoré à genoux et heureux.

Il doit faire le mal en un jour, s'il ne peut éviter de faire le bien, durant de longues années. Par ce système, il sera béni, soutenu par la grâce de Dieu, qui envoie aux rois le pouvoir souverain, la sagesse et la succession spontanée par droit divin.

Après avoir ainsi parlé, le fou se dépouilla majestueusement de sa robe de chambre, son manteau royal ; de sa casquette, sa couronne de diamants ; il plaça son sceptre, c'est-à-dire son crayon rouge, sur le lit du docteur, puis, avec un dédaigneux sourire, comme s'il était en présence d'un Sénat de puissances de droit divin, il lui dit avec une ironie amère : *J'abandonne tout cela.*

A ce moment il se renferma de nouveau dans son silence et dans sa mélancolie. Toutefois son esprit était plus tranquille ; il mangeait régulièrement et il passait des heures à la fenêtre, regardant les fleurs et les arbres. Parfois il souriait, comme si un souvenir piquant de son abdication monarchique eût traversé joyeusement sa pauvre imagination.

Les savants médecins pensent que la folie est une maladie du corps à laquelle l'esprit obéit. Joseph Grimm avait tous les sens parfaitement sains ; ses yeux étaient brillants et voyaient à des distances incroyables : il avait les lèvres fraîches, l'oreille fine, l'haleine pure, le goût délicat, le tact fin, l'odorat subtil. Il mangeait bien et dormait bien. Il avait eu assez de talent pour dicter les lois qui lui paraissaient convenables afin de bien gouverner les peuples. S'il avait ainsi les sens en bon état, quelle maladie pouvait frapper son cerveau ?

Il rêvait comme un grand poète ; il avait l'hallucination des béats, choisis pour la grâce ; son âme se lançait dans un monde inconnu, matériellement exempt de maladies ; il discourait à sa manière, il se livrait en silence à une

contemplation continuelle et à ses illusions. Qui aurait été capable de dire pourquoi cet homme était fou ?

CHAPITRE IV.

APRÈS avoir chargé le docteur de la guérison de son associé, Nervins était allé à Spa, rejoindre sa femme et ses enfants. De là il passa en Angleterre, d'où il se rendit à New-York, afin de reprendre la direction de sa maison de banque. La maladie de son associé rendait sa présence nécessaire dans un établissement où se traitaient des affaires si importantes.

La maison continuait à marcher parfaitement et la balance qu'il fit lui donna un surplus de trente pour cent de bénéfice sur l'année précédente. Nervins écrivait trois fois par mois au docteur qui, de son côté, lui ré-

pondait trois fois par mois et le renseignait sur l'état de son malade. Il joignait en outre à ses lettres un rapport quotidien qu'il lui transmettait tous les quinze jours.

Dans sa dernière lettre, il l'informait de l'épisode de la monarchie et de l'abdication, lui annonçait que l'état du malade s'était physiquement amélioré et que le moral était moins affecté.

Quand la saison des bains fut terminée, Madame Nervins rentra chez elle, à Gênes, et son premier soin fut de s'informer de la santé de Joseph Grimm. Mais elle ne put se rendre à la tour, parce que le docteur voulait que son malade vécût dans l'isolement le plus complet, espérant arriver par là plus facilement à la guérison.

L'idée qu'un fou furieux vivait dans la tour avait mis en fuite toutes les personnes du voisinage. Elles n'entendaient pas ses cris, c'est vrai, mais elles voyaient son visage pâle et ses yeux toujours hagards.

Une matinée du mois de décembre, Madame Nervins passa devant la tour. Le fou, qui était appuyé à la grille de sa fenêtre et contemplait mélancoliquement les jardins, la

regarda avec indifférence et tourna les yeux du côté des arbres. En le voyant, Madame Nervins rétrograda et, au bout d'un instant, elle revint accompagnée de sa fille qu'elle embrassait tendrement, en lui montrant la fenêtre où était encore le fou. Pour la première fois depuis qu'il était enfermé, Joseph Grimm sourit doucement.

Madame Nervins s'assit sur le banc de marbre placé en face de la tour. Joseph appuya la tête contre les barreaux de la grille, la regarda avec curiosité, et tant que Madame Nervins resta auprès de la fontaine, il ne la quitta pas des yeux. Quand elle partit, Grimm la suivit du regard jusqu'à ce qu'il la perdît de vue. Puis il resta assis à côté de la grille, les yeux fixés sur le banc, comme s'il attendait celle qui s'y était assise. Ma ame Nervins comprit l'idée du fou, et poussée soit par la pitié, soit par la curiosité, elle revint au jardin deux heures après et s'assit auprès de la fontaine.

Le fou resta immobile, sans sourciller, regardant toujours l'endroit où elle s'était assise. Madame Nervins, étonnée de la tranquillité du fou, dont on lui avait raconté les accès terribles, remarquant que sa présence lui était

agréable, se mit à chanter : « la fleur des Alpes. »

Le fou l'écoutait avec un recueillement profond, comme s'il entendait la voix d'un ange. Quand Madame Nervins eut fini de chanter, deux ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux, sans sanglots et comme si on avait ouvert les portes à la tristesse de son âme.

Le docteur remarqua attentivement ce signe de sentiment, le premier que donnait le malade. La nuit arriva, la nuit, cette amie des pauvres et la consolation des malheureux. Madame Nervins rentra dans son palais ; le fou, ne la voyant plus, se retira de la grille, prit sa nourriture, sourit doucement à son médecin, comme pour le remercier d'un bienfait, et se coucha sans ouvrir la bouche.

Vingt fois il se réveilla dans la nuit, et comme la lune éclairait la terre de sa lumière sereine, vingt fois il s'approcha de la grille, cherchant au milieu des ténèbres la figure de la femme qui était venue s'asseoir auprès de la fontaine.

Au point du jour, il était déjà à la fenêtre. Le médecin l'observait sans proférer une parole. A neuf heures, Madame Nervins revint s'as-

seoir au bord de la fontaine et se mit à chanter. Notre fou, de son côté, la regarda fixement et fredonna, d'une voix presque imperceptible, la chanson qu'il entendait. Madame Nervins partit et Joseph Grimm resta à l'attendre.

La noble dame, poussée par un sentiment de pitié, revint à deux heures ; notre fou, comme s'il avait sa saine raison, voulant se cacher du médecin, porta les mains à ses lèvres, et le rouge colora ses joues que le mal avait pâlies.

Madame Nervins comprit son mouvement et fixa sur lui des regards de pitié ; le fou répéta le mouvement avec la candeur d'un enfant.

Le docteur observait son malade, avec une satisfaction profonde. Depuis six mois, la science travaillait en vain pour faire vibrer l'âme de cet infortuné, et il semblait, depuis deux jours, que Dieu préparât sa guérison.

Madame Nervins rentra chez elle, à la chute du jour, et le fou prit sa nourrriture tranquillement, se coucha et embrassa auparavant son médecin.

Le lendemain, à neuf heures du matin, Madame Nervins revint auprès de la fontaine. Le fou, qui l'attendait déjà à sa fenêtre, lui

envoya, en la voyant, un baiser, en mettant la main sur son cœur et levant les yeux au ciel.

Madame Nervins sourit, et se dirigeant vers des arbres voisins, chercha à lui faire comprendre, par signes, que sur ces arbres nichaient deux tourterelles.

Joseph, comme s'il cherchait dans sa tête ce qu'elle voulait lui dire, réunissait ses souvenirs et il suivit ses mouvements jusqu'au moment où, comme s'il sortait d'un rêve, il porta ses deux mains à la tête, devinant enfin l'explication qu'elle lui donnait. Madame Nervins continua à lui faire des signes et le fou à lui répondre tout doucement.

Le médecin observait ce dialogue, si simple et si intéressant pour la guérison de son malade.

Madame Nervins se retira, Grimm se coucha plein de joie. Onze heures venaient de sonner quand il entendit Madame Nervins se promener en chantant dans le jardin ; il se leva immédiatement, s'approcha de la grille, et ne pouvant la voir à cause de l'obscurité, il la suivit des yeux de l'esprit, et il passa toute la nuit dans la même position. Le jour parut, et le

ouva attendant Madame Nervins. Quand elle nt, à neuf heures, il était épuisé de fatigue, , à sa vue, il se mit à verser des larmes mères.

Madame Nervins ne quittait pas des yeux otre infortuné qui lui envoya amoureusement n baiser. Il prit aussi sur la table du docteur n morceau de papier, y écrivit quelques lignes, es enveloppa dans un foulard de soie bleue et e lança dans le jardin. Madame Nervins s'ap-rocha de la tour pour le ramasser, lut le papier avec une émotion visible et le remercia doucement.

Elle allait conserver ce papier, quand une nquiétude terrible s'empara du fou ; il tomba genoux devant la grille de sa fenêtre, lui demandant de le déchirer, ce que fit Madame Nervins. Alors Joseph Grimm leva les yeux au ciel et tendit vers elle ses deux mains comme pour la bénir.

Cet infortuné commençait à penser et sa folie commençait à disparaître. Pendant son dîner, il soupira de temps en temps ; tourna les yeux avec inquiétude vers la grille de la fenêtre ; enfin il s'endormit en souriant. Le docteur suivait avec la plus vive attention tous ses mouvements, sans rien dire.

CHAPITRE V

Le lendemain matin, après six mois de réclusion et d'isolement, après avoir vécu pendant six mois, pour ainsi dire, hors du monde réel ; après six mois, dis-je, cet infortuné fixa pour la première fois ses regards sur le miroir du docteur, arrangea sa chevelure, revêtit son habillement bleu suspendu devant lui depuis qu'il était malade, fit sa toilette comme un homme qui a son bon sens et s'assit à la grille de sa fenêtre pour attendre comme toujours.

Neuf heures sonnèrent et Madame Nervins ne vint pas ; dix heures, onze heures, midi sonnèrent et elle n'arriva pas davantage. Le fou

tenait ses regards cloués sur l'allée par laquelle elle avait l'habitude de venir, et sur son front se peignait l'inquiétude. Il attendit inutilement toute la journée ; il ne prit aucune nourriture ; il ne se mit pas au lit, et, quand la nuit arriva, il se replaça à la fenêtre comme si la journée n'était pas finie.

Il passa la nuit dans cette situation. Le jour le retrouva dans la même position, attendant toujours. Quand dix heures sonnèrent et qu'il vit que Madame Nervins n'arrivait pas, il ne prononça pas une parole et fondit en larmes.

Le docteur ne négligeait aucun de ces incidents ; il voyait la guérison se produire tout doucement. Et sans lui demander ce qu'il éprouvait, il attendait que la volonté de Dieu s'accomplît, de Dieu qui avait permis tout ce qui était arrivé jusqu'alors.

Six jours s'écoulèrent ; quels tourments pour cet infortuné ! Quelle inquiétude ! Que de soupirs, que de larmes ! Le septième, Madame Nervins, enveloppée dans un manteau de cachemire blanc, bordé de guipure, la tête couverte d'un voile de dentelle, pâle et souffrante, portée par deux serviteurs dans une litière à bras, se fit arrêter auprès de la fontaine, accompagnée

de son docteur et de sa fille qui l'embrassait tendrement.

Le fou comprit qu'elle avait été et qu'elle était malade, que mue de compassion pour lui elle faisait un grand effort en venant s'asseoir là ; qu'elle s'exposait à retomber et même à perdre la vie.

L'infortuné se mit à genoux, leva les yeux au ciel comme pour lui rendre grâces, et versa des larmes de reconnaissance, tant que la malade resta près de la tour.

Quand Madame Nervins eut remarqué que Joseph l'avait aperçue, elle se fit reconduire au palais. Il regarda l'endroit où cette noble dame s'asseyait et qui revint, pendant la convalescence, se reposer auprès de la fontaine. Tant qu'elle fut malade, le fou passa les nuits à écrire, et ses pages formèrent un poème d'amour, un bouquet d'idées passionnées, d'une exquise délicatesse.

Dès que Madame Nervins fut rétablie, Joseph roula ses pages et les jeta dans le jardin. Elle les ramassa et les lut pendant deux jours.

Avec quelle bonté cette âme divine parcourait les pensées de cet infortuné ! avec quelle curiosité ! avec quelle patience ! Dieu n'a pas

créé de femme plus belle, plus intelligente, plus innocente, plus douce, plus fière.

Quand elle eut terminé sa lecture, elle leva les yeux sur le malade qui la regardait avec anxiété ; ses yeux avaient suivi ceux de Madame Nervins dans sa lecture. Madame Nervins lui fit signe de la main qu'elle était offensée.

Le fou baissa la tête, leva les yeux au ciel, lui tendit ses mains suppliantes avec une émotion si vive et avec tant d'amour que Madame Nervins s'avança presque jusqu'aux murs de la tour et dit à Joseph avec douceur :

— Grâce ! de tout mon cœur ! mais je ne suis pas libre !

— Oui ! pardonnez-moi ! répondit Joseph, rendez-moi mes papiers.

Madame Nervins les lui jeta par la fenêtre, et le fou, en les recevant, les couvrit de baisers. Ils avaient été dans les mains de cet ange !

Madame Nervins s'était retirée et le fou, la tête appuyée contre la grille de la fenêtre, tenait encore le manuscrit dans sa main, et il contemplait le banc où elle s'était assise. Le docteur lui demanda alors avec douceur :

— Que dit cet écrit ?

C'était la première question qu'il lui adres-

sait depuis qu'il avait observé chez son malade les signes de son rétablissement.

— Ce qu'il dit ? répondit Joseph, en poussant un soupir. Hélas ! c'est l'histoire de mes peines ; des angoisses d'un infortuné à qui Dieu a voulu rendre la raison pour que, sain d'esprit, il meure de chagrin ! Quand j'étais fou je ne pensais à rien, je ne me souvenais de rien. Maintenant je vis de souvenirs, et ces souvenirs me tuent. La liberté est nécessaire pour vivre, mais la liberté je n'en veux point. Qu'on me laisse voir l'ange qui vient tous les jours s'asseoir à côté de cette fontaine et je n'ai besoin de rien.

Ma vie, c'est de la voir là, plus belle que l'astre des nuits, plus souriante que le printemps, si candide, si pure, si compatissante, si joyeuse, si simple et si douce ! Que je puisse la contempler d'ici, enfermé et fou, et je n'en demande pas plus à Dieu. Je sais qu'elle vit, qu'elle est heureuse, qu'elle a pitié de moi et cela me suffit. Que m'importent la santé, les biens de la fortune, le monde entier ?

J'étais fou et elle a eu pitié de moi ; elle est venue me consoler, me voir tous les jours, même quand elle était souffrante ; je l'ai vue

supporter le froid, le chaud, l'humidité. C'est elle qui m'a rendu la raison. Je ne pensais pas et maintenant je pense. Je ne pouvais pleurer depuis des années, c'est elle qui m'a fait verser des larmes qui ont soulagé mon cœur.

Je ne dormais plus, et maintenant j'ai besoin de fermer les yeux pour rêver d'elle. Dès que je m'endors, son image vient me consoler et rafraîchir la chaleur qui brûle mon front. Hier, j'ai rêvé que ses lèvres baisaient mes yeux et que sa bouche me disait : « C'est là qu'est ton mal et je vais te guérir pour toujours. » Et elle baisait mon front, et elle souriait avec une candeur céleste. Le regard de ses beaux yeux bleus m'enveloppait comme un nuage magnétique, je la sentais dans mon âme et je m'endormais dans sa magnifique beauté, comme dans une nuit semée d'étoiles, embaumée par le parfum des citronniers et des jasmins.

Docteur, je ne suis plus fou maintenant, elle m'a guéri, je l'aime plus que ma vie ; il faut que vous fassiez disparaître la pâleur de mon visage, la maigreur de mon corps, la sécheresse de mes lèvres, pour que ma laideur et mes souffrances n'effrayent pas sa jeunesse.

Hélas ! elle est la santé et moi je suis la maladie ; elle est la joie et moi, la tristesse ; elle est l'indépendance et moi, l'esclavage ; elle est la force et moi, la faiblesse ; elle est la poésie et moi, le silence éternel ; je ne sais pas penser, je ne connais que le chagrin ; mon cœur est plein d'ardeur pour l'adorer et c'est tout..... Je l'aime, docteur, je n'ai d'autre monde que son souvenir, d'autre bien, d'autre vie que ce souvenir. J'étais fou, enterré dans cette tour ; j'étais mort à la raison ; c'est elle qui est venue, comme l'ange du Seigneur, soulever la pierre de mon tombeau. Je lui dois l'intelligence, mes larmes, mes souvenirs et cette inquiétude sans fin. Là est sa fille, si belle avec sa bouche souriante..... Quelle lutte !... ma conscience... ma loyauté qui n'a pas une seule tache..... mon honneur..... mon devoir sacré... Mon Dieu !... mon Dieu !

Et l'infortuné versait d'abondantes larmes

Après être resté un instant plongé dans une méditation profonde, il releva la tête qu'il avai. laissé tomber dans ses mains et se tournant vers son médecin, il lui dit :

— Docteur, voulez-vous savoir si je suis rendu à la raison, prenez ce rouleau et lisez

ces papiers ; ils renferment les secrets de mon âme : le secret de mon amour pour l'ange qui m'a rendu la vie. Je l'ai aimée, sans savoir comment et sans la connaître. Aujourd'hui, je sais qui elle est et une indiscrétion pourrait faire son malheur. Lisez cet écrit, et gardez au fond de votre âme ce que vous y apprendrez. Le médecin et le confesseur ne sont-ils pas les dépositaires des plus intimes confidences de l'humanité.

— Je le garderai, lui répondit le médecin ; mais écoutez-moi, et réfléchissez à ce que je vais vous dire, quoique votre esprit n'ait pas encore, je crois, toute la force nécessaire.

— Pardon ! répliqua Joseph ; depuis trois jours il s'est fait en moi un changement incroyable. Je me suis rappelé le passé et je me rends parfaitement compte de ma situation présente.

— Vos paroles me prouvent que vous êtes sain d'esprit et que vous devez votre guérison à Dieu plutôt qu'à la science. Maintenant, écoutez-moi avec calme et préparez-vous à ne pas vous laisser emporter par la passion, qui pour vous, serait une maladie aussi fatale que la folie dont vous avez failli devenir victime.

Vous étiez enfermé ici pour vous guérir, vous voilà rétabli ; il nous faut partir d'ici. En voyageant, vous retrouverez la tranquillité perdue.

— Je ne sors pas d'ici ; si vous m'obligez à partir, vous me rendrez le plus malheureux des hommes. Je comprends que vous allez mettre en œuvre tous les moyens de guérir la passion qui me domine aujourd'hui. N'agissez pas ainsi. Fou, vous avez pu me maîtriser ; c'étaient les nerfs qui m'agitaient ; mon esprit était le jouet d'idées incohérentes qui ne naissaient pas de mon libre arbitre ; mais maintenant si vous veniez m'affliger, si vous tourmentiez mon cœur, je ne me frapperais pas la tête contre les murailles : je cesserais de manger, de boire, et, avant trois jours, je serais mort.

Ecoutez-moi bien, vous m'avez observé pendant ma folie, vous avez vu comment ma guérison s'est opérée ; eh bien ! prenez pitié de moi, laissez-moi malheureux, mais laissez-moi vivre.

Quand je vis une femme assise auprès de la fontaine, ma raison ne se rendit pas compte de ce que je voyais ; mais quand cette femme leva sur moi ses yeux pleins de compassion,

il se fit dans mon âme un frémissement et je crus que c'était l'apparition d'un ange. Lorsqu'elle se leva pour s'en aller, je restai plein de tristesse ; lorsqu'elle revint avec sa fille, je l'attendais, et lorsque Dieu m'accorda de nouveau la raison, je reconnus qui elle était et je ressentis pour elle un sentiment de gratitude infinie. Lorsqu'elle vint malade, s'asseoir là pour me consoler, je compris que je l'adorais. Cette pensée m'épouvanta, mais comme elle était supérieure à ma volonté, je fondis en larmes et, renfermant mon idée au fond de l'âme, j'écrivis ces pages qu'elle a lues et que vous tenez maintenant dans vos mains.

Je crois que c'est la femme de mon associé et de mon plus cher ami ; je ne dois pas souiller sa pureté, je ne dois pas profaner son lit conjugal, je ne dois pas verser l'amertume sur le sourire candide de mon idole, je ne dois pas assombrir le front de l'heureuse mère. Docteur, laissez-moi l'aimer dans toute la sainteté de l'âme et prenez pitié de moi.

Le docteur baissa la tête, l'embrassa tendrement et s'assit pour lire à la lumière de la lampe le manuscrit que cet infortuné lui avait remis.

CHAPITRE VI

Voici ce que contenait le manuscrit :

« Vous avez passé ce matin devant cette tour, vous êtes allée du côté des noisetiers pour voir un nid de tourterelles ; puis vous êtes revenue près de la fontaine et vous avez fixé les yeux sur ma fenêtre. Vous m'avez vu et je vous ai fait pitié. Vous êtes allé chercher votre fille et vous lui avez montré le pauvre fou. Vous vous êtes approchée de plus près afin de mieux me voir et vous avez remarqué ma pâleur, ma maigreur, mon abandon, et vous avez eu compassion de moi.

« Quand vous êtes venue de nouveau, mon

esprit, qui ne se rendait compte de rien, il y a six mois, a cru voir la pitié dans vos yeux, et dans votre sourire le désir d'adoucir mon malheur.

« Vous vous êtes assise auprès de la fontaine, vos regards tournés vers ma fenêtre... Il y a six mois que mes lèvres ne peuvent s'ouvrir; que le chant du rossignol n'a aucun charme pour moi... Vous avez chanté et votre voix m'est arrivée au cœur. Il m'a semblé que je me réveillais d'un long sommeil. Quelle harmonie si suave!... Votre chant était des plus tristes, avez-vous des peines?... Quand je ne vous ai plus vu, j'ai senti un grand vide dans tout mon être; toute la nuit vous avez occupé ma pensée, et je n'ai pu me livrer au repos.

« Avant le lever du soleil, je vous attendais; vous êtes revenue, à neuf heures, joyeuse comme une alouette; que vous étiez belle! Si j'avais pu rompre la grille de ma fenêtre, je me serais jeté à vos pieds.

« Tout est nouveau pour moi!... En écrivant ces lignes, il me semble que je viens de renaître... mes pensées me surprennent... vous avez rendu la lumière à mon intelligence, et l'âme à mon être... Par vous, j'ai recouvré la

raison. Qu'y a-t-il de miraculeux dans vos regards, dans votre sourire? J'étais un pauvre fou et maintenant je pense... Que vous êtes belle!... Vos yeux sont comme deux saphirs des plus brillants, enchâssés dans la tendresse; vos lèvres sont fraîches comme des rubis, votre taille élancée est svelte et flexible.

« Mon Dieu! serait-ce encore une folie; prenez pitié de moi; laissez-moi la contempler toujours, comme je vois dans un ciel transparent la lune et les étoiles; laissez-moi la bénir comme je vous bénis; laissez-moi la prier comme je prie la Vierge.

Je vous entends chanter; votre voix est un baume pour moi. Vous avez fixé vos yeux sur ma grille, et moi j'ai fixé les miens sur votre âme. Je voudrais pouvoir baiser l'empreinte de vos pas, veiller sur votre sommeil, respirer l'air que vous respirez! Pauvre fou! Elle, elle est jeune, belle, heureuse! A quoi aspirez-vous, ma pauvre âme? Vous voulez votre malheur?

« Vous voulez troubler la paix de l'innocente mère, de l'honnête épouse qui a eu pitié de votre folie! Vous voulez payer sa miséricorde, en semant d'amertumes la tranquillité de son existence! Pauvre fou, réveille-toi de ton délire!

« Elle s'en va, et retourne la tête; mon Dieu, qu'elle est belle!...

« Je me suis endormi et je vous ai vue dans mes rêves; à mon réveil j'ai prié pour vous, et lorsque vous êtes venue, il m'a semblé voir l'étoile du matin. Votre front serein dominait la terre; vos joues avaient la couleur des roses de Jéricho qui viennent de s'ouvrir; les boucles de votre chevelure brillante et plus noire que le jais retombaient sur vos épaules arrondies et blanches comme la neige. Je vous admirais avec extase; je vous bénissais, et vous, vous souriez avec la douceur d'un ange; je vous envoyais mes baisers, et vous sembliez me dire : Pauvre fou !

« Voilà vingt-quatre heures que je ne vous vois plus! quelle nuit si longue et si obscure! Que l'attente est horrible! Que la vie est pénible sans l'amour! Je ne veux pas continuer d'écrire, parce qu'il me semble que j'ai de nouveau perdu la raison.

« Il y a six jours que vous ne venez plus vous asseoir auprès de la fontaine. Dieu ne peut m'avoir rendu l'intellligence pour me tourmenter, ni vous avoir amenée sous mes yeux, pour me condamner à l'enfer du déses-

oir. Celui qui dans sa miséricorde répand la osée qui vivifie la pauvre graine brûlée par le oleil, la pluie qui féconde les cèdres des montagnes, la chaleur qui mûrit les fruits sur les îmes élevées, ne vous a pas conduite auprès le la grille qui retient un pauvre fou pour que ous l'abandonniez immédiatement. Si vous royez en Dieu, c'est lui qui vous a conduite ci pour que vous m'aimiez, pour que vous oyiez, dans sa solitude, la compagne d'un malade qui n'a personne au monde.

« Il me semble que vous pleurez, en écrivant devant moi ! Qu'avez-vous? Votre tête se baisse sur votre poitrine. Qu'avez-vous, âme de mon âme? La jalousie m'étouffe ! Vous aimez !... »

En terminant la lecture du manuscrit, le docteur tourna ses regards sur le malade qui le suivait des yeux, la tête appuyée sur ses mains.

— Eh bien, Joseph ! lui dit-il, la blessure de l'âme est profonde ; il faut la guérir.

— Je crains qu'elle soit sans remède, lui répondit Joseph avec tristesse !

— Le mal d'amour se guérit par l'absence ; l'amour se guérit par un autre amour plus nouveau.

— La mort seule peut guérir le mien, ré-pondit mélancoliquement Joseph.

Le soir il se mit au lit, et le lendemain il descendit au jardin, comme s'il jouissait déjà de toute sa raison.

Madame de Nervins s'y trouvait : à sa vue elle pâlit. Elle était belle comme le soleil lorsqu'il se lève à l'horizon, au milieu de nuages couleur de rose.

Le malade tremblait ; il semblait qu'un voile couvrait sa vue. Il s'approcha d'elle pour lui baiser la main. Madame Nervins avait la voix étouffée ; sa timidité la rendait plus belle et ses regards pleins de feu étaient tout un poëme de tendresse.

— Je vous aime, lui dit Joseph tout ému.

— Pauvre infortuné ! il vous faut m'oublier et vous séparer de moi. Partez, rentrez à New-York ; allez vivre heureux au milieu de vos amis, occupé de vos grandes affaires.

— Je ne peux m'éloigner de vous ; je n'ai personne au monde ; je n'ai besoin de per-sonne. Si le salut de mon âme dépendait de votre abandon, je n'en voudrais point. Si Dieu m'a rendu la raison pour me séparer de vous, je n'en ai pas besoin.

— Si vous m'aimez, obéissez à ma volonté.

— Dites-moi plutôt, si vous m'aimez, vous,
je vous obéirai comme un esclave.

— Je ne peux vous le dire.

En prononçant ces paroles, les yeux de Ma-
me Nervins regardaient Joseph Grimm avec
ue tendresse infinie.

— S'il est vrai que vous m'aimez, fuyez-
oi pour toujours.

— Je m'éloignerai, répondit le pauvre ma-
de découragé, et il laissa couler les larmes
i l'étouffaient.

Madame Nervins le regardait avec compas-
on.

— Accordez-moi un souvenir, lui dit-il
sespéré, un souvenir qui ne me quitte pas et
i me donne du courage dans la solitude de
a vie.

Sans lui répondre, Madame Nervins s'éloi-
na pendant quelques minutes ; à son retour
le lui tendit la main et lui donna une petite
édaille en lui disant : portez-la toujours.

Grimm baisa la médaille et la main com-
tissante qui la lui offrait.

— Adieu, lui dit-il avec douleur, et résolu
s'éloigner d'elle pour toujours.

Madame Nervins se retira silencieuse et dominée par une inquiétude profonde.

Le médecin revint voir Joseph à la tour. Il le trouva pâle et le visage sombre. Il s'assit en face de lui, comme aux jours terribles de sa maladie. Il reconnut, dans ses regards, dans les soupirs qu'exhalait sa poitrine oppressée le désespoir qui possédait son âme.

CHAPITRE VII

Je vous ai laissé sortir de la tour, dit le docteur, parce que je vous croyais guéri, et je crains d'avoir eu tort.

— Ma folie est finie, lui répondit Joseph avec un grand abattement ; mais mon mal actuel est irremédiable. Je dois m'éloigner d'elle ; je veux remplir mon devoir, et ce sacrifice est au-dessus de mes forces.

— Eh bien ! nous irons à Paris ; là nous trouverons cent femmes aussi belles.

— Non, répondit Joseph avec douleur ; elle m'a rendu la raison et la santé ; ses regards et sa voix ont pénétré jusqu'aux fibres de mon cœur ; je ne sais pourquoi je l'aime, mais je

l'aime. Je ne tiens pas à la posséder ; aucune pensée impure n'avilit mon amour. Je suis l'esclave qui traîne sa chaîne et je suis disposé à m'éloigner d'elle pour ne pas la rendre malheureuse.

Joseph pleura tout le jour. Le soir, Madame Nervins vint s'asseoir près de la fontaine ; la compassion l'avait emporté chez elle sur la prudence.

— Si vous n'avez pas le courage de partir, lui dit-elle tout émue, ne partez pas.

Joseph reprit haleine, la remercia en pleurant. Dès ce jour, il continua le manuscrit que Clara lui avait rendu et qui disait :

« A dater de ce moment vous êtes devenue la compagne morale de ma vie. Vous êtes à moi, vous m'appartenez par un lien pur et sans tache. Vous avez besoin, comme moi, de l'horizon que Dieu nous a créé. Notre monde, à nous, c'est le petit coin où murmure cette fontaine ; où le soleil darde ses rayons à travers la verdure ; où ces orangers embaument l'air ; où les merles et les plaintives tourterelles remplissent l'espace de leurs roucoulements ; où votre fille, que j'adore, vient vous enlacer de ses bras ; où vous respirez librement dans toute la sérénité de la

vertu, mère tendre, épouse affectueuse et chaste! Que vous êtes bonne de me faire un si grand sacrifice.

« La pluie tombe, et vous, fleur de mon âme, vous êtes là, sous la grille de ma fenêtre, à la recevoir sur votre tête, et moi je suis à l'abri de l'orage... En vain je vous supplie de rentrer dans votre palais; en vain mes mains suppliantes vous demandent de vous éloigner du jardin. Vous cherchez à vous garantir sous les arbres pendant que l'eau tombe à torrents, que le vent secoue et brise les branches. Le tonnerre ébranle l'horizon. L'éclair brille, et vous, vous restez sans crainte, âme forte et divine; vous voilà toujours devant mes barreaux. M'aimez-vous, âme de mon âme?

« Serait-il possible que ce pauvre malade vous ait inspiré un si vif intérêt? Que puis-je vous offrir? si ce n'est l'amour le plus grand que l'esprit de l'homme puisse concevoir.

« L'eau continue de tomber sur votre tête; je voudrais vous abriter sous les ailes de mon cœur, sécher votre front avec mes baisers, vous élever au ciel par mes pensées.

« Hier, l'amour vous a conduite sur mon chemin : à ma vue vous avez voulu vous éloi-

gner; j'ai baissé la tête et j'ai gagné la colline ; vous n'avez pas pu m'abandonner; vous avez suivi mes pas et finalement vous m'avez tendu la main.

« Je vous ai priée de revenir et, inondée de pluie, vous êtes montée dans ma prison.

« Mon médecin vous a vu entrer. Pauvre ange! s'est-il écrié avec attendrissement.

« Vous vous êtes assise dans mon fauteuil et vous m'avez dit votre dernier adieu ! Jamais je n'ai vu rien de plus beau, de plus sublime ; rien qui vous ressemble... Dieu vous a créée unique sur la terre; votre haleine est pure comme votre âme ; vos larmes ont le feu divin de vos regards ; vos lèvres, l'attrait de votre inspiration.

« Je vous adorais à genoux. Si vous venez à oublier un jour ces heures, les plus saintes, les plus entraînantes de ce délire ; si le temps ou les événements humains ont le pouvoir de les effacer de votre mémoire, un jour la lumière du soleil pourra aussi disparaître.

« Soyez ferme comme lui, inflexible comme la vertu, belle comme les étoiles, bénie comme la charité ; conservez-vous toujours pure et sans tache.

« Ah! je ferme les yeux; et je vous vois encore tremblante, comme le jour où je suspendis à votre cou la chaîne qui doit unir votre âme à la mienne jusqu'à l'éternité. Elle est fine, cette chaîne, comme un cheveu, mais je suis sûr que ni le temps ni l'oubli ne pourront la rompre.

« Sur votre front et dans la profondeur de votre regard tranquille, j'ai lu la fidélité de votre cœur. Si j'étais mort à vos pieds j'aurais été l'homme le plus heureux de la terre; qui sait maintenant les jours de douleur que me réserve le sort ?

« Je veux résumer mes pensées, écrire mes souvenirs... Ma tête est encore faible... Nous nous séparons, comme deux aigles que la tempête entraîne au milieu des nuages, qui espèrent se réunir dans l'espace immense au moment où l'électricité de la foudre va les séparer peut-être pour toujours. Dans mon trouble, je ne sais pas ce que j'ai été...

« Ne m'abandonnez jamais, parce que je vous aime plus que ma vie. Peu vous importe, à vous, la plus belle et la plus noble des femmes, l'amour d'un homme qui a été fou; d'un infortuné qui touche peut-être

au bord de la tombe!... Si je pouvais, avec de l'or ou avec mon sang, acheter la faveur du destin, je donnerais tout l'or que je possède, tout le sang de mes veines. Mais tout est inutile. Le destin aura-t-il pitié de moi, comment pourrait-il changer ce qui est écrit? Comment pourrait-il troubler le cours de la lumière du soleil, faire remonter les fleuves, changer l'avenir des créatures?

« La vie des malheureux c'est d'être malheureux, comme la félicité est le partage des heureux; comme l'essence du blanc c'est d'être blanc, du noir, d'être noir.

« Six heures du soir viennent de sonner ; je vous vois assise auprès de la fontaine ; est-ce pour la dernière fois? Vos yeux versent des larmes ; pourquoi venez-vous renouveler ma douleur? Vous m'ordonnez de m'éloigner ; je vous demande à genoux de ne pas me condamner à mourir ; vous m'adressez une menace terrible, prenez pitié de moi...

« Avec quel respect j'ai écouté votre voix; avec quel orgueil j'ai promené mes regards du haut de la colline à travers les vallées verdoyantes et fleuries et sur les rivages que baignent les eaux de la mer de Gênes; tout me

paraissait petit auprès de votre sereine majesté. Vos yeux bleus remplissaient l'espace, vous releviez la tête comme l'ange de la lumière; vos pieds légers laissaient à peine les traces sur la terre. Je vous contemplais avec extase. Je vous jurais un amour éternel. Vous m'écoutiez en souriant avec une douceur mêlée de mélancolie. Que de vertu dans vos paroles! Quelles luttes dans votre cœur !

« Vous m'avez montré les sentiers inconnus des collines qui entourent la cité de Gênes. Le temps volait et, en deux heures, je n'ai su vous dire qu'une seule chose : que je vous aimais.

« Deux fois je vous ai accompagnée dans vos promenades solitaires, et quand vous quittez ces collines la nature semble se vêtir de deuil; le soleil ne réchauffe plus; l'air étouffe; les arbres s'effeuillent; les fleurs se flétrissent; les oiseaux cachent attristés leur tête sous leur aile et ne chantent plus; et moi je pleure comme un enfant.

« Ne craignez pas de vous approcher de moi; ce pauvre malade n'est pas le loup qui attend sa proie; vous pouvez d'un seul mouvement de vos yeux me condamner à mourir; pour moi, il n'y a d'autre lumière, d'autre pa-

trie, d'autre joie, d'autre bonheur que vous. Que je puisse rester près de vous, serait-ce en mendiant, c'est tout ce que je désire.

« Vous m'avez consacré des heures de repos et de patience; vous vous êtes rendue esclave durant de nombreuses journées, et pour moi vos yeux ont pleuré; si je n'avais que ces souvenirs, je penserais à vous jusqu'aux derniers instants de ma vie.

« Je me relègue dans l'obscurité; je m'enfonce dans les bois; je m'éloigne sur les rives solitaires de la mer et votre souvenir m'accompagne partout et toujours. L'humanité me tourmente quand elle vient me distraire de cette abstraction qui fait les délices de ma vie.

« Quand vous vous éloignez de moi, il me semble que je vais vous perdre; mes veines se glacent; mon front s'inonde d'une sueur froide; que Dieu me préserve de me voir un jour oublié de vous! Vous ne serez jamais capable d'une telle cruauté.

« Vous avez franchi le seuil de la tour; vous êtes entrée dans l'enceinte que j'habite; vos yeux couvraient du voile divin de la modestie cette demeure où j'ai respiré de nombreuses et longues journées, avec la camisole de force. Le

tapis que vos pieds ont foulé a été arrosé de mes larmes... ces murs ont entendu mes soupirs et les prières que j'ai adressées à Dieu pour vous. Vous vous êtes assise dans le noir fauteuil où j'ai passé de si longues heures, la tête penchée sur la poitrine, d'abord sans connaissance et puis en pensant à vous.

« Je n'ai pas la jeunesse que méritent vos yeux célestes; mais je vous aime comme un martyr : l'amour est préférable à tout l'argent et à tout l'or de la terre ; il vaut mieux que toute la beauté du monde.

« Quand vous vous êtes assise dans mon fauteuil, j'ai voulu vous exprimer ce que mon cœur éprouvait. J'étais ravi et dans une extase d'amour infini, et mes yeux ont cherché à pénétrer le fond de votre âme. Vous me regardiez avec une douceur ineffable. Une larme brillait dans vos yeux et leur donnait une expression de mélancolie profonde. Vous souriiez avez douceur ; vous m'écoutiez sans rien dire et vous me regardiez toujours. Mes larmes mouillaient vos mains et les heures passaient ; et lorsque vous m'avez dit adieu, je vous avais adorée sans vous rien dire. Vous êtes sortie de ma tour et vous êtes revenue vous asseoir de-

vant les barreaux de ma fenêtre : que de pitié vous éprouviez pour mon malheur.

« Pour moi, il n'y a plus de repos, ni jour ni nuit. Vous êtes revenue me voir, vos bras croisés sur la poitrine comme une martyre, pleine de résignation. L'ange de la justice ne doit être ni plus belle ni plus sévère ; je conserve vos traits gravés dans mon âme.

« Vous êtes venue me dire adieu ! et vos yeux brillaient d'un feu céleste. Ma surprise était si grande, si grand était mon trouble, qu'en apprenant votre départ je n'ai pu contenir mes larmes, ni ouvrir mes lèvres. Vous êtes allée vous asseoir pour la dernière fois sur le bord de la fontaine. Il pleuvait ; il faisait froid ; le ciel semblait compatir à nos peines.

« Je m'en irai bien loin, pour ne pas troubler votre repos : votre âme, voilà ce que veut mon âme ! S'il le faut, je m'enfermerai et demanderai à Dieu de vous accorder le bonheur ! Prenez pitié de moi ! Seigneur, donnez-lui du courage !...

« Vous pleurez... mes larmes jaillissent... Je vous regarde avec effroi... Vous m'appelez !

« Pourquoi mes yeux vous ont-ils vue ?

m'avez-vous dit, avec douleur. Vous en avez fini avec la tranquillité de ma vie. J'étais heureuse avec ma fille et adorée de mon mari? Maintenant, je suis malheureuse! Pourquoi êtes-vous venu semer l'inquiétude dans mon existence? Je vous ordonne de m'oublier pour toujours, de partir loin de l'Italie.

« Hélas! vous ai-je répondu, je ne pourrai jamais vous oublier; pardonnez-moi, prenez pitié de moi, laissez-moi baiser vos mains pour la dernière fois. Vous qui m'avez arraché à la maladie, ayez compassion de moi.

« Je vous pardonne, m'avez-vous dit enfin, en me laissant la mort dans l'âme.

« Quand je suis rentré dans la tour, vos chevaux étaient attelés à la voiture qui devait vous emporter à Florence. Vous m'avez redit adieu, vos yeux versaient des pleurs; vous vous êtes arrêtée dans l'épaisseur du bois, et de la main vous m'avez redit adieu! adieu! pour toujours!

« Hélas! je reste solitaire, contemplant la fontaine, le banc de marbre où mes yeux, heureux alors, si malheureux maintenant, vous ont vue tant de fois. Il me semble que tout est fini pour moi.

« Mon médecin passa ses bras à mon cou, et comprit que ma douleur ne pouvait avoir aucune autre douleur égale. »

CHAPITRE VIII

Il y avait huit jours que Madame Nervins était partie pour Florence. Le palais et les ardins étaient déserts; la fontaine coulait plaintive, et la solitude régnait dans ce lieu, naguère si heureux, si joyeux, et à présent si ilencieux et si triste. Le mari de Madame Nervins, revenu d'Amérique, se rendit à Gênes pour voir Joseph Grimm qui habitait encore a tour en compagnie du docteur.

Il y entra à la même heure où sa femme avait l'habitude de s'asseoir sur le banc du ardin.

—Dieu soit béni, dit-il à Joseph en l'embrasant; il t'a rendu la santé. Pardonne-moi si,

pour te guérir, je t'ai enfermé dans cette tour. J'y ai réuni toutes les commodités que réclamait ton état. C'est là que travaillait mon père au temps de sa jeunesse; c'est là que j'ai passé plusieurs heures de ma vie. Tu viens d'y recouvrer la santé; je viens te chercher pour t'emmener vivre près de moi, près de Clara et de ma fille qui t'aimeront tendrement, et nous te ferons oublier les heures de ta maladie. Clara, par son sourire, dissipera le reste de mélancolie que je vois obscurcir encore ton front; elle sera ta consolation, et ses soins te rendront le bonheur. La musique est ta passion; elle chante et touche du piano comme une artiste; près d'elle, tu seras heureux, je te l'assure, dit en terminant Nervins et en le serrant affectueusement dans ses bras.

— Mon cher ami, lui répondit Joseph, je ne peux accepter tes offres, ni ton hospitalité; je resterai encore deux jours ici, dans cette tour, puis je partirai pour Paris où, selon mon médecin, ma cure doit se finir.

— Viens au moins passer quelques jours près de nous.

— Je ne puis.

— As-tu à te plaindre de moi? Es-tu fâché

ce que je t'ai laissé seul dans cette tour, mme le médecin l'exigeait ?

— Non, Nervins, je te suis bien reconnais-nt.

— Je ne comprends pas alors pourquoi tu veux pas accepter notre hospitalité. Clara rait-elle par hasard mal exécuté mes ordres ne serait-elle pas venue te voir ? Je voulais ue personne ne troublât ton repos. Si elle est pas venue t'offrir ses soins, ce sera bien algré elle, parce qu'il suffit que tu sois mon ni pour qu'elle t'aime tendrement. Elle a ne âme pleine de charité, et ce n'est que our obéir à mes prières qu'elle n'est pas enue dans cette tour, de sorte que si tu as ontre elle quelque motif de plainte, tu dois i pardonner ; c'est à moi que revient la ute.

Joseph pâlit et s'appuya contre la cheminée.

— Non, ce n'est pas pour cela, Nervins, vous suis très-reconnaissant à tous ; je is combien tu m'aimes ; je passerais des jours ès-heureux près de vous, mais le méde-n me dit que je dois me rendre immédia-ment à Paris et je suis religieusement ses structions.

Le docteur, qui n'avait pas voulu jusqu'à ce moment interrompre la conversation des deux amis, s'avança alors et dit à M. Nervins, en lui serrant affectueusement la main :

— Si vous vous intéressez au complet rétablissement du malade, écoutez sa prière : laissez-le partir pour Paris. C'est le conseil que je lui ai donné, et je suis sûr que votre femme l'approuvera. Joseph a recouvré complètement la santé ; mais c'est dans un autre climat et en perdant de vue ces lieux, qu'il trouvera le repos et les distractions dont son esprit a besoin. Dans quelques mois, il sera plus fort, il pourra revenir ici, et alors l'hospitalité de votre famille sera pour lui un baume consolateur. Aujourd'hui, cette même hospitalité pourrait lui devenir funeste. Je me rappelle encore avec épouvante les premiers jours de sa maladie. Il faut que, pour un temps, il perde de vue les salons de ce palais et tous ces horizons.

— Si vous croyez, docteur, qu'il soit si nécessaire à mon ami d'aller en France, je vous prie de l'y accompagner. Dans sa situation présente, puis-je l'entretenir de ses affaires ?

— Vous pouvez traiter de tout avec lui :

prenez garde toutefois de fatiguer sa tête, les premiers jours, par un travail continuel.

— On vous a fait une promesse pour le moment ou vous auriez guéri le malade. Avant de partir vous pouvez donc passer dans mes bureaux ; le caissier vous remettra les trois cent mille francs que je vous ai offerts, et ma reconnaissance ne me tient pas quitte.

— Monsieur Nervins, je suis resté, c'est vrai, enfermé huit mois avec votre associé et ami ; il a recouvré la santé plutôt par la volonté de Dieu que grâce à mes efforts ; aussi je ne vous fixe pas le prix de mes honoraires.

— Mais moi, je vous le donne ; ma fortune peut bien, sans qu'elle ait à s'en ressentir, faire cette dépense pour mon ami.

Joseph Grimm s'approcha, serra affectueusement les mains de son associé et lui dit : Ta fortune peut te permettre cette générosité, mais la mienne peut aussi, sans risques, payer ma guérison et de plus je veux faire une rente à mon médecin. Tu sais que je suis très-riche, que je n'ai pas de dettes, que je n'ai pas de famille, et que je ne sais trop que faire de mon argent.

— Quant à moi, j'ai contracté l'obligation et je veux la remplir, lui répondit Nervins.

— Si tu désires ne pas me faire de la peine, reprit Joseph, laisse-moi payer mon médecin ; si tu me refusais je me sentirais humilié.

— Soit, mais à la condition qu'à ton retour tu viendras vivre avec nous. Ma fille Marie vient de finir ses dix-huit ans; elle est jolie, elle est aussi bonne que belle. C'est tout le portrait de sa mère, qui lui a donné une éducation parfaite. Si alors tu n'as pas d'autre amour, je t'offre sa main.

Pour toute réponse, Joseph se jeta à son cou et l'embrassa affectueusement.

Le lendemain les deux associés traitèrent de leurs affaires pendant plus de quatre heures. Le surlendemain, M. Nervins partit pour Florence et Joseph avec son médecin partit pour Paris.

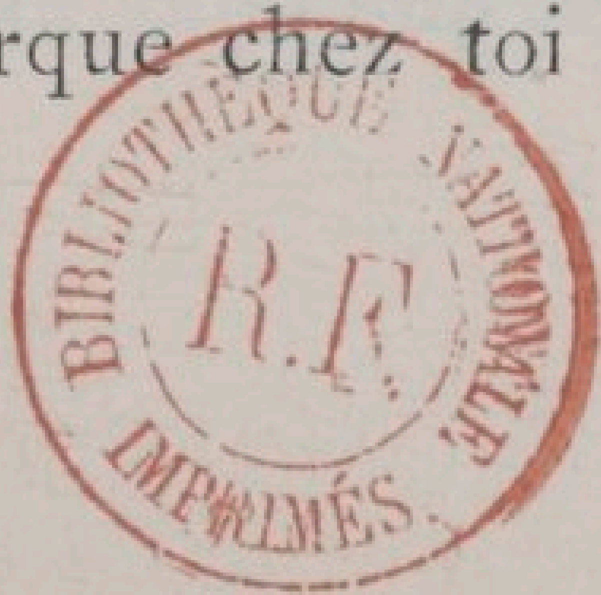
Avec quelle douleur il regarda pour la dernière fois le jardin, la fontaine, le banc de marbre, ces lieux si chers à son cœur et où son âme s'était livrée à de si fantastiques illusions ! Deux grosses larmes roulèrent de ses yeux et mouillèrent ses joues. Il monta dans la chaise de poste qui, par le chemin de la Corniche, suivant toujours le bord de la mer, devait le conduire à Marseille.

CHAPITRE IX

MADAME Nervins était arrivée depuis quelques jours à Florence à l'hôtel qu'elle possédait sur la promenade des Cascines, et depuis vingt-quatre heures, son mari avait rejoint son épouse adorée.

Cette femme d'un esprit si vif avait changé du tout au tout. Au teint rosé de ses joues avait succédé la pâleur. La tristesse et l'amertume avaient remplacé la fraîcheur et le sourire de ses lèvres. Ce cœur si heureux, si expansif avait cessé de l'être ; le silence s'était substitué à sa franchise habituelle.

— Clara, lui dit son mari, depuis mon retour d'Amérique je remarque chez toi une réserve



et une tristesse que je ne m'explique pas ; en serais-je par hasard la cause sans le vouloir ?

— Non, Nervins, tu es trop bon pour me causer aucune peine.

— Notre fille t'a-t-elle fait quelque chose qui t'afflige ?

— Non, elle est très-obéissante et très-affectueuse.

— Serait-ce pour n'avoir pas vu le malade de la tour de Gênes ?

Madame de Nervins éprouva un léger frémissement, se remit rapidement et lui dit :

— Je sais qu'il est guéri et sa guérison me fait grand plaisir. Tu m'as dit hier les motifs qui l'ont empêché de nous accompagner et le docteur a raison. Ne vous inquiétez pas de mon silence et de ma pâleur ; personne n'est à l'abri de la bile et des nerfs ; il faut payer le tribut à la nature. J'espère que sans autres remèdes que son bon air et la beauté de son ciel, Florence me rendra mon bien-être.

M. Nervins adorait sa femme, il ne fit pas d'autre réflexion, mais il fixait ses regards sur elle et à chaque heure il constatait le développement de sa tristesse.

Hélas ! c'est que pour dissimuler l'amour, il

faut ne pas le ressentir, être égoïste ou avoir vieilli dans ses luttes.

Madame de Nervins avait un cœur sensible, une imagination ardente. Son mariage, qu'elle avait contracté fort jeune, avait été un mariage de convenance. D'un côté, on avait compté sur son abnégation et sur sa vertu; de l'autre, sur le caractère sympathique, l'honnêteté et la richesse de son prétendant. De là, l'union que le maire et le curé rendirent indissoluble.

Malgré ces préliminaires si simples pour une femme qui était tout cœur, toute poésie et indépendance, Clara avait été jusqu'alors heureuse, adorée de son mari, respectée dans la société, qui la citait toujours comme l'exemple des mères tendres et des épouses fidèles. Clara était la perle de Gènes. Au Pincio, personne ne se promenait avec plus de modestie, personne ne venait aux grands bals avec plus de luxe. Personne ne pouvait l'égaler. Ses diamants étaient les plus brillants; ses perles les plus belles, ses costumes les plus élégants; sa beauté était la plus correcte et la plus sympathique de toutes les beautés d'Italie.

Sa vie se passait à faire le bien. Personne ne frappait à sa porte sans recevoir la charité

sollicitée. Sa maison était un paradis pour ses amis. M. Nervins vivait pour les affaires ; sa femme recevait les innombrables amis qui venaient, de toutes les parties du monde, jouir de son hospitalité. A cet effet, elle avait les pleins pouvoirs de son mari, elle comblait de bonté et de prévenances toutes les personnes qui recherchaient la faveur de lui être présentées. Mais, depuis son retour à Florence, elle avait vécu complètement retirée, et elle avait presque abandonné toutes ses relations.

— Il se passe en toi quelque chose d'extraordinaire, lui dit M. Nervins, après avoir observé quelques jours encore l'état de son esprit, en même temps que Marie, sa fille l'embrassait, lui donnait un baiser sur les yeux en lui disant :

— Ma mère, c'est là-dedans que vous avez l'image de celui que vous aimez.

— Oui, ma fille, répondit la mère, en tendant la main à M. Nervins, c'est vrai, parce que tout ce que j'aime au monde je l'ai à mes côtés et sous mes yeux.

Mais la pauvre femme ne disait pas la vérité, l'inquiétude à laquelle elle était en proie avait

pour cause l'amour qu'elle ne pouvait maîtriser, contre lequel elle luttait sans pouvoir l'arracher de son âme.

CHAPITRE X

JOSEPH Grimm était arrivé à Marseille et s'était logé rue de la Cannebière, hôtel des Empereurs. Son médecin voyait bien que s'il était guéri de ses accès de folie, de la manie des grandeurs, de la prostration qui lui succède, il se trouvait en proie à une tristesse si grande à un manque d'appétit tel que sa santé se consumait.

Si l'amour guérit, l'amour tue aussi : et dans l'amour, le danger le plus grand c'est la perte de l'espérance. L'âme résiste, elle peut se guérir de la perte des biens de la fortune, elle peut se consoler de la mort des parents, des enfants, des amis, et même de la perte de la

femme aimée. Mais quand le cœur qui aime et qui est jaloux perd l'espérance, rien ne peut le tranquilliser, rien ne peut le guérir. L'amour que le devoir oblige à une séparation forcée, est comme le tigre sauvage que la crainte renferme dans une cage de fer : on meurt d'amour, comme ce tigre meurt de désespoir.

Ceux qui croient consoler ou rendre à la raison les amants par des raisonnements ou par l'éloignement des objets aimés, n'ont jamais aimé, ne connaissent pas le cœur humain.

Toute l'éloquence de Demosthènes ne parviendra pas à faire comprendre les couleurs à un aveugle de naissance ; et les amants sont pires que les aveugles de naissance. On peut enlever la cataracte des yeux ; mais, quand l'âme est éprise, aucun instrument ne peut la guérir.

Sur cent personnes qui ont leurs vingt-cinq ans accomplis, quatre-vingt-dix ont enfermé dans le cœur un amour qui les rend malheureuses, et quatre-vingts ont cet amour ignoré de leur père et mère, de leurs parents, de leurs amis et de la société qui les entoure.

L'amour dans l'humanité est supérieur à la

onscience. S'il était possible de voir le cœur le chaque mortel comme on lui voit le visage, es désillusions seraient terribles. Quelle pitié auserait le bonheur qu'on envie ! Que de ertus immaculées nous feraient rire ! Que de ouffrances nous verrions dignes de la palme lu martyre ! Que de dévouements héroïques !

Le pauvre Joseph Grimm mourait d'amour ; on médecin savait que les médicaments n'é-aient que des palliatifs pour l'aider à arriver . la tombe avec moins de rapidité ; du pas ju'il allait, la fin était prompte et sûre. Aussi, crivit-il à M. Nervins l'état de son associé.

Huit jours plus tard, Joseph recevait la lettre suivante : « Attends-moi à Paris et prends courage comme moi, pour supporter l'absence. Comme tu aimes, tu es aimé. J'ai besoin de te savoir bien portant et heureux. Ne m'écris pas, parce que tu pourrais me compromettre. Les yeux qui te virent de la fontaine, te regardent toujours. Jette ce papier au feu. »

La lettre ressemblait à un imprimé, elle n'avait pas de signature, mais elle était timbrée de la poste de Florence.

Joseph Grimm baisa plusieurs fois ces lignes,

obéit à l'ordre qu'elles portaient, et jeta le papier au feu. Puis il fit atteler les chevaux à la chaise de poste et le soir même il partit pour Paris.

Dès ce moment il s'opéra en lui un grand changement et il commença à vivre. Il arriva à Paris taciturne, mais avec l'énergie que donne l'espérance.

L'espérance, c'est elle qui abrége les distances, donne de la force aux faibles, du courage aux timides, et souvent la santé aux malades. Elle est l'ange de la charité. Sans espérance, la vie n'est pour le riche et pour le pauvre qu'un désert de sable, où l'on marche longtemps sans jamais arriver. Avec l'espérance tout est possible.

Joseph descendit à l'hôtel de Castille, rue Richelieu, où il avait loué d'avance tout le premier étage.

Dès son arrivée à Paris, il se mit au travail comme aux temps qui avaient précédé sa maladie; il accepta les invitations que lui offraient ses correspondants, comme à un des chefs connus de la maison Nervins et Grimm, de New-York.

Joseph était l'objet des attentions du monde

nancier, des dames élégantes, et surtout es belles demoiselles, qui soupiraient après e grandes richesses et après un bon mari. es unes et les autres jetaient les yeux sur lui, quelques-unes, qui étaient des étoiles dans société, lui lançaient leurs traits avec une ivacité telle que seule la maladie de son âme ouvait lui servir de cotte de mailles pour le éfendre contre leurs fascinations.

L'âme de cet homme de quarante ans d'âge t de quatre-vingts millions de fortune devait tre des plus abstraites pour résister aux re-ards brûlants et aux délicieux sourires de la omtesse R..., de la baronne M..., soleils de eauté et de feu, dont la grâce et le talent au-aient été capables d'électriser un mort.

Mais Joseph aimait; il n'avait d'yeux que our l'objet de son adoration, et, quoique cet bjet fût loin, il ne sortait pas un moment de a mémoire. Si la distance rapetisse les objets, 'absence augmente et excite les amours. Avant le croître, une passion est comme une flamme que le vent change bientôt en un foyer im-mense. L'absence est pour ainsi dire le vent qui allume la flamme de l'amour.

L'amour de Joseph augmentait chaque jour

parce qu'il s'alimentait des souvenirs du pass de l'espérance, du doute et même de la jalo sie. Une roue d'acier peut user l'essieu sur le quel elle tourne dans sa rotation rapide; ma un amour qui a affolé l'intelligence, cet axe d l'âme, ni l'absence, ni la distance ne peuven jamais l'user, parce que rien ne le matérialise L'éther renfermé dans un flacon s'évapore a contact de l'air; mais l'amour concentré dan une âme, il n'y a pas d'air qui l'affaiblisse, r de dissolvant humain qui l'éteigne.

L'amour subsiste après la destruction de l matière, c'est pour cela que la génération es éternelle; fille de l'amour, elle vit de l'amou et par l'amour.

L'animalcule dont le règne est dans les pro fondeurs de la terre; le poisson qui vit hermé tiquement enfermé dans le cristal des ondes l'oiseau qui a son monde dans l'étendue de airs; la bête fauve au milieu des épaisses forêts; l'homme au sein de la misère et de l'ignorance, ou au milieu de la richesse et de la civilisation, tous vivent d'amour, tous existent pour aimer.

Dans ces quatre règnes, la passion de l'amour passe par les mêmes délires, les mêmes enchan-

ments, la même jalousie, les mêmes ingratitudes, les mêmes désespoirs, les mêmes morts. L'amour de Joseph était l'amour le plus grand qui fût au monde, l'amour d'un américain du Sud pour une italienne élevée à Paris, c'est-à-dire, la commotion électrique, excitée par le feu qui nourrit les entrailles du volcan de Naples. Si pendant quelques années il est froid à la surface, c'est pour répandre bientôt des torrents de lave ardente qu'il n'a jamais cessé de nourrir dans son sein.

CHAPITRE XI

L'ÉTÉ arriva, et, contre son habitude, Madame Nervins ne quitta pas l'Italie. Deuis deux mois, il est vrai, la souffrance moale avait tellement diminué ses forces, qu'elle ouvait à peine faire, à pied, une promenade e dix minutes. Et son état de prostration ugmentait sans que les médecins pussent deiner la cause de son mal.

On avait exigé de M. Nervins de ne pas faire onnaître cet état à Joseph Grimm, pour ne as lui causer de la peine et augmenter sa trisesse, que le docteur n'avait pu encore dissiper, ui écrivait-il de Paris.

Après une lutte de quelques mois, Clara

comprit que si elle restait en Italie, la mort de Grimm était certaine. Elle fit un effort sur elle-même ; elle imposa silence à la voix de sa conscience et, dès l'entrée de l'hiver, elle prépara son voyage pour Paris. Au moment où il s'y attendait le moins, Joseph Grimm vit descendre à l'hôtel de Castille M. Nervins et sa famille.

Le premier janvier, à onze heures du matin, une chaise de poste entrait dans la cour de l'hôtel, Joseph descendit pour recevoir ses amis et s'approcha en tremblant de la portière. La première personne qui sortit de la voiture ce fut Marie, la seconde M. Nervins que Joseph embrassa tendrement. Clara resta sans descendre, Joseph lui tendit la main, mais elle restait au fond de la voiture, comme si elle avait perdu le sentiment.

— Ma pauvre femme est malade, lui dit Nervins ; depuis notre séparation, elle n'a pas eu un jour de repos : il y a deux mois que sa santé me donne des inquiétudes.

Clara avait cependant tendu la main à Joseph qui, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, prit Clara dans ses bras et la porta jusqu'au premier étage de l'hôtel dont il cédait

les appartements à la famille de Nervins.

Clara regardait mélancoliquement Joseph, et ses beaux yeux pénétraient jusqu'à son âme. Joseph la transportait délicatement et avec une tendresse infinie. Avant de la déposer sur le fauteuil, en face de la cheminée, il lui donna un baiser sur le front, comme si, dans ce baiser, il renfermait tout l'amour de sa vie. Clara devint rouge comme un coquelicot, en disant :

— Béni soit Dieu qui a écouté ma prière, et m'a laissé arriver à Paris !

— Où vous recouvrerez votre santé, lui répondit Joseph avec émotion, parce que tous, nous soignerons le bon ange de la famille.

Madame Nervins tourna les yeux du côté du docteur, avec un sourire plein de tristesse.

— Est-il possible, docteur, de guérir une maladie qu'aucun médecin ne connaît, et quand je ne sais pas moi-même d'où elle me vient ?

— C'est là le rôle de l'observation et de la science ; je m'occuperai à en chercher la cause, et la cause une fois trouvée, j'y appliquerai le remède.

Clara se mit à sourire avec amertume ; elle

regarda d'abord son mari, puis le docteur, elle fixa finalement ses yeux sur ceux de Joseph qui fit un effort pour contenir ses larmes.

Le malheureux avait ignoré l'état de Clara, mais il comprenait la cause de son mal, et cela martyrisait son âme.

Elle m'aime ! pensait-il au fond de sa conscience. Il se disait à lui-même : je lui donnerai toute ma vie et, sans flétrir la fleur de sa pureté, j'adoucirai son amertume.

Madame Nervins lisait ses pensées sur le front de Joseph, et elle lui dit, en souriant avec douceur :

— Dès que je suis arrivée à Paris, je me suis trouvée mieux; l'air que je respire me semble plus pur ; tout est joyeux, et je sens que dans un mois je pourrai reprendre la vie que j'ai menée, l'été dernier, à Spa.

M. Nervins avait passé son bras au cou de Joseph ; Marie avait passé son bras gauche à la taille de son père, et pressait de sa main droite la main de Joseph. Quel groupe de famille si intéressant ! quels sentiments si purs chez la fille et le père, si grands et si entraînants, chez la femme et chez l'ami !

Le docteur contemplait ce tableau avec émo-

tion. Cependant les médecins, à force de fermer les yeux aux malades, et les prêtres de réciter des prières pour les morts, finissent par perdre la sensibilité ; par croire que souffrir et mourir sont des choses plus que naturelles et nécessaires à l'existence. Il est vrai que s'ils devaient s'attrister, les médecins pour les malades qu'ils tuent involontairement ; les prêtres pour les morts, pour lesquels ils chantent des *De profundis*, bien souvent à contre cœur, ils seraient les uns et les autres toujours en deuil et continuellement dans les larmes. Il arrive aux médecins et aux prêtres ce qui arrive à la nature, qui voit impassible la naissance et la destruction des êtres à qui elle a donné en souriant la vie, soit pour un jour, soit pour des années.

CHAPITRE XII

Le lendemain, à trois heures du matin, M. Nervins avait appelé le docteur parce que l'état de Clara était devenu alarmant. Le docteur, après avoir prescrit le remède nécessaire pour calmer immédiatement le mal, resta assis auprès de la malade. M. Nervins, appuyé sur la cheminée, ne quittait pas des yeux sa femme, en proie à un tel état de prostration, qu'elle semblait arrivée au dernier moment de l'existence. Le docteur portait tantôt ses regards sur elle, tantôt les arrêtait sur le feu. Ce médecin ne cherchait pas ses remèdes dans la pharmacopée. Il connaissait le mal et il voulait le combattre par ses remèdes.

Ce qui tue cette malade, pensait-il, c'est l'honneur, une belle idée ; ce qui la sauverait, c'est le déshonneur ; appréciation conventionnelle, que la société de tous les temps a donnée à certains actes des membres qui la composent. Est-il plus utile au bien-être de l'humanité, au bonheur de sa fille et même de son mari, que pour une question d'appréciation pure, cette femme meure d'amour, qu'on l'enterre, coupable par la pensée et martyre de son abnégation ; ou qu'elle vive et que l'expérience et les désillusions la guérissent de son erreur, la sauvent de sa passion ; que honteuse de la faute qu'elle aura commise et repentante, elle redevienne l'épouse fidèle et la mère tendre ? Tant qu'elle vivra, même malade, il y a au moins espoir de guérison et de repentir ; mais la vie finie, la faute qui existe dans l'âme et non dans le corps, va avec l'âme dans l'éternité, sans que le sacrifice puisse être utile ni à son mari, ni à sa fille, ni à la société dans laquelle elle vit.

La femme qui meurt par honneur ne donne pas une preuve d'honnêteté, mais de la faiblesse qui la possède, pour se défendre contre les instincts de l'âme. Si elle était honnête, elle ne

les concevrait pas mauvais, ou si elle les concevait mauvais, elle se défendrait contre eux, les mépriserait, ou en triompherait. Mais du moment qu'elle est vaincue par l'idée seule, se tuerait-elle, elle a plus péché que si elle avait matériellement succombé.

De plus, le déshonneur n'est pas tel ; le péché n'est pas si irremédiable quand pour se sauver, il existe le repentir, la pénitence, le pardon, la charité, et le droit de vivre jusqu'à la mort, en menant une conduite sans tache et sans reproches. De sorte que rien n'est plus insensé que de se laisser mourir, pour ne pas dominer une idée de point d'honneur vrai ou faux. Les vertus les plus grandes ont été celles qui, ayant commis la faute, ont su sortir de ses filets enchanteurs, de sa savoureuse ivresse, après avoir lutté par le repentir, pour rentrer dans l'austère chemin du bien.

La vie de cette femme est dans mes mains, disait en lui-même le docteur, en regardant sa malade d'un œil de compassion. Consoler son cœur, la laisser satisfaire la passion qui la tue, c'est lui rendre la santé et la vie ; la confirmer dans l'idée de l'honneur, à laquelle elle se livre, c'est causer sa mort. Comme médecin,

mon devoir c'est de guérir ; comme moraliste, je ne sais pas quel il serait. Pour les péchés, l'Eglise a ses confesseurs et ses règles. La science met dans mes mains, en m'ordonnant d'en faire usage, tous les remèdes et toutes les ressources nécessaires pour la guérison, depuis les plus simples jusqu'aux plus violents, depuis le magnétisme jusqu'à l'électricité.

Pour la folie caractérisée, outre les remèdes matériels, il y a les ressources morales que le médecin juge convenables. Pour moi, la maladie de cette femme est une folie sans nom dans la science. Je vais la guérir en lui donnant l'aliment de la passion qu'elle réclame. De même que pour guérir Joseph Grimm, je lui ai servi de ministre dans sa monarchie de droit divin ; de même pour cette infortunée, je vais lui servir de confident du secret qui la tue.

Je la consolerai dans son affliction ; je lui donnerai du courage dans son désir ; et s'il n'y a pas d'autre remède, pour la sauver, je lui ferai réaliser sa pensée... et puis... la miséricorde de Dieu disposera du reste.

— Monsieur Nervins, lui dit le docteur, la fatigue du voyage vous a épuisé, une mauvaise nuit de plus pourrait vous rendre malade ; je

ais rester pour soigner votre femme et, à votre ever, vous la trouverez mieux, je l'espère.

M. Nervins déposa un baiser sur le front de a femme et se retira dans sa chambre. A peine ut-il parti, que le docteur parla ainsi à Clara :

— J'ai été témoin de cette maladie dès l'origine et j'en ai suivi le cours. Je vois votre état ctuel et je sais que si l'on n'y apporte imméliatement remède, la fin est prochaine. Le ouls est presque imperceptible, on sent à eine les battements du cœur ; la fièvre est ente, l'appétit manque, le sommeil est imposible, ces symptômes finiront par la folie ou la nort et connaissant la maladie je ne dois pas résiter.

Vous avez assez lutté, vous n'avez pu vaincre ; i le remède est d'aimer, aimez, parce que vous n'avez pas le droit de vous suicider. Heureusement, l'homme que vous aimez est digne de votre amour ; il vous adore de toute son âme, et si d'un côté vous manquez à de grands devoirs, vous en remplissez d'autres aussi dignes et aussi sacrés. Vous devez vous conserver pour votre fille, pour votre époux, que vous regarderez un jour avec d'autres sentiments. Relevez votre âme, soyez résignée,

triomphez de cette lutte, de cette inquiétud de ce remords d'un péché que vous n'av pas commis et que Dieu même pardonne.

— Docteur, s'écria Madame Nervins, couvrant ses yeux des deux mains et fondant e larmes, quelle situation ! quelles luttes au fon de mon cœur !

— La lutte, vous ne devez pas la continue Entre la vie et la mort il faut choisir : et la v vous la devez à votre fille. Si l'amour sa scandale est un péché, ce n'est pas un crim C'est comme toute autre mauvaise pensée enfe mée au fond de la conscience.

— Que vais-je devenir ? docteur, s'écria av douleur Madame Nervins.

— Ce que vous voudrez, lui répondit sèch ment le docteur, mais non vous tuer de cha grin, ce qui ne servirait de rien, ni à votre fill ni à votre mari, ni à vous.

— J'y gagnerai du moins la paix éte nelle...

— Qui sait ? Nous savons ce qui se pas dans l'âme jusqu'aux limites de la tombe ; ho de là, qui peut nous assurer qu'elle ne cont nue pas à souffrir ? Si l'âme où vivent les pa sions et les idées n'était pas immortelle,

nme le corps elle était réduite en poussière, us auriez raison. Mais puisqu'elle doit ster jusqu'à la consommation des siècles, qui t si la même passion ne le tourmentera pas qu'à ce moment. Vous avez lutté et vous vez pu vaincre ; vous avez rempli votre de- ir. Dieu vous pardonnera.

Clara demeura silencieuse, et une heure rès elle put se livrer au sommeil.

Le matin, quand M. Nervins entra dans la ambre, il trouva le docteur assis près du lit observant le sommeil de la malade qui ou- it les yeux, au bruit que fit son mari. Alors docteur se retira.

A onze heures, Clara se leva comme si elle ait bien portante : elle revêtit un peignoir de chemire bleu, bordé de dentelles en point Angleterre. Sa chevelure retombait en bou- es sur ses épaules. Elle chaussa des pan- ufles à la Louis XIV brodées d'or, orna ses oigts de ses solitaires de diamants et de rubis, comme si la santé lui souriait, elle s'assit au ilieu du salon, près de la fenêtre pour rece- oir les rayons du soleil.

M. Nervins sortit à midi. Quelques moments près, on annonça M. Joseph Grimm. Clara le

reçut, le cœur palpitant de joie, lui tendit
main que Joseph baisa avec émotion.

Clara et Joseph restèrent en face l'un
l'autre, silencieux et se lançant un regard
tendre et si profond, et qui en disait plus q
toutes les paroles.

— Je viens vous tenir ma parole, lui c
Clara en rompant cet éloquent silence, je su
venue mourir à Paris.

— Vous ne mourrez pas, lui répondit Josep
en se jetant à ses pieds, en lui prenant la tê
dans ses mains et la couvrant de larmes et d
baisers. Je vous aime plus que ma vie; si que
qu'un doit mourir, c'est moi; si vous ne fait
aucun effort pour guérir, je m'enlèverai la v
avant que vous fermiez les yeux.

— Joseph, moi aussi je vous aime, lui dit
malheureuse en lui baisant les yeux ; moi aus
je vous aime de toute mon âme ; moi aus
j'éprouve un plaisir immense à vous press
dans mes bras. Mais en ce moment, où je su
si heureuse, je sens là dans mon cœur un re
mords qui me dévore. Je vois Nervins devan
mes yeux, et cette pensée fait mon châtiment
Je vous aime, Joseph : vous êtes le premie
amour de ma vie, je n'avais jamais aimé ; mai

n amour est un crime, et je l'expierai par la rt. Mon cœur vous l'a déjà dit : vos lèvres baisé mes lèvres, quoiqu'il en arrive, je ne séparerai pas de vous... Mais je ne pourrai sormais relever le front, ma tranquillité est rdue à jamais. Ma vertu ! ajouta-t-elle en uriant avec tristesse... Il n'y a que le preer pas qui coûte... Qui sait le châtiment e Dieu réserve à mon péché ? Hélas ! j'ai eu ntôt épuisé jusqu'à la lie le calice d'amerme ! Que de nuits d'insomnie j'ai passées ! ue de larmes j'ai versées ! J'ai lutté de toutes s forces de mon âme, et quand j'ai été vaine, je suis venue mourir près de vous et vous re que je vous aimais. Suis-je la femme honte, l'épouse adorée, la mère de Marie, qui ulait conserver son honneur immaculé pour i servir d'exemple ? Suis-je, moi, celle qui us a dit : je vous aime ? Celle qui vous adore tout son cœur, dit-elle, en pressant ses lères sur celles de Joseph et en fondant en haudes larmes.

Joseph se tenait à ses genoux ; il la contemlait en extase de vénération et d'amour infini.

— Je ne sais, lui dit-il, en confondant son egard dans le magnifique regard de Clara,

quel est le pouvoir surnaturel qui me domine
m'entraîne. Depuis quelques mois, je ne s
pas mîatre de moi ; j'obéis à une volonté i
connue qui me commande et dont je suis com
plètement esclave. J'étais fou, et ce ne fure
ni mes sens, ni ma raison qui m'ont attiré ve
vous ; mon âme malade, plongée dans l'obsc
rité, ne savait qui l'arrachait du chaos où el
était abîmée. Je sais seulement que dès
moment, vous avez été la lumière de ma vie,
source inépuisable de consolation dans mo
chagrin. Depuis que j'ai entendu votre chan
aux bords de la fontaine, mon âme vous aim
votre voix ne cesse de vibrer dans mon intell
gence comme il s'y conserve l'image de vot
figure, le brillant de vos yeux célestes, la grâ
et la candeur de votre sourire. Je vous aim
ô mon amie, plus que ma vie ; je voudra
vous oublier, je voudrais me séparer de vou
aller loin de vous, je ne le peux.

Mon amour pourra être une faute ; ma
je ne souillerai pas, moi, votre vertu ; il mourr
enseveli dans mon pauvre cœur. Ce cœu
infortuné n'aimera jamais que vous. Vous pou
rez changer, vous pourrez m'oublier un jour
Mais je vous resterai fidèle jusqu'à la dernièr

ure de ma vie. Vous serez ma première
ute, mais vous serez aussi mon dernier amour.
Le bruit d'une voiture qui entrait dans l'hô-
annonça l'arrivée de M. Nervins. Clara se
mit, retourna son grand fauteuil contre la
mière, et Joseph s'assit près d'elle, en atten-
nt son associé. Un grand poids oppressait son
ne, malgré une sérénité apparente, sérénité
masque que portent ceux qui se déguisent.
ombien n'y en a-t-il pas, hommes et femmes,
ui le portent toujours ce masque, et qui vivent
meurent heureux et respectés, et laissent
ans le monde la réputation la plus immaculée!
A son entrée, M. Nervins tendit les deux
ains à Joseph et alla ensuite déposer un bai-
r sur le front de sa femme.

— Je veux, lui dit-il, que tu n'oublies pas
otre arrivée à Paris. Aujourd'hui, c'est l'anni-
ersaire de notre mariage. Reçois, ajouta-t-il en
ui donnant trois rangs de cabochons d'éme-
audes entourées de diamants qu'il venait de
ayer, chez Mellerio, quatre cent cinquante
ille francs.

Le mari passa les émeraudes au cou de sa
emme adorée où se trouvait déjà une chaîne
'or des plus fines soutenant l'image du la
Vierge.

Les larmes de Madame Nervins mouillèrent les mains de son mari. Etaient-ce des larmes de honte !

— Merci, lui dit-elle toute émue et le cœur oppressé par le remords, quand son mari eut fermé le médaillon de brillants qui servait de broche à ce magnifique collier.

Joseph contemplait en silence cette scène si tendre pour l'époux, si déchirante pour la femme, et si terrible pour sa conscience.

Combien d'entre nous ont passé par des situations semblables ! Si les fautes de certains cœurs pouvaient se refléter sur les perles, les diamants et les émeraudes reçus comme prix de vertus, que de diamants étalés par des femmes des plus belles et des plus respectées verraient leur éclat terni ! Que de perles qui jauniraient, que d'émeraudes brilleraient opaques dans ces grands bals et ces réunions où les yeux des invités les admirent, émerveillés de leur magnificence.

CHAPITRE XII

CHAQUE jour la santé de Madame Nervins s'améliorait et, deux semaines après son arrivée à Paris, elle se trouvait complétement rétablie. Son mari était parti pour Londres où sa présence était nécessaire pour terminer des affaires d'une grande importance. Toute la famille resta confiée aux soins de Joseph qui, dans les premiers quinze jours, n'était pas venu voir Clara, bien qu'il habitât le même hôtel. Il ne descendait qu'aux heures du déjeuner et du dîner, et se retirait du salon quand les invités partaient.

Madame Nervins soignait chaque jour, de plus en plus, le goût de ses toilettes ; elle était

éblouissante d'élégance et de beauté. Sa fille, Marie, n'avait que dix-huit ans, elle était aussi grande que sa mère et la surpassait en beauté. Ses yeux bleus était pleins d'une tendresse inexprimable, et sur ses lèvres errait toujours un modeste et angélique sourire.

Joseph Grimm s'asseyait à droite de Madame Nervins et Marie vis-à-vis. Six ou huit amis venaient presque toujours partager leur dîner et l'on restait ainsi réunis jusqu'à dix ou onze heures du soir. Ces dîners étaient des plus enjoués. Madame Nervins était d'un caraetère des plus gais ; sa fille avait été douée par la nature d'une grâce exquise et d'un rare talent, elle faisait les délices de la table : Clara remplissait parfaitement les devoirs de maîtresse de maison, mais, malgré son amabilité, elle intervenait peu dans les conversations souvent des plus animées. Joseph Grimm ouvrait rarement les lèvres et personne n'aurait pu, malgré la sagacité la plus pénétrante, deviner l'amour violent qui dominait ces deux cœurs qui n'échangeaient à table que les paroles les plus nécessaires.

Marie fixait parfois avec compassion ses regards sur Joseph et elle surprenait sur son

front ces ombres que la tristesse produit, quels que soient les efforts de l'âme pour la dissimuler. Alors la joie de cette jeune fille s'évanouissait et elle restait silencieuse. Grimm ne s'était pas arrêté à ce fait, mais la mère observait les sentiments de sa fille et, dans ces derniers jours, ces sentiments lui perçaient le cœur. Dans sa jalousie, elle fit asseoir Marie à sa gauche. Marie changea de place avec chagrin, et sa figure refléta son inquiétude et son découragement.

Clara, sans que personne s'en aperçût, et le plus habilement du monde, ne quittait pas des yeux le visage de Joseph. Joseph, de son côté, s'étudiait à ne pas lever les siens, mais, malgré lui, il regardait de temps en temps celle qu'il adorait d'une tendresse infinie.

Au moment de se retirer, Joseph Grimm partait toujours le premier, alors il baisait au front Clara avec respect et son baiser était la santé de cette femme à qui l'amour ne laissait pas une heure de repos.

Un jour, Joseph n'avait pu descendre pour déjeuner, il avait été retenu par ses affaires et jusqu'à deux heures de l'après-midi, il n'avait pu signer les actes de concession d'un chemin

de fer qui devait s'ouvrir et se diriger sur la Californie. Ses associés pour cette entreprise venaient de se retirer et il s'asseyait à son bureau, quand Clara, qui l'avait attendu jusqu'à ce moment vint, sans se faire annoncer, frapper à la porte de sa chambre.

— Entrez, dit Joseph, sans se douter de la personne qui frappait. Clara donna un tour de clé à la serrure et se jeta dans ses bras.

— Cruel, lui dit-elle, en le couvrant de baisers et le regardant avec la plus vive tendresse ; tu ne vois pas que je me consume et que ton silence me tue ? Qu'est-ce que tu crains ? C'est moi qui dois être la première, moi, la plus faible et la plus malheureuse ? Pourquoi m'obliges-tu à monter ici, sans que tu le veuilles ? Ne vois-tu pas que je t'aime plus que ma vie ; que je peux dissimuler et souffrir, mais que rien ne t'arrachera de mon cœur.

Joseph l'écoutait et l'étreignait dans ses bras, sans lui répondre une parole.

— Clara, lui dit-il enfin, je t'aime ; quand je te tiens dans mes bras, je me crois l'homme le plus heureux de la terre ; tes yeux ravissent mon âme. Je voudrais me voir à tes pieds ; je voudrais me faire tellement humble que tu voies

que je suis ton esclave. Mais j'éprouve un remords, une peine qui ne me laisse aucun repos. Je l'idolâtre ; voilà pourquoi je tiens à ce que tu sois la femme la plus heureuse de la terre ; mais quand je pense que cet amour peut se découvrir, faire ton malheur et celui de l'homme qui t'a confié son honneur, de l'homme qui te rend si heureuse et qui est mon ami, je ne trouve d'autre dénouement que la mort à cette difficulté.

— Le suicide ? s'écria Clara, en fixant sur lui ses yeux épouvantés. Le suicide, quand je t'aime ; quand poussée par ce sentiment d'amour, je serais capable de remuer le monde ? Tu aurais la lâcheté de m'abandonner ? Crois-tu qu'en mourant, je n'exhalerais pas ma douleur à grands cris, que je ne viendrais pas mourir sur ton corps ? Malheureux ! si tu ne veux pas me déshonorer, que cette misérable pensée ne passe jamais par ta tête ! Ces amoureuses caresses, ces baisers éternels, ce feu qui brûle mes joues et mon front, cette angoisse infinie n'avilissent personne. Si l'humanité était bienveillante, je sortirais d'ici et je raconterais au monde mes amours ; mais comme sa malice est plus grande que sa bonté, je dois

concentrer cet amour dans mon âme, cet amour qui est le bonheur de ma vie. Joseph, prends courage et aime-moi comme je t'aime.

— Clara, j'ai plus de courage que toi, et je t'en donne une preuve, en me défendant contre moi-même. Je t'aime, mon ange, comme un pauvre fou, et j'ai assez de courage pour que ni mes regards, ni mes paroles ne puissent trahir mon secret. Si je me défends contre moi, sois, toi, aussi forte que moi, et ne viens pas me provoquer par ta grandeur d'âme. Laisse-moi t'aimer, comme on adore Dieu ; laisse-moi te bénir, et que je n'aie jamais à rougir au tribunal de ma conscience. Ne reviens jamais à cette chambre ; chaque marche que tu montes est un déshonneur pour toi et pour moi : la médisance n'a pas d'entrailles. J'ai besoin de te tenir dans mes bras pour t'adorer, je sais que tu m'aimes pour moi, et le temps alors ne s'écoule pas. Je ne crains pas le malheur, je n'ambitionne, je ne désire aucune espèce de félicité. Adieu, Clara, descends auprès de ta fille, et prie toujours Dieu pour moi.

Clara pressa Joseph dans ses bras et elle redescendit dans son appartement, comme la femme la plus heureuse du monde.

Malgré la prière de Joseph, elle continua de monter tous les jours, à deux heures, quand sa fille était sortie pour la promenade et que ses serviteurs étaient à déjeuner. Personne n'avait remarqué ses sorties de son appartement, et comme son cabinet de toilette donnait sur un grand corridor, elle prenait la clé et pouvait ainsi rentrer sans que sa fille et ses domestiques pussent s'apercevoir qu'elle n'était pas à sa toilette.

Les scènes de bonheur et de martyre de ces deux amants sont indescriptibles. Joseph était une âme droite, un homme de bien. Il portait, dans ses passions, le même esprit de rectitude que dans ses affaires, et au milieu de son égarement, il se retrouvait l'ami ; il respectait l'ami qui lui avait servi de père dans sa jeunesse.

Mais Clara était italienne ; dans ses veines courait le feu de sa patrie ; son imagination était un volcan, et à la fin la femme enleva l'amant qui succomba à sa passion, comme un martyr, au milieu de l'immense entraînement d'un plaisir inexplicable, et séduit par le trésor d'une beauté que le démon du hasard voulait qu'il possédât dans toute sa splendeur et dans

tout l'attrait de sa nudité. La Vénus de Milo était moins belle que cette céleste créature.

— Ah ! lui dit Joseph, à genoux à ses pieds, tu as voulu que j'épuise jusqu'à la dernière goutte la coupe du bonheur ; tu m'as donné tout ce que peut donner la femme qui adore et qui adore avec tout l'enthousiasme de son âme ; mais je ne sais pas si, en faisant un si grand sacrifice, tu n'as pas rompu la chaîne qui nous unissait jusqu'à l'éternité. Les anneaux de la vertu sont indestructibles, ceux du vice sont fragiles ; quand un se brise qui sait tous ceux qui peuvent se rompre ? Hélas ! il n'y a que le premier pas qui coûte, dit-il, en fondant en larmes. Ces larmes coulent pour toi. Je ne les verse pas sur mon malheur, bien qu'il soit très grand, je les verse sur le vide qu'il va y avoir dès ce moment dans ton cœur, sur le danger profond que je te vois courir.

— Joseph, lui répondit Clara, d'une voix tranquille, sois sans crainte ; mets cet anneau que je porte depuis des années, à mes doigts ; sa couleur changera avant que la pureté et la fidélité de mon cœur s'altèrent. Si ta vertu et ta noblesse de sentiment ont ému mon âme, si la sympathie que tu m'as inspirée dès le pre-

nier moment, si la poésie et la bonté de ton esprit m'ont entraînée, je ne retrouverai jamais au monde un homme qui puisse m'émouvoir par des qualités pareilles. Tu sais combien j'ai lutté pour t'appartenir. Si j'ai rompu un chaînon de la chaîne de mon honneur, ce chaînon sera le premier et le dernier.

— Dieu le veuille, répondit Joseph, en contemplant avec admiration cette femme si belle.

Clara descendit à sa chambre, et quelques moments après, M. Nervins arriva de Londres. Sa fille, Joseph et le docteur s'empressèrent de saluer l'époux, le père, le bon ami qui rapportait pour tous un souvenir agréable. Pour Clara, un magnifique nécessaire en or; pour Marie, un sac de voyage, avec tous les objets en argent; pour Joseph, une superbe boîte de pistolets, et pour le docteur, une boîte d'instruments de chirurgie pour toute espèce d'opérations.

M. Nervins embrassait les siens, à chaque instant, comme s'il y avait des années qu'il ne les avait vus. Marie lui tenait les mains et ses questions ne lui laissaient pas un instant de repos. Clara restait toute pensive et Joseph, silencieux et sans lever les yeux.

CHAPITRE XIII

MONSIEUR Nervins dit à son maître d'hôtel qu'il ne recevrait pas ce soir là ; il désirait jouir complètement du bonheur de son foyer domestique. Il voulait dîner en famille, sans que personne ne pût interrompre ses sentiments expansifs. La famille seule se mit donc à table. M. Nervins raconta à Joseph qu'il venait de conclure une affaire de mercure qui produirait à la société plus de quinze millions de francs ; que la dernière balance de la maison de New-York accusait pour eux deux, défalcation faite de la part revenant à leurs co-associés, un bénéfice de douze millions six cent

mille francs. Clara et Marie entendirent cette communication avec le plus grand plaisir Joseph, avec la plus profonde indifférence.

— L'affaire qui a le plus produit, ce sont les mines dont tu as entrepris les travaux, dit-il à Joseph, et qui s'exploitent d'après tes calculs.

— Joseph persistait dans son indifférence. Tant mieux pour ce qui te regarde, répondit-il à Nervins, pour moi, j'ai perdu l'ambition, je n'ai plus d'illusions, et rien ne me sourit.

Clara lui jeta un regard terrible ; Joseph lui rendit un sourire mélancolique, en portant à ses lèvres un verre de vin de madère qu'il avait devant lui.

— Qu'il est beau d'avoir beaucoup d'argent pour faire beaucoup de bien, dit Marie, en frappant doucement sur la main de Joseph !

— Ce doit être très beau ; pour moi, malgré tout le bien que j'ai fait, l'argent ne m'a donné encore aucun plaisir. Si je devais sortir de la modestie où je vis, je me croirais malheureux ; l'opulence et la vanité me pèsent. Ce clinquant, ce bruit qui enorgueillit tous ceux qui veulent appeler l'attention sur eux me dégoûtent. Je ne suis jamais plus heureux que lorsque je vis

ien portant dans un lieu où je peux respirer
ı bon air, une bonne lumière, sans que le
uit m'importune ; inconnu même pour celui
qui je veux faire du bien, et cela, pour me
ucher avec un bon souvenir.

— Tu as toujours été un misanthrope, lui
t Nervins ; la lecture de Sénèque t'a inspiré
ne manière d'être qui n'est pas, mon cher
seph, celle de tout le monde.

— Joseph, ajouta Clara, il vous faut réfor-
ıer votre vie qui est déjà si courte ; il vous
ut la rendre le plus agréable possible. Que
argent vous serve donc pour briller, pour que
ut le monde sache qui vous êtes, en faisant
ut le bien que vous pourrez. Vous avez triplé,
ar votre intelligence, la fortune que vous a
issée votre père, vous pouvez donc avec
rgueil montrer au monde que vous savez la
osséder.

— Que m'importe, répondit Joseph avec in-
ifférence, ce que le monde peut penser de moi
t de ma fortune. Il y a quelques années, je lui
ccordais une grande importance, aujourd'hui
e ne lui en donne aucune. Vous seriez étonnée
i je vous disais que j'échangerais volontiers
non sort contre celui d'un homme quelconque,

qui n'aurait pas les pensées qui, en ce moment occupent mon esprit.

Clara lui lança de nouveau un regard plein de dureté ; Joseph poussa un soupir et fixa les yeux sur le verre qu'il avait devant lui.

Le dîner terminé, Marie donna un baiser sur le front de son père et de sa mère, prit congé d'eux et alla rejoindre sa gouvernante. Clara son mari et Joseph restèrent seuls. Les domestiques s'étaient retirés. M. Nervins remplit de Château-Margaux les verres de Clara et de Joseph, et leur dit d'un air solennel :

— Je me félicite que nous soyons seuls parce que je veux vous entretenir d'un sujet fort grave pour moi.

Clara et Joseph échangèrent un regard plein d'inquiétude. M. Nervins, qui tenait le verre à la main, le porta à ses lèvres, but tranquillement, resta silencieux, comme pour rassembler ses idées.

Clara pâlit ; Joseph n'osait pas quitter les yeux de son verre. Ils connaissaient l'un et l'autre, la pénétration et la rapidité avec laquelle agissait M. Nervins dans toutes les affaires ; ce préambule les faisait trembler, et si le silence s'était encore prolongé, Clara se fût évanouie.

— Joseph, continua M. Nervins, pendant
non séjour à Londres, je n'ai fait que penser à
oi. Tu sais que ton sort m'a toujours pré-
ccupé. Tu as quarante ans; ta vie n'est pas
elle d'un homme heureux, et il faut que tu le
ois avec un cœur comme le tien et avec les res-
ources de ta fortune. J'avais ton âge quand j'ai
pousé Clara, qui avait vingt ans. Il y en a dix-
uit qu'elle remplit mon existence de joie et de
laisir ; elle ne m'a pas causé une seule peine.
a vie a toujours été sans tache. Je doute qu'il
ait et qu'il y ait eu au monde une femme plus
ure, une épouse plus honnête. Partout où elle
a, Clara est le modèle des femmes mariées.
Elle a nourri et élevé Marie par sa tendresse et
es bons exemples. Marie vient d'accomplir ses
lix-huit ans, elle est déjà une femme faite et son
éducation est complète. Sa mère, je te l'ai dit,
vait un peu plus que son âge quand elle s'est
mariée avec moi. Dieu l'a bénie, dit-il en se
evant et la baisant au front avec tendresse.
Joseph veux-tu être l'homme le plus heureux
du monde? je te donne ma fille qui est plus
belle que sa mère et qui sera le modèle de ses
vertus.

Nervins se rassit ; Clara lança un regard sur

Joseph, et remplie de crainte, tremblante, pâ comme la mort, elle attendit sa réponse.

Joseph regarda Nervins avec des yeux où peignait une tendresse affectueuse et une pei profonde, et lui dit : Je te dois mon éducatio ma fortune, et la santé. Sans toi, je serais peu être, à cette heure, ou mort, ou enfermé da l'asile de Bedlam ; voilà pourquoi mon amou et ma reconnaissance n'ont point de bornes. L proposition que tu viens de me faire est la plu grande et la plus généreuse qu'on puisse ima giner ; mais, tu connais mon honnêteté et m conscience, je ne l'accepte pas parce que je su sûr que je ferais le malheur de ta fille.

Clara poussa un soupir, comme si on allégea son âme d'un poids énorme.

— Je ne l'aime pas, continua Joseph ; je l chéris de toute l'affection d'un père, comme elle était ma propre fille ; jamais je ne pourra l'aimer comme ma femme ; et elle, qui est de plus intelligentes, serait malheureuse ; tu l condamnerais, elle, à pleurer et tu me con damnerais, moi, à un supplice éternel.

— Joseph, répliqua Nervins, je n'aimais pa davantage sa mère, et sa mère ne m'aimait pa plus. Tu vois cependant quelle est notre félicit

et combien nous sommes heureux aujourd'hui et le serons toujours.

— Je vais t'ouvrir franchement mon cœur, lui dit Joseph, j'ai résolu de ne pas me marier ; ma résolution est irrévocable. Marie sera ma fille; elle sera un jour mon héritière, je lui laisserai probablement tout ce que je possède, parce que je l'aime beaucoup et que je n'ai pas de parents à qui laisser ma fortune.

M. Nervins remplit de nouveau les verres et dit avec tristesse : Je regrette ta détermination, Joseph; je n'ai pas voulu déclarer ma pensée à Clara. Comme je sais que ma volonté est la sienne, en te parlant devant elle, je désirais qu'elle exprimât son opinion si, par hasard, mon désir ne lui avait pas paru convenable. Par ton refus, tu lui enlèves le droit de dire une parole.

— Ta volonté est la mienne, dit Clara à son mari. La réponse de Joseph est la réponse d'un homme honnête. Je lui suis reconnaissante de la loyauté avec laquelle il a parlé. Ma fille et moi nous saurons payer, comme elle le mérite, sa tendresse et sa bonté; il trouvera toujours dans nos cœurs un amour invariable.

— Merci, Clara, lui dit M. Nervins, en ten-

dant la main à sa femme ; aime toujours Jo seph ; il le mérite : il est si sincère, si nobl aussi loyal en affaires qu'en amitié. Je suis sû que si je venais à vous manquer, il vous ser virait de père. Son amitié est aussi grande qu son honnêteté.

Joseph baissa la tête, sans répondre un seu mot ; Clara le regarda avec un air de compassion, et tous les trois se levèrent de table et s rendirent au salon.

CHAPITRE XIV

Il y avait plus d'une demi-heure que Marie attendait dans le salon avec sa gouvernante : comme elle voyait revenir d'ordinaire son père et sa mère, immédiatement après le dîner, leur retard l'étonna fortement. Avec la curiosité de jeune fille, elle entra dans la chambre de sa mère et de là dans une pièce voisine dont la porte donnait sur le corridor. Elle regarda par le trou de la serrure, et en voyant ses parents encore à table et livrés à une si grande conversation ; en entendant son père prononcer son nom, elle appliqua l'oreille à la serrure. Elle entendit avec surprise la proposition de son père et avec douleur la réponse de Joseph.

La jeune fille revint auprès de sa gouvernante, comme si elle n'avait rien appris, et se mit au piano pour jouer des mélodies. Quand son père et sa mère entrèrent au salon avec Joseph, elle jouait les romances de Mendelsohn.

Sa réserve était extraordinaire pour son âge. M. et Madame Nervins s'assirent devant la cheminée, et Joseph près du piano. Marie jouait l'étude en la mineur de Chopin, avec un sentiment si profond qu'elle semblait vouloir par là rendre les sentiments de son âme. Elle se leva du piano, baisa affectueusement la main à ses parents et quitta, comme les autres soirs, le salon avec une apparente indifférence.

— Tu vois comme Dieu l'a rendue belle, dit Nervins à Joseph ?

— C'est vrai, lui répondit Joseph ; elle est très belle, elle a beaucoup de talent ; heureux l'homme à qui le sort la destine.

Le lendemain, à deux heures, et malgré l'arrivée de son mari, Clara monta à la chambre de Joseph, et à peine y fut-elle entrée qu'elle se jeta dans ses bras.

— J'ai peur en te voyant entrer ici, lui dit Joseph ; c'est une imprudence qui pourrait nous coûter des larmes de sang.

— Sois sans crainte, lui répondit Clara avec calme; quand il le veut, l'amour trouve les moyens de tout obtenir, sans le moindre danger. J'ai disposé les choses de manière que je puis rester ici deux heures, sans que personne s'en aperçoive, et rentrer ensuite dans ma chambre avant que mon mari arrive. Si je ne t'aimais pas autant, tout serait difficulté, et certainement il me serait impossible de te voir. Mais, hier, tu as été si grand qu'il faut t'adorer à genoux, parce qu'il n'y a pas au monde un homme plus noble que toi. Quand Nervins te parlait, la jalousie déchirait mon cœur, et si tu avais accepté sa proposition, je me serais enfoncé dans le sein le couteau que j'avais devant moi.

— Clara, avais-tu besoin d'entendre ma réponse pour savoir ce que je devais décider? Tu me connais donc bien peu? Après avoir été ton amant, puis-je être le mari de ta fille, Marie? Tes regards d'hier, tes paroles d'aujourd'hui sont un châtiment de ma mauvaise action. Un jour, tu m'as dit, Clara, plût à Dieu que mes yeux ne t'eussent jamais vu; plût à Dieu que je ne t'eusse jamais serré dans mes bras, tu n'aurais pas tant souffert, et moi je ne serais

pas en proie à ce remords qui me tue.

— Joseph, prends courage, lui dit Clara, en se suspendant à son cou et le comblant de caresses !

— J'en ai, tant que tu me parles, tant que tu es à mes côtés; dès que tu t'éloignes de moi, je succombe dans la lutte avec moi-même.

— Tu me rends malheureuse, avec ton caractère mélancolique et ton éternel remords, lui dit Clara; le mal est fait, il faut vivre et être heureux. Il ne sert de rien de souffrir et de se rendre fou.

— Clara de ma vie, la tristesse me consume; si je te ne voyais, certainement je redeviendrais fou ; la conscience me tue.

— La conscience....... Prends courage, et à demain, lui dit Clara, en se jetant dans ses bras et lui donnant les baisers les plus tendres.

———

CHAPITRE XV

DURANT trois mois, Clara monta presque tous les jours à la chambre de Joseph Grimm sans être aperçue de personne. Quand une femme veut, elle fait des choses incroyables. Or, Clara commençait à dominer son esprit et à trouver dans la société des distractions agréables. Tous les soirs elle allait à l'Opéra, à des réunions, à des bals. Elle était si belle, si sympathique ; elle s'habillait avec tant de goût, et la richesse de ses parures était telle qu'aucune autre dame de Paris ne pouvait les égaler.

Grimm l'accompagnait toujours, et il voyait avec tristesse le plaisir qu'éprouvait Clara à s'entendre dire que chacun l'adorait.

Régulièrement les femmes basent leur vanité sur le nombre de leurs adorateurs ; elles ne pensent pas que si l'encens leur vient des insensés, il les étouffe ; et que s'il leur vient des sages ou des gens de cœur, il les tue. Clara ne se livrait pas à des pensées semblables ; sa vanité se contentait d'être vue, entourée de comtes, de marquis, de ducs et de princes, comme si du clinquant des autres on pouvait se faire un joli vêtement ; comme si la coquetterie n'était pas chez la femme une preuve de folie et de mauvais cœur. Joseph Grimm ne voyait pas sans tristesse la vanité enfantine de Clara. Il lui dit un jour :

— Ame de ma vie, ne permettez pas à des fats pareils de se croire des droits à votre conquête parce que vous êtes aimable et belle.

— Seriez-vous jaloux ? lui répondit Clara avec froideur ; pour moi je ne peux supporter la jalousie.

— On ne peut aimer avec enthousiasme sans être jaloux, répartit Joseph.

— Pour moi, je déteste la jalousie, répliqua Clara.

Grimm baissa la tête, sans ajouter une parole.

Parmi les gentilshommes qui faisaient la cour à Madame Nervins, Joseph en avait remarqué un qui, sans avoir le plus grand mérite, lui semblait le plus hardi et le plus heureux. Joseph adressa, à son sujet, quelques observations à Clara, qui les reçut avec un certain déplaisir.

Quelques jours après, Clara monta à la chambre de Grimm, à son heure ordinaire. Mais, cette fois, elle ne se jeta pas dans ses bras; elle entra même, comme si elle craignait d'être suivie, en regardant à droite et à gauche, de tous côtés. Quand la femme qui aime craint d'être vue, son amour est déjà faible.

— Joseph, as-tu conservé quelqu'une de mes lettres? lui demanda-t-elle; as-tu dans tes papiers quelque chose d'écrit sur moi?

— Non, lui répondit Grimm, j'ai brûlé toutes tes lettres; et si demain la mort venait subitement me surprendre, on n'y trouverait pas même ton portrait.

— Ecoute, Joseph, lui dit Clara d'un ton grave, tu m'aimes de toute ton âme; personne au monde ne peut m'aimer plus que toi; c'est impossible; mais, tu le sens aussi, tôt ou tard

cet amour sera ma perte, et toi tu ne voudrais ni me perdre ni faire le malheur de Marie et de Nervins. Si je continue à venir ici ou si je vais te voir ailleurs, mon mari nous surprendra un jour ou un autre, et alors c'en est fait de moi. Ainsi donc, prends courage et, dès aujourd'hui, impose silence à ton cœur. Aujourd'hui je suis venue te voir pour la dernière fois, ne m'attends plus.

Joseph l'écouta, comme si la foudre venait de le frapper.

— Clara, lui dit-il, l'âme brisée de douleur, je t'aime plus que ma vie, tu as raison : je ne dois pas t'exposer, ni être la cause du malheur de ta fille et de ton mari ; que ta volonté s'accomplisse. Je ne te demande qu'une seule chose : si la tristesse me rend malade et que je t'appelle, viens ; ne me laisse pas mourir sans que je puisse te dire adieu. Je souffre beaucoup, ajouta-t-il, en se mettant à genoux devant cette femme si adorée et lui baisant les mains, comme un martyr.

Clara l'écoutait et le regardait avec le calme de la femme qui a réglé ses affaires suivant ses désirs, prit congé de Joseph avec toutes les formes de la vertu et du chagrin, et ne re-

nonta plus à sa chambre. Grimm souffrit ruellement ; il n'en continua pas moins à lescendre tous les jours pour dîner avec elle, vec Nervins et Marie, sans que personne pût omprendre la douleur qui lui déchirait le œur, douleur qui laissait Clara indifférente, t à qui elle paraissait même parfois ridicule.

CHAPITRE XVI

L'AMOUR de Clara finit, comme finit le jour, comme finit le soleil qui, au zénith, brûle et aveugle, et qui, le soir, s'ensevelit dans l'horizon, sans que sa lumière blesse les yeux de celui qui le regarde. Il finit, comme le bruit dans l'espace, comme l'odeur des fleurs dans les brises de l'air.

Joseph pleurait son ingratitude avec des larmes amères, renfermait dans son âme le mystère de son amour, comme un trésor sacré. Quant à Clara, son amour ne se présentait à elle que comme un souvenir indifférent. Pour Joseph, c'était un mal incurable. Clara l'avait condamné à un veuvage éternel.

L'été épuise les ruisseaux, dessèche les arbres, les plantes, les humbles herbes. Mais Dieu, dans sa miséricorde infinie, envoie la pluie, et les ruisseaux courent de nouveau; des branches sèches et des racines presque brûlées poussent de nouveau de verts boutons et des fleurs odoriférantes. L'été de la douleur de Joseph n'avait ni printemps, ni espérance. Clara restait inexorable comme le destin.

Elle avait éprouvé le dégoût, la fatigue; elle avait rencontré dans sa nouvelle société un homme digne de sa coquetterie, et condamné Joseph à mourir, en fermant les portes de son cœur à l'amour qu'il avait pour elle. C'est en vain que ses gémissements arrivaient jusqu'à ses oreilles; c'est en vain que ses larmes mouillaient le tapis que foulaient ses pieds, pieds que le malheureux avait tant de fois baisés comme un esclave.

Elle était comme le feu que l'humidité vient d'éteindre, comme la glace que le feu vient de fondre. Il n'y a pas assez d'électricité dans le monde pour galvaniser le cœur de l'aigle qui vole loin de l'atmosphère de la terre, avec le regard perdu dans l'espace infini de l'indifférence.

Joseph, sans l'amour de Clara, avait tout perdu ; quant à elle, il lui restait la beauté, la jeunesse, l'indifférence, la froideur d'âme, et son désir d'être adorée de tous, ce qui la rendait supérieure à l'infortune.

Joseph avait bien continué à descendre tous les jours pour dîner avec elle, mais il n'avait jamais pu en obtenir un instant d'entretien.

Quand une femme ne veut pas, tout est inutile ; les prières les plus expressives ne parviennent pas à ses oreilles, parce qu'il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Désespéré de ne pouvoir lui parler, Joseph lui laissa les lignes suivantes :

« Je t'attends tous les jours, à deux heures, et tu ne viens pas. Ce rosier, insensible à ma douleur, que tu m'avais envoyé comme une preuve de ton souvenir, et dont je prends un soin si grand parce qu'il me représente ton amour, m'accompagne dans ma solitude, mais il est indifférent à mon mal. Deux boutons y ont poussé ; ils sont pleins de vigueur, mais ils se flétriront peut-être sans que tu les voies.

« Tous les matins, je le mets sur ma fenêtre pour que le soleil le conserve ; le soir, je le

place près de mon lit, c'est mon compagnon ; il vit solitaire comme moi. C'est sur lui que je fixe mes yeux, en les ouvrant à la lumière ; c'est sur lui que je porte mes derniers regards, quand, plein d'angoisses, je ferme mes yeux au sommeil.

« Si je savais que tu m'aimes, je supporterais avec résignation le martyre que je souffre.

« Fatigué de mon malheur, tu m'abandonnes. Hélas ! je ne dois pas me plaindre, parce que tu es, toi, la jeunesse, la beauté, la joie, et que, moi, je suis la tristesse. Tu es l'âme et l'espérance d'une famille qui a besoin de toi pour être heureuse ; et moi, personne n'a besoin de moi ; je suis presque un sujet de trouble.

« Autrefois, tu avais pitié de moi ; aujourd'hui, tu n'as pas même la patience de venir me voir deux minutes.

« Pardonne cette plainte à un malheureux dont le cœur a tant souffert et souffre tant encore. Je t'aime avec une vénération telle, avec une tendresse si grande que si mes paroles te sont désagréables, lis-les avec patience ; elles partent d'une âme qui t'idolâtre, qui t'a consacré sa vie pour toujours, et qui te la consa-

crera jusqu'aux derniers moments de son existence.

« Pour moi, il n'y a pas de famille, de patrie, de plaisirs, de lumière, d'air là où tu n'es pas, où je ne te vois pas. Dans mon affliction, je vais et je viens, comme un fou, sans ouvrir à personne mon pauvre cœur. Je ne te demande rien; je n'exige rien de toi. Tu fais bien de t'éloigner de moi. Quand je t'ai vue pour la première fois, je ne voulais de toi qu'une amitié sainte, semblable à la tendresse céleste avec laquelle je t'aime, avec laquelle mes yeux portent sur toi leurs regards.

« Tu as une âme grande et belle; mais Dieu t'a donné une indifférence cruelle, couverte de fleurs, mais fatale. Un jour, je t'ai entendu dire : — « Je prends la coupe, je la porte à mes lèvres; je l'en retire, et je la jette immédiatement. » La coupe de ma vie, tu la tiens en tes mains; si tu la jettes, elle se brisera en morceaux, et quant à l'âme qu'elle contient, tu n'en trouveras pas une pareille au monde. C'est l'âme d'un homme qui a eu une jeunesse heureuse. Ses yeux ont perdu leur brillant, ses joues ont pâli, mais son âme

a conservé son feu, sa tendresse, son élévation, sa poésie, ses larmes.

« Cette âme qui a tant souffert n'a pas besoin du corps, arbre tombé que l'ouragan du malheur a mis en pièces; elle n'a pas besoin du corps pour te bénir et t'adorer. Tu peux m'oublier; mais elle ne t'abandonnera, elle ne t'oubliera jamais.

« Toi, tu m'as arraché à la maladie, au dégoût dans lequel j'étais tombé; tu m'as rendu à l'intelligence; par toi, j'ai recommencé à penser; par toi, j'ai trouvé de l'eau pour apaiser la soif dans les sables déserts où je marchais péniblement, las et maudissant jusqu'à ma propre existence.

« Je veux que tu saches que, pour moi, il n'y a pas d'autre idole que toi; que tu es ma divinité, mon espérance, ma religion; que, pour toi, j'ai arraché les ailes de ma conscience, et que, pour toi, je serais capable d'entreprendre les actions les plus extraordinaires.

« Dans la nuit, tu es mon étoile; dans le jour, mon soleil; dans ma tristesse, l'arc-en-ciel qui me présage le calme. Je pleure, si tu pleures; je ris, si tu ris; ce que tu aimes, je l'aime. Tes souvenirs sont mon histoire; tes

mouvements, tes soins, tes sacrifices, ta douleur, ton indifférence mystérieuse et forte, tout cela forme dans ma vie un chaos d'où je ne sortirai que pour mourir.

« Et tout cela je te le dis, non pour te rien demander, ni pour enchaîner ta liberté ; non, ange divin de mon cœur.

« Je souffre, comme un martyr, sans pouvoir comprendre les mouvements hardis et impénétrables de ton âme. Vis, selon ton extraordinaire manière d'être, qui ne ressemble à celle d'aucune autre femme. Comme l'aigle, n'arrête pas ton vol pour écouter la plainte d'un pauvre petit oiseau. Vole largement dans ton horizon où tu ne trouveras pas d'égale. Remplis le monde de Paris de la majesté de ta beauté, de ta grâce, de ton génie, de ta poésie et de ta douceur.

« Moi, retiré dans mon coin, je te bénirai toujours ; je te suivrai de loin, comme l'esclave, son seigneur ; comme le chien, son maître ; je baiserai tes mains adorées, causes de mes tourments et de ma mort. Quel plus grand bien Dieu peut-il m'accorder que de mourir pour toi !

« Je t'aimerai jusqu'au dernier moment de

ma vie, que tu le veuilles ou non; pour t'aimer, je ne te redemande pas de l'amour. Hélas je t'ai fait verser beaucoup de larmes et goûter quelques gouttes de fiel. Si tu ne m'avais pas connu, ta vie se serait écoulée calme et tranquille; c'est moi qui en ai troublé l'équilibre. Cette pensée fait le tourment de mon âme. En échange, je t'ai donné un cœur qui bat toujours pour toi, qui est ton esclave, et qui ne t'oubliera que lorsque cet anneau se fondra à la chaleur de mon sang. Ce sera alors pour mourir et reposer dans un lieu où tu viendras, pleine de charité, prier pour moi qui t'aime plus que ma vie. — JOSEPH. »

Clara lut impassible cette lettre, la jeta au feu, et envoya la réponse suivante à Joseph avant qu'il descendît pour dîner :

« Si j'ai eu un moment d'aveuglement, si la compassion m'a fait croire que j'aimais, la raison me démontre aujourd'hui que je n'éprouve pour vous qu'une grande sympathie. Toute la vie, je prierai Dieu de rendre heureuse une âme si pleine d'angoisses. »

Après avoir lu ces lignes, Joseph descendit pour dîner; il s'assit à côté de Clara, qui le reçut avec son impassibilité ordinaire, plus

souriante que jamais, et comme une femme que n'émouvait aucun sentiment. Pendant le repas, le souvenir de sa folie passa par l'esprit de Joseph, et deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux.

Marie, qui avait observé Grimm, éclata en sanglots, sanglots déchirants qui jaillissaient du cœur de cette innocente jeune fille. C'était l'unique douleur qui répondait à la douleur de Joseph. Le père et la mère, qui ne pouvaient deviner la cause de ces pleurs inusités, cherchaient inutilement à consoler Marie. La pauvre enfant fit sur elle-même un grand effort, retint ses pleurs étouffés par la peine qu'elle dissimulait depuis longtemps, et que les deux larmes de Joseph avaient fait déborder. Ce dernier la regarda d'un air pensif; Marie tourna ses yeux vers lui, avec une tendresse si expressive que Grimm, comme s'il se réveillait d'un profond sommeil, comprit l'affliction de la jeune fille et, sous prétexte d'une indisposition, se leva de table et se retira dans sa chambre.

Clara continua de dîner avec indifférence ; elle fit les honneurs de la table avec l'amabilité la plus grande, pendant que M. Nervins

montait chez Joseph Grimm pour s'informer de l'état de son ami. Ce qui le préoccupait, c'était le souvenir de sa folie passée, et la crainte de voir cette terrible maladie se reproduire.

CHAPITRE XVII

Le médecin se trouvait déjà près de Joseph, de peur qu'à force de souffrir, sa vieille maladie ne le reprît et ne revînt troubler sa tête.

— Qu'avez-vous, lui dit-il, en le voyant rentrer avant la fin du repas ?

— Un grand chagrin et de la jalousie.

— Pourquoi ? contre qui ? parce que vous n'êtes pas aimé ? parce qu'un autre est le préféré ?

— Oui ; parce que je ne suis pas aimé ; parce qu'un autre l'est ; que je mourrai mille fois plutôt que d'accepter cette situation.

— Malheureux, lui dit le docteur, vous

voulez qu'une femme vous aime par force ? Ecoutez tranquillement mes paroles : Si tu aimes et si tu n'es pas aimé, ne t'afflige pas. A quoi bon ces exigences de l'égoïsme ? Si la femme que tu recherches t'aime, et donne ensuite son cœur à un autre, elle ne te prend rien qui t'appartienne, elle ne fait que recouvrer ce qu'elle t'avait donné pour rien ou qu'elle t'avait vendu cher. Puisqu'elle ne t'aime point, tu n'as rien à perdre, ni à te plaindre de la Providence, le jour où elle t'abandonne. C'est la nature de la femme de changer, comme le caractère du baromètre, de monter et de descendre, suivant les phénomènes de l'atmosphère ; la femme, sans être de mercure, en a les propriétés.

Le meilleur bien que puisse te faire une femme, c'est de te refuser son corps et son âme ; elle t'évite par là des infirmités et des tristesses ; de nombreuses pertes de temps et d'argent. Pour un plaisir, elle te rendra mille amertumes ; pour un sourire, plus ou moins sincère, elle te fera verser d'abondantes larmes de désespoir et de repentir. Si tu veux pleurer peu, aime le moins possible ; l'amour est la folie la plus grande et la plus incurable

de l'humanité ; n'aime pas et tu seras un sage. Ce sont là des idées, pour ainsi dire, mathématiques ; réfléchissez-y et vous verrez combien j'ai raison.

— Je crois tout ce que vous me dites, lui répondit Joseph, mais je ne peux dominer mon âme. Elle m'aimait ; on m'a volé son cœur, je tuerai celui qui me l'a volé.

— On vous a volé son cœur! dites plutôt qu'elle l'a donné à un autre, parce qu'il ne lui en coûtait pas beaucoup de le faire. Et dans cette circonstance est-il possible que vous portiez un si vif intérêt à la femme qui a un cœur si variable, que pour ne pas le posséder, je l'offrirais, moi, au premier passant? Et vous voulez tuer celui qui l'aime? Et pourquoi? C'est ce que pourrait faire son mari, s'il était fou lui aussi? Mais vous, de quel droit et dans quel but commettriez-vous un pareil attentat? Pour être aimé? Mais le jour où vous tueriez son ami, l'indifférence de cette femme pour vous serait bien plus grande, et qui sait si elle ne se changerait pas en une haine profonde? Ne lui fourniriez-vous pas ainsi le motif ou le prétexte de passer promptement jusqu'à un sixième et septième amant? Vous avez à vous

purifier d'un grand péché et c'est en lui qu vous trouverez votre pénitence.

Clara, malgré son caractère, était une femm fidèle à son mari, soit par vertu, soit parce qu son heure n'avait pas encore sonné ; vous, vou l'avez conduite au bord de l'abîme et vous ave cru que vous pouviez la retenir sur la pente Quelle illusion ! Quand le premier anneau c la chaîne de l'honneur vient à se rompre, l victime roule et roulera jusqu'au fond de l'a bîme. Quels intérêts, quels cœurs entraînera t-elle dans sa chute ? Quelle sera sa fin ? Je n sais ; mais demandez à Dieu de prendre en pi tié cette infortunée. Pour ne pas augmenter s ruine, laissez-la tranquille ; ne la poursuive pas ; ne laissez échapper ni une plainte, ni u reproche ; ne lui laissez voir ni la constance ni la douleur qui fatigue votre âme. Restez ic quatre ou cinq jours encore, et puis éloignons nous de Paris, fuyons loin, bien loin de Clara et de tout ce qui peut contribuer à vous en faire souvenir.

Joseph Grimm écoutait son médecin, la tête dans ses mains, et exhalant les plus tristes sou pirs.

M. Nervins arriva au moment où le docteur finissait son raisonnement.

— Qu'est-ce que tu as, demanda-t-il à Joseph, avec le plus vif intérêt.

— J'ai éprouvé une forte douleur, et j'ai cru que le mieux serait de me lever de table et de venir auprès de mon docteur.

— Et comment te trouves-tu ?

— Bien.

Le docteur prit alors la parole.

— Je crois que Joseph ferait bien de quitter Paris ; son climat et ses mœurs ne lui conviennent pas en ce moment ; s'il écoutait ma prière, il préparerait son départ le plus promptement possible.

— J'y pense, répondit Joseph, nous partirons vers la fin de la semaine ; six jours de plus ou de moins ne pourront guère me nuire.

— Assurément non ; mais le plus tôt ne sera que le mieux.

— Je le regrette infiniment, ajouta M. Nervins, j'espérais que Joseph resterait avec nous quelques mois, que nous pourrions ensuite quitter Paris et nous rendre ailleurs tous ensemble.

— Je ne veux pas, dit Joseph, sacrifier Clara et sa fille à mes douleurs; ici, elles se diver-

tissent, elles sont heureuses ; je ne veux pas les priver de leur plaisir et de leurs joies ; plus tard, nous nous réunirons.

M. Nervins descendit instruire Clara de la résolution de Joseph.

Pendant deux jours Grimm ne parut pas chez M. Nervins ; Clara avait souvent envoyé son maître d'hôtel pour prendre des nouvelles de la santé du malade, et celui-ci enfermé dans sa chambre l'avait fait remercier de son attention.

Le troisième jour, sur les deux heures de l'après-midi, à l'heure où Clara venait auparavant, deux petits coups frappèrent à sa porte.

— Entrez, dit Joseph.

Mais la personne qui avait frappé et levé le loquet n'entrait pas. Joseph se leva pour voir qui c'était et ce qu'on voulait, et, en avançant la tête, il reconnut Marie qui se serrait contre la porte, rouge de honte.

— Marie, que viens-tu chercher dans la chambre de ce malade ?

La jeune fille entra et lui dit en s'essuyant les larmes : — Rien.

— Alors pourquoi pleures-tu et que veux-tu ?

— Je pleure, parce que je ne peux contenir
es larmes du chagrin que j'éprouve et je ne
eux pas que vous partiez sans m'avoir en-
endue.

— Si jeune, tu as des peines? Que veux-tu me
ire? Ta mère sait-elle que tu es venue me voir.

— Elle ne le sait pas.

— Et si elle venait?

— Elle ne viendra pas ! Elle vient de par-
ir ; et elle reste tous les jours dehors jusqu'à
inq heures.

Joseph poussa un soupir et croisa les bras
ur sa poitrine pour comprimer son cœur.

— Que veux-tu de moi, ma belle enfant, lui
lit-il avec douceur.

— Je n'ai que dix-huit ans, mais Dieu a voulu
n'accorder plus de raison que je n'en fais pa-
raître, pour comprendre les choses, les deviner,
les sentir de manière que, malgré tous mes
efforts pour me dominer et ma puissance pour
dissimuler, elle ne me laisse pas un moment de
repos. Vous, vous n'avez vu en moi que mon
jeune âge ; mais moi, j'ai vu en vous la souf-
france que tout le monde ignore dans notre
maison, excepté ces yeux qui l'ont devinée
pour partager avec vous votre tristesse.

Ces deux larmes qui roulèrent sur v
joues, il y a trois jours, ont pénétré mon âm
et les larmes que vous m'avez vu verser, c'e
pour vous que je les pleurais. Quand vo
avez quitté la table, seule, j'ai, moi, senti
vide ; depuis que j'ai appris votre départ, mo
âme est triste ; mes yeux ne cessent de pleur
et je suis au désespoir. Vous vous en irez ; ma
il y a quelque chose de plus grave qu'une ma
ladie qui vous fait vous éloigner d'ici. Je su
très jeune, je n'ai aucun droit pour savoir
motif de votre départ ; mais ce n'est assurémen
ni mon père, ni moi. Mon père vous aime d
tout son cœur, et moi, je ne fais que demande
à la Vierge tout votre bonheur.

Mais avant de partir, apprenez que Mari
qui n'a que dix-huit ans, vous aime et qu'elle n'
pas honte de vous le dire ; elle vous jure, pa
tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'elle ne s
mariera qu'avec vous, même après vous avoi
entendu dire : Marie ne m'aime pas ; je n
l'aime pas non plus ; je ne me marierai pas ave
elle, pour ne pas la rendre malheureuse, pou
qu'elle ne me maudisse pas un jour. C'est bien
là votre réponse, lorsque mon père vous offri
ma main. Maintenant, écoutez bien la mienne

vous le jure, devant Dieu qui nous entend, cœur et cette main n'appartiendront qu'à ous.

La jeune fille prononça ces paroles d'un ton lennel qui terrifia Joseph.

— Marie, qui t'a rapporté notre conversaon.

— Personne ; je l'ai entendue, moi-même.

— C'est impossible ; nous étions seuls ; ne e trompe pas ?

— Je vous le jure, sur la vie de mon père ; étais aux écoutes à la porte de la salle à maner ; j'ai entendu sa proposition, votre réponse les quelques mots de ma mère.

— Tu en as parlé avec elle ?

— Non ; il me suffit pour ma honte et ma ouleur d'avoir entendu ce qu'elle répondit à ion père.

— Et en me reparlant maintenant, tu cèdes l'impulsion d'une vanité blessée ?

— Non ; regardez ce front qui est le front e mon père, et vous savez qu'il est la loyauté t la franchise même ; ce qui me pousse, c'est amour que j'éprouve pour votre honnêteté, otre sensibilité, votre délicatesse.

Grimm fixa ses yeux sur les yeux de la jeune

fille pleins de feu et de dignité, de la jeu
fille qui fixait aussi les siens sur lui, comme
elle était devant son juge suprême.

— Marie, tu n'as que dix-huit ans, et m
j'en ai plus de quarante ; tu le vois, c'est i
possible d'unir la jeunesse à la vieillesse, la
à la mort.

— Quand il y a de la droiture et de la te
dresse, lui répondit Marie tout émue, il n'y
pas d'âge, l'âge appartient au corps, mais j
mais à l'esprit ; sa jeunesse dure toujours ; se
sible et bon, penseur élevé tel que Dieu l'a fa
Un corps de quinze ans, si l'âge ne le vieil
pas, peut être vieilli par la maladie, mille fo
plus triste que l'âge nourri dans la vertu
l'expérience. Si ma jeunesse vous inspire d
craintes, vos années ne me laissent aucu
épouvante ; je m'élèverai jusqu'à vous par mo
amour ; et je suis certaine de trouver près
vous autant de bonheur que je vous donnerai
félicité.

— Marie, tu mérites tout ; mais je ne peu
me marier avec toi.

— Pourquoi ?

— Je ne peux te le dire.

— Donnez-moi un motif plausible; dites

noi la cause, et sans rétracter un mot du ser-
nent que je viens de faire, j'irai, dans mon
nalheur, penser au vôtre et souffrir au-delà de
out ce que vous pouvez imaginer.

— Marie, je ne peux te le dire ; c'est un se-
ret que je ne révélerai pas même à mon con-
esseur, à l'article de la mort.

— Mais que je devine, moi, lui dit la jeune
lle, en fondant en larmes, et que j'emporterai
ussi dans la tombe. Adieu Joseph : que la
Vierge vous rende plus heureux que ne le sera
a pauvre Marie.

Si une bombe avait éclaté aux pieds de
Grimm, elle aurait produit sur lui moins
l'effet que les dernières paroles de la jeune
ille qui disparut à ses yeux comme un éclair,
t qui rentra chez elle, sans que personne se
ût aperçu de son absence.

CHAPITRE XVIII

QUELQUES instants après, le médecin entra chez Joseph Grimm. Il trouva ce dernier en proie à l'émotion que lui avait laissée la présence inattendue et la conversation de Marie. Une jeune fille si jeune et si belle, avoir tant d'indépendance et de fierté; il y avait là de quoi surprendre l'esprit le plus accoutumé aux événements de la vie.

Joseph ne se rendait pas encore bien compte de ce qu'il venait d'entendre. Malgré la détermination qu'il avait prise et qui, chez lui, était irrévocable, le tourment de la jeune fille, la vérité et le sentiment avec lequel elle s'était exprimée avaient ému son cœur. Ses dernières

paroles, le ton grave et la douleur dont elle les avait accentuées, l'inquiétaient plus que tout la conversation.

Que savait, qu'avait deviné cet esprit si pénétrant? Ses dernières paroles n'avaient pas été prononcées au hasard. Joseph tremblait sur leur signification. Marie avait-elle deviné ce qui se passait dans le cœur de sa mère? Telle était son angoisse que l'idée même de Clara s'était effacée de son cœur; mais l'allusion de sa fille venait de produire dans son âme l'effet que l'électricité produit sur les yeux que la lumière aveugle.

Le docteur s'aperçut que Grimm se trouvait dans un de ces moments où la pensée absorbe l'esprit et l'isole de tout ce qui l'entoure.

— L'objet de vos préoccupations doit être fort grave, lui dit-il, pour ne pas vous apercevoir qu'il y a plus d'une demi-heure que je suis assis à vos côtés.

— C'est vrai; c'est un objet si grave et tel que je ne peux le révéler à personne, pas même à vous. C'est un secret qui ne m'appartient pas, que j'ai dû entendre contre ma volonté et qui doit me causer je ne sais combien de peines.

— Est-ce un secret de Clara?

— Non.

— Une affaire de la maison de New-York ?

— Non.

— Quel qu'il soit, lui dit le docteur, réfléchissez-y pendant le voyage et partons immédiatement de Paris.

— Demain au soir, lui répondit Joseph, nous partirons pour Londres ; et si Nervins ne rentre pas en Italie, nous continuerons jusqu'à New-York. Mais s'il revient à Gênes, nous retournerons à Paris, où des affaires graves exigent ma présence et que je laisse momentanément pour quitter une situation insupportable et terrible.

C'était l'heure de dîner ; Joseph descendit à l'appartement de M. Nervins où se trouvaient déjà les invités. Madame Nervins portait un costume de velours noir avec une double jupe du temps de Louis XIV, ornée de grands boutons en pierres précieuses ; sa chevelure était parsemée de brillants et une étoile de solitaires des plus riches étincelait d'un côté de la coiffure. Son enjouement était excessif ; son sourire révélait le bonheur de sa vie ; ses yeux et l'air fatigué de son visage témoignaient qu'elle n'avait pas perdu son temps de deux heures à cinq heures du soir.

Joseph la salua cordialement, en poussant un soupir qui partait du fond de l'âme. Clara lui répondit par un regard qui voulait dire : « Que vous importe à vous ; ce sont des observations qui regardent mon mari, mais non vous, pour qui tout est fini. »

Quand une femme change d'amant, rien ne la dégoûte plus que de voir son ancien bien-aimé. C'est comme d'obliger celui qui est rassassié à manger de nouveau.

Le dégoût d'amour est le plus fort de tous les dégoûts. Il naît de ce que l'âme rougit de la déloyauté commise ; de l'ivresse du nouveau caprice, ivresse toujours violente, dans les commencements, de la fatigue et presque de l'abrutissement où laissent les plaisirs sensuels ; de la menace de l'abandonner que le nouveau possesseur adresse à sa victime, s'il la voit accorder la moindre attention à son ancien caprice ; enfin, de la honte et de l'embarras où les ex-aimées sont mises par les libertés qui se conservent toujours d'une ancienne domination ; les regards tristes, les soupirs, les lamentations et les plaintes, les menaces et parfois les vengeances et jusqu'aux mauvais traitements de ceux qui sont sérieusement fous d'a-

nour, dont le nombre est grand dans le monde, t qui généralement sont fous d'êtres insigni-iants, tant par leurs qualités morales que par eurs qualités physiques.

Mais les cœurs des amants n'aiment pas par mesure, par raison de logique, ni sur de grands mérites. L'homme aime sans savoir ni comment, ni pourquoi, ni quel est l'objet qu'il aime. L'amour, s'il n'est pas une maladie, est une folie ; il faut le recevoir comme la destinée l'ordonne et remercier Dieu quand un événement quelconque vient nous délivrer de son esclavage. Heureuse l'âme qui peut supporter cette maladie, sans trouble profond et se guérir sans grands efforts ! avec l'idée certaine que l'illusion la plus vaporeuse est plus durable et plus tangible que l'amour le plus solide ; amour qui ne tient qu'avec des épingles, à la merci du caprice si inconstant du sort. Les yeux ne voient point le jeu que les événements font d'une âme amoureuse, mais c'est un jeu incroyable, très varié parfois ; agréable d'ordinaire pour ceux et celles qui sont aimées, si les uns et les autres ne sont pas follement épris.

Le souper terminé, Joseph Grimm annonça

à M. Nervins et à sa femme qu'il partirait le lendemain au soir pour Londres, où il séjournerait quelques jours, et qu'il continuerait ensuite son voyage pour l'Amérique.

Clara lui souhaita, en souriant, un heureux voyage ; n'oubliez pas, ajouta-t-elle, de disposer de nous comme de bons frères.

M. Nervins lui déclara qu'il éprouvait le plus vif regret de son départ : j'aurais voulu ne te voir jamais éloigné de nous. J'avais nourri l'illusion que tu deviendrais mon fils ; tu me l'as enlevée ; que va-t-il arriver ?

— Je mourrai célibataire, lui répondit tristement Joseph.

D'un coin de la salle, Marie suivait des yeux la conversation de son père et de sa mère, et, comme si le mouvement des lèvres lui donnait à entendre ce qu'ils disaient. Quand Joseph eut fini de parler, elle s'approcha de lui, lui prit la main et lui dit :

— Je vois que vous prenez congé de mes parents, et comme nous ne nous reverrons peut-être pas, laissez-moi vous donner une embrassade.

M. Nervins et sa femme regardèrent, avec surprise, la jeune fille qui se jeta dans les bras

le Joseph et inonda sa figure de ses larmes.

— Ma fille, lui dit son père, pourquoi as-tu une pensée si triste? Joseph reviendra bientôt et nous nous reverrons soit ici, soit à Gênes.

Clara n'ouvrit pas la bouche. Marie prit la main de Joseph, et avec l'innocence d'un ange, elle lui passa au petit doigt un petit anneau d'or avec deux marguerites gravées, anneau qu'elle portait toujours à son troisième doigt et qui était, disait-elle, son talisman.

Joseph baisa au front la jeune fille, pendant que sa mère lui lançait un regard terrible, auquel Marie répondit par un autre regard d'une douceur angélique.

Clara se sentit frisonner; le sang lui monta à la tête. Cette figure pâle, ces joues où se reproduisait l'histoire de cette journée rougirent de honte et peut-être de jalousie. La sérénité de cette innocente enfant l'avait fait tressaillir. La conscience réveille parfois les cœurs les plus endurcis, jusqu'au milieu du sommeil le plus profond. Le regard de sa fille avait été pour Clara le coup d'éperon qui l'avait fait bondir.

A peine les invités, Joseph et Nervins, s'étaient-ils retirés, que Clara appela sa fille, et

dès qu'elles se trouvèrent seules, elle lui dit e
contenant sa colère :

— Pourquoi as-tu donné cette bague
Joseph ?

Marie ne répondit rien et baissa les yeux.

— Je te le demande, pourquoi as-tu donn
ta bague à quelqu'un qui ne te parlait pas, q
ne te la demandait pas, et sans ma per
mission ?

La jeune fille continua à garder le silence c
sans relever la tête.

— Réponds-moi, lui dit sa mère en colère
en s'approchant d'elle et lui secouant les épau
les avec impatience ?

Marie leva les yeux, la regarda avec calm
et lui dit avec douceur :

— Parce que Joseph est notre ami et que j
veux qu'il conserve un souvenir de moi.

— Et quel besoin as-tu, toi, qui n'es qu'u
enfant qui devrait être encore à l'école, qu'u
homme reçoive une bague pour se souvenir d
toi.

— Si j'ai fait mal, pardonne-moi, lui répondit Marie, en lui baisant respectueusement
la main qu'elle retira furieuse.

— Moi, je ne peux te pardonner cet idio-

me sans nom ; c'est un manque de pudeur, st une honte. Les jeunes filles donnent leurs gues, quand elles vont se marier, à celui i les aime et non à un indifférent.

— Ma mère, Joseph n'est pas pour moi un mme indifférent ; il est l'ami de mon père, m'a vu naître, et je l'aime tendrement.

— Tu n'as aucun motif de l'aimer, lui ré-ndit Clara, de plus en plus de mauvaise umeur ; avant qu'il parte, tu lui redemande-s ta bague.

— La lui redemander, reprit Marie avec rmeté, jamais.

— Alors, c'est moi qui la lui redemanderai our toi, dit Clara hors d'elle-même.

— Ne fais pas cela, je t'en prie, répondit arie ; je la lui ai donnée devant mon père ui ne m'a adressé aucune observation ; je la i ai donnée dans toute la pureté de mon me, comme on donne un souvenir à un ami u'on aime, dont on va se séparer, et qu'on ne everra peut-être jamais.

— Et quelle importance y a-t-il pour toi de e plus le voir de toute la vie ? Fais-lui deman-er ta bague ; dis-lui que tu avais oublié que 'était un souvenir d'une amie. Si tu ne le fais as, j'irai la demander moi-même.

— Ma mère, n'agis pas ainsi ; crois ta fil
Le résultat pourrait coûter beaucoup de la-
mes ; ta fille est jeune, mais elle a la vue clai
Si je n'ai pas bien fait, la chose n'en est p
moins faite ; oublie mon erreur, pardonn
moi ; laisse cette bague où elle est, elle ne p
faire tort à personne. Ne la redemande pas
Joseph, et encore moins en mon nom. Le d-
sespoir serait capable de me pousser à dire
à faire ce que je ne veux pas. Tu me conna
je t'en prie, ne parlons plus de cette bagu
bon soir, ma mère.

Marie baisa humblement la main de sa mè
et rentra dans sa chambre.

Clara savait que dans la bouche de sa fi
ces paroles laconiques signifiaient tout
monde de choses qui la faisaient trembler.
entre provoquer sa colère ou supporter le d
plaisir de voir la bague aux doigts de Josep
chose qui lui était au fond assez indifférente,
lui sembla préférable de laisser les choses
l'état, pendant qu'elle chercherait à vérifier
que voulaient signifier les paroles mystérieus
de sa fille.

CHAPITRE XIX

LE lendemain matin, Joseph partit pour Londres ; mais avant de quitter l'hôtel, il escendit à l'étage qu'habitait Clara et déposa eux gardenias sur la porte par où elle pasait à son lever ; et, sur la table du salon, une ettre pour prendre congé de M. Nervins.

Joseph avait passé la nuit la plus cruelle de a vie : les souvenirs si beaux et si doux du assé ; les jours de sa réclusion et de sa maadie ; ses amours si heureuses jusqu'aux deriières semaines ; tant d'illusions perdues, tant 'espérances évanouies ! et pour tout bien, 'ingratitude certaine de cette femme si adorée, e cette femme qu'il voyait belle, malgré sa

cruauté ; qu'il croyait pure, quoique ses ye
vissent palpiter sur ses lèvres les baisers
son nouvel amant. Joseph ne voulait p
croire au cancer qui dévorait la vertu
Clara.

Je l'ai aimée et sa pureté est incorruptib
se disait-il en lui-même ; les apparences
trompent ; je pourrais connaître la réalité
la suivant, en l'épiant, mais non, je ne ve
pas ; j'aime mieux vivre et mourir dans
douce illusion. Si elle n'agit pas bien, quar
elle se réveillera de son délire, elle redevien
dra ce qu'elle était. Les âmes vertueuses peu
vent perdre la droite voie dans la lutte d
passions ; mais, à la lumière de la raison, ell
retrouvent la justice et le bonheur. Clara pass
par l'épreuve que Dieu envoie à toutes l
grandes âmes ; elle sortira plus pure de cett
douleur et les heures difficiles d'aujourd'hu
purifieront son âme divine.

C'est ainsi que, dans sa grande miséricorde
Joseph excusait les fautes de sa bien-aimée
il se consolait en même temps dans son mal-
heur ; il baisait amoureusement les deux gar-
denias qu'il déposait sur le seuil de la port
de Clara, et se disait en lui-même : Quand ell

lèvera, elle comprendra, en les voyant, que es fleurs, aussi blanches que l'amour de mon œur est pur, renferment mon dernier baiser; lle les prendra avec tristesse et, quoiqu'elle e m'aime pas, elle prendra pitié de moi.

C'est avec ces idées que Joseph, accompagné u docteur, partit de l'hôtel, monta dans une haise de poste et se dirigea sur Calais pour prendre le bateau à vapeur qui, traversant e canal de la Manche, le porterait en Angleerre.

CHAPITRE XX

A dix heures du matin, Clara sortit de sa chambre ; elle vit à sa porte les deux magnifiques fleurs. Dans son indifférence, elle les poussa de la pointe du pied et les laissa par terre. Le cœur lui révélait la main qui les y avait déposées ; mais l'amour et les attentions de cet infortuné ne lui disaient plus rien. S'il avait été là, la contemplant de ses yeux, peut-être l'aurait-elle regardé avec la même indifférence, peut-être même l'eût-elle évité avec plus de dédain. Elle continua son chemin. Un domestique qui balayait le corridor les ramassa, ces gardenias, et les mit à la boutonnière de sa livrée. Quand Clara rentra de sa promenade du matin, le domestique était

encore à balayer, avec les fleurs à la boutonnière. Qui sait si, malgré son humble condition, il n'y avait pas, sous cette livrée une âme au moins plus reconnaissante?

Il existe un conte dans une localité d'Amérique appelée la Sierra de Candela. Au commencement du siècle dernier, vivait sur cette montagne une Indienne des plus belles, qui était peut-être la dernière de la race des Caciques de Ciguao. Elle était tendrement aimée d'un capitaine espagnol, vieux déjà, mais dont l'âme était grande et patiente, comme sa valeur. L'indienne, d'un caractère indépendant et qu'aucun lien social n'attachait à la race des conquérants, ni à l'amour de ce noble gentilhomme, crut bien faire de changer d'amant; elle choisit sur la Sierra un indien comme elle, et lui donna l'âme que le capitaine adorait et qu'il croyait lui appartenir.

Le capitaine ignorait ce qui se passait; mais un soir, il vit l'indien suivre l'indienne et il reconnut qu'il avait perdu le cœur de la cacique. Il ne poussa pas une plainte, et quand le soleil parut et qu'il la revit, il lui offrit deux fleurs blanches comme la neige, odoriférantes comme les orangers.

— Prends-les, lui dit-il affectueusement; elles sont comme ta pureté; respire leur parfum, ô ma vie, il est divin, comme ta fidélité.

L'indienne respira le calice de ses fleurs et tomba morte dans les bras du capitaine qui, en même temps, s'enfonça dans le cœur le poignard qu'il portait à la ceinture.

Qui sait si Clara se rappela cette histoire pour l'avoir entendu raconter par M. Nervins, en voyant ces deux fleurs sur le seuil de sa porte, quoique la femme, quand elle est dans la période frénétique d'un nouvel amour, ne voie, ne pense et ne rappelle rien.

Il y a, dans l'histoire, des femmes incroyables qui, non-seulement oubliaient, comme Clara, mais qui avaient besoin de savoir morts ceux qui avaient mérité leurs faveurs, pour vivre ensuite respectées et vertueuses; des femmes qui ne craignent que les témoignages humains, à qui la conscience importe peu et qui, délivrées de ce qui peut prouver leur faiblesse, se croient sûres et dorment tranquilles. Ces êtres si beaux, sans avoir la douceur de la peau, la blancheur des dents et la force des griffes, appartiennent à la famille des tigres.

Clara continua de faire, dans Paris, l'admiration de la société, non-seulement par son étrange beauté et par son élégance, mais encore par son amabilité et par l'exactitude avec laquelle elle répondait à toutes les attentions qu'on avait pour elle. Sa bourse était ouverte à toutes les infortunes ; on la citait comme le modèle des femmes, des mères, des amies ; tout cela rendait M. Nervins orgueilleux. Il n'en était pas de même de sa fille qui, depuis deux mois, vivait rêveuse au milieu de tant de joie et de plaisir.

Sa mère l'observait, sans lui demander la cause de sa tristesse ; mais elle l'observait avec la plus grande prudence et en se gardant même de penser devant elle. De son côté, la jeune fille s'étudiait à s'éloigner de sa mère, toutes les fois qu'elle recevait; à ne pas l'accompagner dans ses sorties; à ne pas se trouver sur ses pas quand elle rentrait. Pour la voir, il lui fallait aller la chercher dans sa chambre ; là elle s'occupait toujours à lire ou à jouer du piano. Sa mère observait sa réserve et sa froideur ; les insinuations affectueuses, les caresses, les cadeaux, tout était inutile ; Marie se montrait indifférente à tout ; tou-

jours humble et respectueuse, mais toujours taciturne, elle ressemblait à une novice qui passait chez elle l'année de noviciat, avant d'entrer dans le cloître.

Son père observait aussi le changement qui s'était produit chez sa fille, sans savoir à quoi l'attribuer. Plus d une fois, en passant le bras à son cou, comme s'il causait avec un ami, il lui avait demandé le motif de son nouveau genre de vie.

— C'est l'âge, mon père, lui avait répondu la jeune fille ; quand on entre dans ses dix-huit ans, il faut être sérieuse, pour que les gens se forment une bonne opinion de vous. Paris, du reste, ne m'offre pas d'attraits ; ses plaisirs, ses bals ne me sont pas agréables, Je me trouve mieux dans la solitude du jardin de Gênes. Là je suis plus agréablement, au milieu des fleurs et des oiseaux. Ici je ne connais personne; si quelqu'un vient nous voir, c'est pour l'intérêt que, toi, tu lui offres ou pour le plaisir que leur donne ma mère. Ici je n'ai ni un parent, ni un ami. A notre arrivée, Paris, avec ses monuments et ses musées, m'a fait passer mon temps ; maintenant je suis toujours seule ; il est vrai que j'y trouve mon plaisir.

Clara entendit la réponse de sa fille, comme une critique indirecte de sa propre conduite.

Dès son arrivée à Paris, Clara avait abandonné sa fille aux soins d'une gouvernante modèle de vertus et de sagesse, mais qui était une allemande sèche, tout opposée à la nature douce et expansive de Marie ; allemande catholique et superstitieuse, elle employait tout son temps en prières et en pénitences, et Marie n'étudiait pas ; la jeune fille vivait comme une branche détachée du tronc maternel. Clara s'occupait plus d'elle-même et de l'amour qui remplissait son cœur que de sa fille. Cet amour la rendait distraite, la faisait sortir de l'hôtel trois ou quatre fois par jour, toujours seule et mystérieusement. Marie était l'unique personne qui connaissait sa mère ; elle l'observait de son appartement, sans lui dire une parole, et elle lisait sur son visage sa joie ou sa tristesse.

Un jour Clara rentra, vers six heures du soir, très inquiète, suivie d'un monsieur inconnu à Marie, qui descendait au même moment avec sa gouvernante pour aller à la promenade.

En la voyant, sa mère devint rouge comme

un coquelicot, la personne qui montait après elle regarda la jeune fille, comme un homme qui n'a pas la conscience tranquille et dont les pieds sont légers pour courir au mal. Clara monta rapidement l'escalier, salua sa fille, comme si elle était fort occupée; et la fille le descendit, cet escalier, comme quelqu'un qui fuit d'un mauvais pas.

Celui qui suivait Clara était l'homme heureux, le bien-aimé. Les nations n'ont que le gouvernement qu'elles méritent, et les femmes n'ont que les amants qui leur ressemblent. Notre personnage avait l'âge, la figure et le caractère que réclamait l'âme de Clara. Sans conviction aucune, il n'accordait aucune importance à la femme; il fallait qu'elle vînt le chercher pour la rencontrer; il lui consacrait les moments qui lui restaient sur les heures que lui laissait sa maîtresse, avec qui il passait ses meilleurs moments. Tel était le type dont s'était éprise Clara et qui, après tout, appartenait à une famille de gentilshommes : la courtoisie ne détruit pas la valeur; l'expérience lui avait, pour son bien, ossifié le cœur. Clara avait trouvé dans cet homme l'âme qu'elle méritait pour son bonheur et pour sa

guérison. Il est vrai qu'il lui en fallait peu pour la guérir, et si lui, au lieu de la regarder avec indifférence, l'avait adorée avec passion elle, lui aurait bientôt donné un successeur; mais, en ce moment, il était, lui, son mortel préféré.

Ils entrèrent dans le salon, il lui donna un baiser, puis, regardant d'un air moqueur le portrait du mari, qui était sur une table, il lui dit en riant :

— C'est un brave homme ! A propos, avez-vous su quelque chose du fou ?

— Rien du tout, répondit Clara avec indifférence.

— Quel type ! Il n'y a que l'Amérique pour produire de ces hiboux taciturnes. Vous l'aurez, je pense, perdu de vue pour toujours.

— Sans doute, répondit Clara, s'il revient il faudra qu'il ait l'estomac bien fort ; qu'il n'ait pas d'amour-propre ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui prouver combien je vous aime.

— Et les fameuses fleurs ?

— Le domestique les aura portées à Saint-Roch, si c'est son patron, répondit Clara avec ironie.

C'était un extravagant sensible, ajouta dédai-
eusement notre élégant personnage, et bon
ur le musée de Cluny. Qu'il aurait été bien
milieu de toutes ces antiquailles et de tous
s vieux tapis. Ma belle Clara, allez-vous ce
ir au bal de la princesse Kika ?

Clara allait répondre, quand M. Nervins
tra. Vous ici, marquis, lui dit-il affec-
eusement, j'ai reçu votre lettre et vous avez
réponse chez vous.

Le rouge monta au visage du marquis, et
en qu'il ne témoignât aucun trouble, un œil
servateur, sagace, aurait remarqué qu'il était
proie à une vive émotion. Il demeura en-
re quelques moments où, par ses bons mots,
remplit Clara de plaisir et son mari, de dé-
ût ; puis, tout joyeux, il prit congé d'eux.

Quand il fut parti, Clara, qui ignorait que
Marquis avait écrit à son mari, lui demanda
ec curiosité, mais en témoignant la plus
ande indifférence :

— Pourquoi le Marquis t'a-t-il écrit ?

— Voudrais-tu me permettre de ne pas ré-
ndre à ta question, lui dit M. Nervins, parce
e si tu m'y obliges, la vérité, je le crains, ne
fera pas plaisir.

— Donc, je t'y oblige, lui répondit Cla
inquiète ; je veux le savoir.

— Je t'avouerai donc avec peine qu'il m
écrit pour me demander quatre-vingt mi
francs qu'il a perdus hier au soir à l'écarté
son cercle.

— Ne dit-on pas qu'il est profondém
riche, lui répondit Clara, avec un sembla
d'étonnement ; n'as-tu pas vu comme il s'e
montré magnifique à notre égard, toutes
fois que l'occasion s'en est présentée ; ce q
tu viens de me dire me donne à réfléchir.

— Sa lettre me produit aussi le même effet s
moi-même. Enfin, je lui ai envoyé un chèq
de quatre-vingt mille francs sur la maison
Rothschild. C'est la seconde fois qu'il se so
vient ainsi de moi ; mais à la troisième je l
dirai purement et simplement que je suis s
serviteur.

— La seconde fois ? s'écria Clara, faisant l'
tonnée, et pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? Lu
si élégant, si magnifique, si généreux, si com
il faut ! C'est une pitié !

— C'est ainsi ; c'est une pitié très fréquen
dans Paris. Ce jeune homme, noble, riche
la tête d'une belle fortune, est obligé d'empru

pour payer ses dettes de jeu ; et il a recours
noi, qui ne suis pas son parent, parce qu'il
peut-être aucune autre personne à qui il
isse demander ce qu'il lui faut. Si je lui avais
usé cette somme, qui sait dans quelle situa-
n il se trouverait aujourd'hui ?

Clara, femme des plus pratiques, resta toute
nsive.

— M'aimer tant, et avoir besoin de la caisse
mon mari !... Sacrifier pour cela la femme
'il disait adorer avec tant d'amour !... Quel
air ! disait en elle-même la positive Clara.
ais, non ; c'est impossible. Dis-moi, Nervins,
and tu lui as donné les premiers cinquante
lle francs, t'a-t-il fait un reçu ?

— Oui, un billet payable dans un an ; mais
and je lui ai remis le chèque sur la maison
thschild, on m'a avisé de ne pas m'attendre
tre payé à l'époque de l'échéance ; on m'a
me ajouté que je ne serais jamais payé peut-
e, parce que le remboursement n'est pas
ns ses habitudes. Mais le Marquis m'a donné
parole d'honneur qu'il me rembourserait
terme échu, et, quoiqu'on en dise, je crois
'il le fera. Ai-je mal fait de lui prêter cet
gent, sans te le dire ?

— Non, lui répondit Clara avec ennui, j'ai la même idée que toi sur le Marquis.

Elle aurait dit avec plus de raison : J'avais la même idée autrefois. Ce soir-là, les valeurs de l'élégant Marquis se cotaient très bas dans l'âme de Clara et plus bas encore dans l'esprit du mari.

Les femmes des riches, il faut les aimer sans demander de l'argent à leurs maris. On blesse leur amour-propre par ces libertés, et l'on fait passer un mauvais moment aux maris. On ne reçoit pas d'ordinaire ce qu'on leur demande et l'on perd du même coup et le mari et la femme.

Les gens d'argent veulent bien en avoir davantage, mais ne consentent pas à en donner. Ils sont de l'espèce des vautours : ils volent tous là où se trouve un cadavre ; c'est à qui enlèvera le morceau le plus gros ; ils ont les yeux et le cœur de ces animaux ; ils s'adulent les uns les autres, et tous entourent le plus gros et le plus vorace, comme s'il devait leur donner une part de sa proie.

Mais ces instincts pour acquérir, ils ne les ont pas pour donner. La charité des vautours

st la destruction ; celle des riches, en géné-, c'est l'avarice.

Ceux qui donnent aux autres se croient sur chemin de la misère ; et les dons sont des lets d'hôpital.

Les mauvais riches n'ont pas d'yeux, n'ont s de cœur ; à l'égard de la misère, le même ir de l'argent les pousse tous.

Régulièrement leurs femmes sont dignes ux ; leurs visages sont en rapport avec leurs es, avec leur fortune ; elles vivent dans un ir toujours croissant ; elles se jalousent les es les autres et elles ne se rassasient jamais ns leur ambition.

Le mauvais riche, la mauvaise riche vivent r l'or, pour l'or et de l'or.

Et comme la richesse, sans la charité, sent le illon, les femmes des mauvais riches, domi-es par l'avarice, ne laissent pas, malgré leurs ntelles et leurs diamants, malgré leur beauté, laissent pas, dis-je, de paraître des mar-andes de bric-à-brac.

Aucune n'a de tendresse dans le regard, de uceur dans le sourire ; aucune n'a la douce rénité de la justice.

Chez toutes se reproduisent sur le front et

sur leurs lèvres pincées, l'ambition qui dévore, la jalousie qui les ronge et la crai de perdre ce qu'elles ont.

Les maris de ces duègnes couvrent leur vé-table physionomie du masque de leur défian ils regardent, comme les renards et reçoiv leur prochain, comme les loups; ils demand avant qu'on leur demande et ne donnent des chagrins.

M. et Madame Nervins n'appartenaient à cette espèce de mauvais riches; cependa la lettre de l'élégant Marquis avait singul-rement refroidi l'amour de Clara, comme ciguë refroidit les veines de Socrate, qui phi-sopha jusqu'à l'heure de la mort.

Clara et M. Nervins étaient généreux; aimaient à faire le bien sur une grande échel Ce n'était donc pas l'argent qui refroidiss l'âme de Clara; c'était la réserve et le silen de son bien-aimé, dans ces occasions fréquent

Elle racontait avec douleur l'histoire d' riche espagnol ayant mal gagné sa fortune, à qui un ami, dans la peine, demandait service en lui écrivant de loin, et qui, au li de le lui rendre, avait allumé le feu avec lettre en disant : ceci épargne une allumet

lle mettait en parallèle la conduite d'un genthomme italien des plus modestes. Ce derer, apprenant qu'un de ses amis était dans nfortune, se rendit chez lui et lui dit : il n'y personne de triste sans motif; il te manque ce que j'ai de trop; que te faut-il? — Vingt ille francs! — Je vais te les chercher. — Il rtit, rentra chez lui, et revint peu d'instants rès rapportant l'argent à son ami, et ajount : Je donne, mais je ne prête pas à mes nis.

Clara redisait cette noble et généreuse conite, comme une des actions les plus agréables son cœur. Aussi ce qui lui déplaisait, ce n'éit pas que son mari eût donné cent trente ille francs à celui qui en avait besoin, mais fonds d'exploitation que le Marquis voulait ire de la mine de son amour. L'élégance du arquis, ses belles manières, ses bons mots vaient séduite quelques semaines; mais les nt trente mille francs avaient été, comme une nette qui lui faisait voir de loin ce qui s'éit passé, et ce qui pourrait encore arriver.

— Tu es toute pensive, lui dit Nervins en voyant les yeux fixés sur la cheminée.

— Non, lui répondit Clara, mais je réfléchis

aux émotions qu'aura dû éprouver le Marq
en perdant ses quatre-vingt mille francs.

— S'il pensait à moi pendant qu'on les
gagnait, reprit Nervins, assurément il ne
aura éprouvé ni grandes ni amères; il aura
se dire en lui-même : en avant, ce qui ne n
coûte rien; demain, je les demande; on me
donne, et jusqu'à une autre!

— C'est fâcheux, s'écria Clara en allant
son cabinet de toilette pour se préparer à
rendre au bal de la princesse Kika.

CHAPITRE XXI

PENDANT qu'elle arrangeait sa coiffure, Clara ne pouvait se sortir de la tête et les deux lettres du Marquis et les cent trente mille francs. Hier, elle s'était parée dans la pensée de surprendre par ses atours l'homme favori de son âme; aujourd'hui, vingt-quatre heures après, quelques billets de banque avaient éteint l'électricité de ce cœur qui avait jusqu'alors suivi son amant, comme l'ombre suit le corps.

Qu'il faut peu de chose pour tout perdre dans la vie ! un petit caillou excite ici toutes les convoitises ; là, cent trente mille francs font bon marché du cœur le plus ferme.

Clara mit sur sa tête une couronne de volubilis blancs et bleus, branches superbes, fleurs

aussi promptes à naître que rapides à mourir, elle attacha à son cou un collier de magnifiques émeraudes et passa une robe blanche ornée de dentelles en point d'Angleterre, et pour la première fois, depuis qu'elle était dans Paris, elle se rendit au bal de la princesse Kika, avec l'ennui dans l'âme.

C'était plus de minuit quand elle arriva : les splendides salons regorgeaient de monde ; elle aperçut, au fond du troisième salon, le Marquis qui l'attendait, et qui s'entretenait à dessein avec son ancienne amante, sachant bien qu'il exciterait par là suffisamment la jalousie de Clara, pour lui faire prendre le chemin de son amour.

Le Marquis avait étudié son caractère ; il savait que son indifférence piquait son amour-propre et qu'il la maîtrisait ainsi à sa volonté. Or, comme Clara voulait être en tout la première, comme le Marquis était un homme à la mode parmi l'aristocratie de son genre, il avait la certitude qu'il était nécessaire à la vanité de Clara, qu'il avait, par conséquent, les moyens et le droit de compter sur son amour et de puiser franchement dans la bourse du mari.

En la voyant entrer, il attendit qu'elle allât rs lui pour lui prendre le bras. Mais Clara i jeta un rapide regard, détourna la tête, vinant, pour la première fois, ce qui se passit dans l'esprit de cet homme vulgaire, mais plus bel homme du bal, par sa longue cheure frisée, ses grands yeux bleus, son nez uilin, sa barbe blonde et épaisse, et ses marères élégantes.

Elle le regarda avec indifférence, et alla sseoir au bout du salon, honteuse d'avoir é aussi longtemps le jouet de cet exploiteur de celle qu'elle croyait son ancienne amante, qui l'était toujours, d'accord avec le noble arquis, pour mettre à profit et Nervins et sa nme.

Un quart d'heure après, l'élégant cavalier nt offrir son bras à Clara, qui lui dit qu'elle avait aucune envie de se promener, et qu'elle sirait rester assise.

— Vous êtes cruelle dans votre indifférence, i dit le Marquis à l'oreille.

— Faites attention qu'on nous regarde, lui pondit gravement Clara.

— Je ne vous avais jamais vue aussi timide, i répliqua avec ironie le Marquis.

Le duc de M... s'approcha sur ces entr-
faites de Clara, la salua profondément, ten
la main au Marquis, et, s'adressant à Cla
lui dit : c'est le meilleur gentilhomme,
meilleur garçon de Paris. Malheureux au je
mais heureux en amours.

Cette phrase fut un coup de fouet po
l'âme de Clara.

— Ni au jeu ni en amours, répliqua vi
ment le Marquis, pendant que Clara, prena
le bras du duc, se rendait avec lui au buffet.

Ce soir-là, Clara était merveilleusem
belle, et jamais elle ne s'était trouvée au
seule, aussi laide à ses yeux. Comme toujou
ses adorateurs l'entouraient, mais elle ne
entendait pas; elle allait et venait, d'un cô
d'un autre, tout agitée.

Le Marquis s'approcha d'elle une secon
fois, et d'un air et avec la confiance que don
l'heureuse possession de la femme jusqu'alo
soumise à sa volonté, il lui dit :

— Je vous attends demain, à une heure
demie.

— Demain, à une heure et demie, répé
Clara avec dédain; c'est impossible, je ne
peux pas.

— Il n'y a pas d'impossible qui tienne; je ux qu'à une heure et demie vous soyez de-ain chez moi.

— Je ne le peux pas, répondit séchement lara ; laissez-moi, on nous observe.

Le Marquis s'éloigna ; Clara prit le bras de n mari et quitta le bal. En quarante-huit eures, cet homme, si aimé, en était venu jus-'à causer de la répugnance à celle qui lui ait tant sacrifié.

Clara rentra chez elle, honteuse d'elle-ême; ses lèvres murmurèrent deux ou trois is le nom de Joseph.

Tu es vengé, pensait-elle au fond de son ne, décidée à quitter Paris pour fuir le Mar-uis, que sa figure et ses plaisanteries lui aient rendu insupportable.

Le lendemain, à son lever, sa domestique lui emit une lettre qu'un laquais du Marquis enait d'apporter, et qui attendait la réponse.

Clara ouvrit avec dégoût le billet parfumé, insi conçu :

« Jamais je ne me serais attendu à la froi-eur avec laquelle vous m'avez traité cette uit; je n'ai pu dormir en y pensant. Dès non lever, je vous écris pour vous dire que je

vous attends sans faute à l'heure ordinaire. J'ai besoin de vous entretenir de choses fort graves, mon cher amour, la plus belle, la plus élégante, la femme la plus adorée de la terre. Ne soyez pas cruelle pour celui qui vous aime tant. »

Clara lut la lettre, la brûla, et dit à sa domestique de répondre à l'envoyé du Marquis qu'il n'y avait pas de réponse, et que son maître pouvait venir la voir à quatre heures du soir.

CHAPITRE XXII

A quatre heures, Clara attendait assise dans son salon. M. Nervins était sorti pour se promener avec sa fille. Le Marquis arriva, beau comme un Adonis, parfumé comme un bouquet d'héliotropes, dans une toilette correcte, depuis la tête jusqu'à la pointe des pieds. Peu s'en fallait qu'il ne passât pour un des fameux lions de Paris. Il se présenta avec l'aplomb que l'absence de toute pudeur donne aux insensés audacieux, et alla baiser la main de Clara qui l'attendait avec impatience.

— J'ai remarqué en vous, lui dit-il, un changement extraordinaire. Je ne peux m'expliquer votre conduite. Est-ce jalousie? Celle

qui, hier, dans mes bras, me jurait un amo éternel, ne peut changer ainsi sans un mo puissant. Le fou est-il revenu et a-t-il ressu cité une vieille passion ? Expliquez-moi vo conduite; pour moi, je ne peux la comprend

Clara l'écoutait sans lever les yeux, et comm si elle pensait à autre chose. Tout en parla le Marquis tordait ses blondes moustaches contemplait son silence, en souriant ironiqu ment, comme l'amant qui se croit toujou vainqueur.

— J'exige que vous me répondiez; save vous les sacrifices que je vous ai faits ? que j été infidèle, que j'ai abandonné une femm qui m'adorait; que, pour vous, je la regar aujourd'hui, malgré ses pleurs, avec la pl grande indifférence; que ma vie et tout ce q j'ai vous appartient, et que, sans votre amou je ne peux vivre ?

Clara releva la tête, le regarda tranquill ment, et lui répondit avec froideur :

— Je vous ai fait dire de venir à quat heures, parce que je voulais vous donner pe sonnellement ma réponse... Entre nous, tou relation est terminée ; vous pouvez compter su mon amitié, et sur rien de plus.

— Clara, je ne peux accepter cette situation, t le Marquis en se levant.

— Asseyez-vous ou bien retirez-vous, lui dit lara avec fermeté. Quand une femme ne veut as, je ne conçois pas qu'il y ait un homme sez imprudent pour l'obliger à l'aimer par rce.

— Ce n'est pas pour vous obliger à m'aimer ır force, lui répondit en s'asseyant de nouau le Marquis tout surpris ; c'est qu'après qui s'est passé entre nous, je ne comprends as votre conduite.

— Mais, moi, je la conçois parfaitement ; oilà pourquoi, entre nous, toute relation amour est terminée.

— Adorable Clara, lui répéta le Marquis n se levant pour se jeter à ses pieds, vous ne ous rappelez pas que je vous ai sacrifié l'amour plus profond de mon cœur.

— Quiconque en trompe une peut en tromer deux, lui répéta Clara en frappant rapideent sur le timbre.

Le Marquis n'eut presque pas le temps de rasseoir, et, quand le domestique entra, lara lui donna l'ordre d'ouvrir les persiennes, uis, s'adressant au Marquis, elle lui dit :

— J'ai eu beaucoup de plaisir à vous r-
voir, et, jusqu'au retour de mon voyage, je
pourrai vous recevoir. Adieu, Monsieur
Marquis !

Puis elle rentra immédiatement dans
chambre; le Marquis tout confus, malgré s
sang-froid, n'eut plus qu'à prendre son ch
peau et la porte en même temps.

En rentrant dans sa chambre, Clara se d
sait à elle-même : il m'en a coûté plus
luttes et plus de larmes pour fermer à Joseph l
portes de mon cœur. Fermer au Marquis l
portes de ma maison me donne de la joie,
mon âme se trouve allégée d'un poids énorm
Je me rappelle ses plaisanteries, ses frivolité
sa prétention, et il me semble impossible q
j'aie été aussi aveugle. C'était ma destiné
pensa-t-elle en se jetant dans un fauteu
comme si la honte et le chagrin la privaient
ses forces.

Le Marquis avait perdu une grosse parti
et il ne se rendait pas compte de la carte q
lui avait manqué au jeu.

Serait-ce la lettre que j'ai écrite à son mari
se disait-il. Aura-t-elle compris que je contin
d'être l'amant de mon ancienne maîtresse,

qu'elle m'est toujours restée complètement indifférente ? Se serait-elle fatiguée de moi ? Professerait-elle la maxime que : changement de mets excite l'appétit ? Quoi qu'il en soit, elle m'a été utile : cent trente mille francs ! les devoir et les faire payer par un autre, c'est une singulière différence. Quant aux autres questions, le temps les règlera.

Si elle était pauvre, je déplorerais sa perte ; mais elle est riche et elle trouvera bientôt quelqu'un pour la consoler. Le mal d'amour, moins on y pense, plus tôt il se guérit ; d'après le proverbe, qu'un clou chasse un autre clou. Paris ne manque pas de femmes, et mon cœur ne s'est pas encore refroidi. Allons chercher le pain quotidien, jusqu'à ce que nous trouvions un autre gâteau, pour nous délecter, aux heures nerveuses de mon bien chéri.

Dans ces consolantes pensées, il se rendit chez son ancienne amante qu'il n'avait pas abandonnée un moment, malgré ses relations avec Clara. Quand l'amour est un commerce, peu lui importe le caprice de ses amants. De plus, le grand monde donne une expérience que ne connaissent pas les gens du petit monde, et deux amants associés, occupant une certaine

position sociale, peuvent faire des affaires étonnantes et fort lucratives. Une de ces associations, bien exploitée, rapporte autant qu'une riche mine. Le Marquis et sa maîtressse savaient bien où le bât les blessait.

CHAPITRE XXIII

L'HIVER est passé, dit Clara le lendemain à son mari, pendant le déjeuner ; je veux aller passer le printemps à Gênes. Il y a longtemps que je n'ai vu pousser mes fleurs ; que je n'ai entendu les rossignols ni les merles de mon jardin, je voudrais bien partir jeudi pour l'Italie.

— Nous partirons un de ces jours, lui répondit Nervins ; ton idée me fait grand plaisir.

— Marie regarda sa mère ; à sa pâleur, dans ses yeux, sur son front, elle sut lire qu'elle éprouvait un vif chagrin.

— Pauvre mère ! murmura-t-elle, sans pouvoir contenir le mouvement de son cœur.

— L'idée de ta mère te sourit, à toi aussi, dit Nervins en s'adressant à Marie.

— Oui, lui répondit la jeune fille, je me réjouis de retrouver ces jardins où j'ai fait mes premiers pas, où j'ai été élevée, où j'ai été toujours heureuse.

— Donc, nous partirons jeudi, lui dit Nervins.

Trois jours après, toute la famille prenait le chemin de l'Italie.

La demande de cent trente mille francs, que le Marquis avait faite, avait ouvert les yeux à Clara. Sa droiture avait commis une erreur; l'esprit du mal la condamnait peut-être à rouler jusqu'au fond de l'abîme, quand la miséricorde divine, par ses moyens impénétrables, vint la sauver.

Les femmes vertueuses depuis la naissance jusqu'à la mort sont des anges; celles qui ont péché et qui se corrigent sont des saintes. Les maris trompés ne doivent pas scruter la vie de leurs femmes, ni s'occuper de découvrir leurs fautes pour les faire rougir et les irriter par des soupirs bien naturels et des plaintes des plus justes; ils doivent, au contraire, dissimuler leur douleur; leur laisser le temps de se

repentir et de se réhabiliter par leur conduite postérieure. Le bon sens n'aime pas à persister dans la mauvaise voie ; et il n'y en a pas de plus rebutante et de plus escarpée que celle de l'adultère et de la prostitution.

Tant que la femme cache ses fautes, si elle n'est pas honnête et qu'elle veuille le paraître, il y a de l'espoir pour qu'elle le redevienne. Péché caché est à moitié pardonné. Voilà pourquoi tout mari qui cherche à découvrir son déshonneur ne gagne que peine et tourment, sans remédier à rien.

L'adultère est une maladie qui se guérit d'elle-même, si elle doit se guérir ; elle a pour remèdes le temps et la désillusion, mais non les larmes, les menaces, ni le châtiment. La mort même, donnée à la femme adultère, ne lave ni ne guérit, ni ne finit le déshonneur de son mari ; au contraire, elle le conserve dans l'histoire, elle l'éternise ; tandis que la patience, la résignation, la dissimulation et le pardon l'effacent, et, par ces moyens, on arrive à sauver la malheureuse que les passions troublent et dont elles rendent l'âme malade.

Quand la femme s'arrête en chemin, qu'elle a honte de sa faute, elle finit par se repentir,

par devenir une bonne mère, une excellente épouse.

Quant à l'impudicité et au dévergondage, c'est l'unique mal pour lequel la prudence et la charité restent sans remède. C'est un mal pire que le choléra-morbus ; il naît d'un défaut de conscience, d'esprit et de cœur ; on ne peut le comparer qu'à l'idiotisme, qui est le résultat de l'organisation de l'individu.

CHAPITRE XXIV

PENDANT ce temps, Joseph voyageait en Ecosse. Il n'avait pas eu un seul jour de santé depuis son départ de Paris. Il souffrait continuellement de douleurs de tête ; passait les nuits agitées, n'éprouvait aucun appétit, faute de sommeil.

Toutes les réflexions de son médecin étaient inutiles. Cet infortuné ne vivait que de souvenirs, de souvenirs qui le martyrisaient et le minaient lentement. Le docteur craignait à tout moment que son ancienne maladie ne s'emparât de nouveau de son cerveau. Joseph lui-même, quand la mélancolie le dominait au point de ne pouvoir lever la tête, se retournait tristement vers lui et lui disait :

— Hélas ! la folie me fait trembler ; il me semble par moments que la raison me manque. Il me paraît impossible qu'il y ait au monde quelqu'un ayant si peu de charité. Souvent aussi, comme pour se consoler, il répétait ces vers de l'infortuné Larra, ce grand critique, ce grand poète espagnol, qui se délivra, par le suicide, de ses peines et de ses contemporains :

Iba te pues tanto en la muerte mia,
Fementida, hermosa, mas que hermosa, ingrata ;
¿ Asi al mas rendido amador, se trata ?
¿ Cupo en tanta belleza, tanta alevosia ?
¿ Que se hizo tu amor ? fué todo falsia...
¡ Cielos ! ¿ Tu consientes una falsedad
Que semeja tanto la propia verdad ?
¡ Oh ! lloren mis ojos, lloren noche y dia !
¡ Ah !... la aleve copa que el amor colmó,
Heces tambien cria para nuestro daño,
Y las heces suyas, son el desengaño...
¡ Ay ! del que la apura cual la apuro yo ! !
¡ Ay ! de quien al mundo para amar nació !
¡ Ay ! de aquel que muere por muger ingrata
¡ Ay ! de aquel que amor tirano maltrata,
Y que, aun desdeñado, jamas olvidó...
¿ Porqué al nacer, cielo, en pecho amador,
Tirano me diste corazon de fuego ?
¿ Porqué das la sed, si emponzoña luego,
El mas envidiado supremo licor ?
Duelate, señora, mi acerbo dolor,

Ven torna à mis brazos, ven hermosa Elvira,
Y aunque haya de ser, como antes, mentira ;
Vuelveme, tirana, vuelveme tu amor... (1)

— Cet homme-là dut être bien malheureux; beaucoup plus malheureux que moi, répétait Joseph au docteur, en essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux.

— Joseph, lui dit le médecin amèrement, cette douleur est indigne de vous ; c'est une ridicule lâcheté; c'est la douleur d'un homme qui craint de rejeter de son cœur un sentiment

(1) Elle te convenait donc tant ma mort, — Parjure, belle, plus que belle, ingrate ; — Est-ce ainsi que l'amant le plus soumis se traite? — Peut-il dans tant de beauté y avoir tant de perfidie? Qu'est devenu ton amour? Tout fut mensonge... — Ciel! tu consens à une fausseté — Qui ressemble tant à la vérité pure? — Oh! pleurez mes yeux, pleurez nuit et jour! — Ah!. . La coupe trompeuse que l'amour a remplie — Produit aussi la lie pour notre perte — Et cette lie, c'est la désillusion. — Malheur! à celui qui la boit comme je l'ai bue moi-même! — Malheur! à celui qui est né au monde pour aimer! — Malheur! à celui qui meurt pour une femme ingrate! — Malheur! à celui qu'un amour tyran maltraite — Et qui malgré les dédains, jamais n'oublie... — Pourquoi à ma naissance, ô ciel, dans mon cœur aimant, — M'as-tu donné un cœur de feu qui me tyrannise? — Pourquoi donner la soif, si elle empoisonne ensuite — La suprême liqueur la plus enviée? — Puisses-tu, ô maîtresse, être sensible à ma douleur poignante. — Viens, reviens dans mes bras, reviens, belle Elvire — Et dût-il être, comme avant, mensonge ; — Rends-moi, tyranne, rends-moi ton amour!

que ne mérite pas la femme pour qui il souffre. A-t-elle répondu à vos regrets ? A-t-elle payé le saint amour que vous professez pour elle ? Paye-t-elle au moins votre souffrance par un souvenir ? N'a-t-elle pas eu, dans les derniers jours, le plaisir d'embrasser, presque devant vous, l'objet récent de son affection ? Ne vous a-t-elle pas témoigné plus que de l'indifférence ? Ne vous a-t-elle pas laissé partir sans vous adresser la moindre parole de consolation ? Que voulez-vous devenir avec vos douleurs et vos peines, avec cette inquiétude, cette tristesse fatale, ces larmes continuelles ? Voulez-vous adoucir par là l'âme de Clara ? Vous avez vu ses yeux, son front, sa bouche, dans les extases d'amour où vous aviez perdu la raison ; et moi j'ai analysé son visage et j'y ai trouvé ce qu'elle est et ce qu'elle a dans l'âme. Vous ne serez pas, vous, l'unique infortuné qui pleurera de l'avoir connue. Toutes les larmes du monde ne pourraient apaiser la fierté et l'insensibilité de son cœur.

Vous l'avez vue pleurer ; plût à Dieu que cela ne vous fût jamais arrivé ! Combien n'y en a-t-il pas qui ont perdu la vie pour avoir vu des âmes endurcies verser des larmes ! Joseph,

vous luttez contre le souvenir de la mère; mais, moi, je crois que c'est la fille que votre cœur désire, et je crains que la lutte entre le cœur et la tête ne vous conduise au tombeau.

— Non, docteur, j'aime Clara; quant à la pauvre Marie, je la vénère, comme je vénère la mémoire de ma mère; quelle fleur si pure de candeur et d'innocence; quelle jeune fille, si noble!... Si je pouvais l'aimer, si je pouvais unir sa vie à la mienne... mais un abîme nous sépare; entre elle et moi, il y a sa mère. Il en arrivera ce qui pourra. J'ai tenu Clara dans mes bras, et ces lèvres, qui ont couvert la mère de baisers, ne peuvent souiller les lèvres virginales de la fille; je ne commettrai jamais ce crime. Marie n'existe pas pour moi; c'est un ange que je ne peux adorer qu'à genoux, sans l'effleurer par les ailes de ma pensee. Si je n'avais pas connu la mère, Marie aurait fait le bonheur de ma vie. Aujourd'hui c'est totalement impossible : entre elle et moi, il y a un abîme éternel.

Il dit et laissa tomber sa tête sur la poitrine, comme un homme à qui manque matériellement le souffle pour vivre.

Le docteur lui donna une boisson éthérisée qui le calma pendant quelques heures.

A force de travail, d'observations et d'études morales, le docteur put à la fin dominer la sensibilité de son malade ; le corps s'améliora d'abord et l'équilibre se rétablit. Or, comme il n'y a pas de mal qui dure cent ans, ni de nature qui résiste à une souffrance continuelle, la douleur de Joseph perdit chaque jour de son intensité. Le médecin discourait déjà avec lui sur le passé et analysait la cause des maux qui avaient mis sa vie dans un danger si grand.

Une de ces nuits où le ciel transparent offre aux yeux de l'homme l'horizon inondé de lumière, le firmament parsemé d'étoiles et la lune magnifiquement suspendue dans l'espace, le docteur s'écria en regardant le ciel :

— Que c'est beau !

— Je n'y trouve rien de beau, lui répondit Joseph.

Et le docteur de lui répondre mélancoliquement :

Y que vera que le parezca hermoso,
El que guarda en el alma dolorida

Que halló feo, vacio y mentiroso,
El corazon de la muger querida. (1)

— C'est vrai, lui répondit Joseph en poussant un soupir. Ce doit être : il faut enterrer le passé dans un oubli éternel ; jeter sur lui un voile impénétrable, pour que l'esprit et le cœur ne soient pas ses victimes.

— Joseph, lui dit le médecin, vos larmes me prouvèrent, dans votre grande maladie, que vous étiez revenu à la raison. Les idées que vous venez d'exprimer me démontrent aujourd'hui que vous avez vaincu le chagrin et le délire qui vous dominaient, et que vous êtes un homme. Soyons utiles à l'humanité.

— Oui, soyons utiles à l'humanité, s'écria Joseph avec enthousiasme, comme s'il sortait d'une profonde léthargie, et semblable au naufragé qui, sauvé des flots et arrivant à terre, s'empresse de faire un vœu au Seigneur.

(1) Et que verra-t-il qui lui semble beau — Celui qui garde dans l'âme endolorie — Le cœur qu'il trouve laid, vide et menteur — Le cœur de la femme chérie.

———

CHAPITRE XXV

J'AI bien vu le printemps luxuriant des Amériques, de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre; mais je ne me souviens pas d'avoir vu, dans aucun pays, cette saison se parer de couleurs plus belles qu'à Gênes. Là, les fleurs poussent caressées par les brises de la mer, qui semble extraire de son sein d'azur le sel de son écume, pour donner une couleur plus vive aux fleurs, et aux fruits une saveur plus douce.

Durant le printemps, l'atmosphère des collines de la cité superbe se forme des effluves des citronniers, des orangers, des gardenias, des jasmins doubles, des magnolias, des roses, des jacinthes, des lys, des giroflées qui embau-

ment l'air, afin que le navigateur puisse, si la nuit est obscure, reconnaître à une immense distance, par l'air qu'il respire, qu'il est devant Gênes la magnifique, la cité des palais somptueux. C'est là que Nervins avait le sien et c'est de son palais qu'assis à l'ombre de ses grenadiers, il voyait entrer à pleines voiles les navires qui venaient des pays les plus lointains jeter l'ancre dans le port grandiose de Gênes.

En contemplant la mer, M. Nervins se rappelait de Joseph; en regardant la tour qui s'élevait au milieu du jardin, Clara se rappelait les jours lamentables de sa folie, et aussi comme compensation, les heures souriantes et douces où elle avait accompagné Joseph, où elle lui avait montré le chemin à travers ces collines.

Marie regardait avec sa lunette un vaisseau aux mâts duquel flottait le drapeau français: ce drapeau qui a fait le tour du monde, et qui semble être l'étendard de la liberté et de la civilisation de tous les peuples. Ce drapeau flottait, arboré à la poupe de la corvette qui entrait dans le port. Une salve d'artillerie démontrait que c'était un des vaisseaux de guerre de la République que Lamartine avait procla-

née, pour éviter à sa patrie les horreurs de la guerre civile.

— Père, dit Marie, cette corvette vient du pays où est notre ami Joseph; pourquoi ne lui écris-tu pas, en lui disant de venir?

Avant que M. Nervins ait pu parler, Clara avait fait la réponse :

— Les médecins lui ont dit qu'il lui fallait vivre loin des lieux où il avait été si gravement malade; que, s'il revenait à Gênes, s'il revoyait ce palais, cette tour, ces jardins, il retomberait dans sa folie.

— Mais, s'il ne peut venir, pourquoi n'allons-nous pas en France nous réunir à lui?

— Ma fille, lui répondit Clara d'un air sombre, tu en es partie parce que tu t'y ennuyais, et moi je ne veux pas revenir dans un pays où les derniers jours m'ont été insupportables.

— Je croyais que tu avais été contente, lui dit Nervins d'un air d'indifférence.

— Non, reprit Clara; du reste, j'ai besoin de tranquillité, mes nerfs sont très agités ; je ne sais pas si c'est la fatigue de l'hiver, mais le repos m'est salutaire et agréable, et je ne veux pas quitter Gênes.

— Mère, lui dit la jeune fille, rassure-toi que papa écrive à Joseph de venir à Gênes nous ferons ensemble l'expédition dans le montagnes de la Suisse; c'est un voyage, dit-on, des plus divertissants.

— Ma fille, je t'ai dit que je ne voulais pa sortir d'ici; toutes tes prières sont inutiles.

— Marie ne répondit rien, laissa son père et sa mère dans le jardin, et alla dans la tour où le fou avait été enfermé. Elle se mit à lire sur la même table à laquelle s'asseyait cet infortuné, lorsqu'il se crut, durant quelques jours, roi de droit divin. Elle avait entendu les récits de sa folie, et ses yeux recherchaient dans tous les meubles, sur tous les murs de la tour, quelque souvenir du malheureux qui y avait été prisonnier. Elle examinait tout avec la plus vive curiosité quand, dans un coin, derrière la cheminée, elle trouva trois lignes, d'un tout petit caractère, qui disaient :

« Patience et bonne intention,
Fais le bien, sans regarder à qui.
A toi pour toujours. »

— Pauvre malheureux! que Dieu te protége, dit la jeune fille en relisant l'inscription

t en poussant un soupir ! Puis, cherchant à miter le plus possible l'écriture de Joseph, lle écrivit sous les trois lignes :

« Que Dieu te bénisse et te rende heureux. »

CHAPITRE XXVI

FATIGUÉ de l'Angleterre, Joseph Grimm voulut revenir à Paris dans l'intention d'accomplir son vœu. Il visita plusieurs villages des alentours. Le docteur ne pouvait comprendre quelle idée il avait, en le voyant parcourir les châteaux et les palais remarquables des environs de Blois et de la Touraine. Après quelques jours d'allées et de venues, il parut se décider pour une magnifique propriété, située à quelques lieues de Paris, sans grande importance en apparence, mais sur une éminence, environnée de bois épais et pourvue d'une abondante source d'eau cristalline.

Il y amena le docteur ; et comme celui-ci

vantait la fertilité du terrain, l'élévation d arbres et l'immense paysage qui s'offrait à l vue, il lui dit :

— Je suis content de voir que ce séjour vou paraît beau. Si vous êtes comme moi fatigu de la lutte avec le monde, vous pouvez vou enfermer ici avec moi et travailler à faire l plus de bien possible à l'humanité.

— Et pourquoi s'enfermer, lui dit le doc teur, le bien peut se faire sans se rendre escla- ves. Pour moi, je n'ai jamais compris les ordre monastiques, ni accepté que l'homme com- mence par abdiquer sa liberté.

— Ce n'est pas cela, lui répondit Joseph je veux m'enfermer, moi, volontairement, pou faire le bien et parce que c'est ma volonté, ave la liberté de mes mouvements et de mes actions. Il y a dans mon âme un désir de m'occupe sans fin ni cesse de la maison que je vais élever et des personnes à qui je vais consacrer toute ma charité.

— Quel est donc ce projet, lui demanda le docteur avec curiosité ?

— Je veux construire sur ce terrain un asile pour les insensés, un refuge pour les enfants trouvés, une école et un hospice pour les vieil-

ırds. Je veux être le chef de cet établissement, le surveiller en personne, comme j'ai urveillé, pour faire ma fortune, les capitaux ue j'avais sous ma direction. J'emploierai mes ichesses à cette œuvre et j'espère que, dans uelques années, l'humanité bénira la main qui ura fait bâtir cet asile. Si vous voulez vous ssocier à moi, vous serez, vous, l'homme de cience, et moi je serai l'homme du travail et e l'argent. Il en résultera pour vous peu de laisir, mais, je crois, beaucoup de gloire.

Le docteur n'eut pas beaucoup à réfléchir our répondre à cette proposition. Je vous suirai, lui dit-il. La pensée est grande et noble. Ce sera un grand honneur pour moi, si nous arvenons à fonder un établissement qui mérite es bénédictions des infortunés.

Le château qui s'élevait au milieu de la proriété fut, en six mois, transformé en une magnifique maison de fous, avec des chambres arfaitement disposées pour cent malades des leux sexes. L'une des deux granges immenses qui dépendaient du château devint une maternité pour cent garçons et cent filles; l'autre, une école spacieuse pour les enfants pauvres les villages voisins. Aux pieds du château,

Joseph Grimm fit contruire une petite église un hôpital pour les vieillards infirmes.

Quand il eut complétement préparé c constructions, il écrivit aux directeurs des asil et des maisons de santé d'Allemagne et de Lo dres de lui envoyer un personnel intelligent éprouvé par ses qualités et ses services. Il ou vrit l'asile avec ce personnel pour servir gra tuitement, pour secourir les enfants que malheur déposait à ses portes, pour soulag ou guérir les malades et les fous.

Le docteur se montrait émerveillé de l'acti vité, de l'intelligence avec laquelle Josep s'occupait de cette fondation immense. Rien d plus admirable que la transformation du châ teau opérée en six mois par cet esprit énergi que et infatigable. Il est vrai qu'il avait à s disposition des capitaux considérables. Dè qu'il y eut mis les pieds, Joseph ne quitta plu ce qu'il appelait l'*Asile des pauvres*.

Pour le département dans lequel il était si- tué, cet établissement était devenu une sourc de richesse et de bien-être. Les ouvriers et le malheureux bénéficièrent d'une pensée si hu- manitaire. Ils y trouvaient l'instruction pour leurs enfants, un abri pour la vieillesse malade.

Joseph avait pesé avec le préfet toutes les
uestions administratives. Il avait assuré les
pitaux nécessaires tant pour la construction
ejà exécutée et qu'à sa mort il cédait à l'Etat,
ue pour l'entretien de la maison de fous, de la
aternité, de l'hospice et de l'école.

Il disposa d'une grande partie de sa fortune
n inscription de rentes sur le Grand Livre de
Dette publique, afin d'assurer pour toujours
entretien nécessaire à son œuvre.

Il écrivit à M. Nervins, son associé, pour lui
ire part du projet qu'il avait commencé de
éaliser, lui demander de liquider la maison
e banque de New-York, de partager les béné-
ces à la fin de l'année, parce qu'il abandon-
ait complètement les affaires commerciales.

Cette activité commerciale qui avait produit
e si beaux résultats dans les affaires, Joseph
rimm l'appliqua à l'établissement et aux
oins de son asile, et à faire le bien à ses sem-
lables. Cette dernière idée que son malheur
ui avait suggérée et dont la pensée l'avait ré-
réé au milieu de ses peines, lui rendit par sa
éalisation toute son énergie et toute sa joie.

Il avait déjà, dans sa maison de fous, vingt-
eux malades ; trente dans son hôpital ; quinze

garçons ou filles dans la maternité. Tous le matins, Joseph passait l'inspection d'abord de fous, puis des malades, enfin des enfants. Il le examinait les uns après les autres ; s'informai minutieusement de leur état, de sa gravité, d son amélioration, de la conduite et du soin de employés à leur égard, de la nourriture, enfi de tout ce qui pouvait contribuer au bien-êtr et au soulagement des malheureux que Die avait, disait-il, confiés à ses soins.

Joseph avait abandonné son costume e adopté pour rester dans l'asile une veste d drap grossier comme celui des employés, vest que portait aussi le docteur. De sorte que chef et domestiques, tous étaient habillés de l même manière et les habillements étaient d la même couleur. L'asile ressemblait à un cou-vent de trappistes.

C'était un spectacle consolant de voir ce homme pieux se lever à quatre heures du ma-tin, parcourir les cuisines, visiter les nourrices, passer en revue les salles des malades et celles des fous ; descendre à l'école, à onze heures, voir enseigner les enfants, assister enfin au re-pas préparé pour les vieux.

Cet homme généreux ne perdait pas un mo-

ment, et quand, à dix heures du soir, rendu de fatigue, il se livrait au repos, il semblait que les anges veillaient sur le sommeil de celui qui avait tant souffert, de celui qui, en pratiquant la charité, goûtait une paix sereine et un calme plus doux que tous les plaisirs que ses richesses n'avaient jamais pu lui procurer, une joie plus pure que celle que son malheureux amour n'avait jamais pu lui donner.

Parfois les souvenirs du passé traversaient son esprit : alors il se rendait à la maternité, il prenait trois ou quatre de ses enfants comme il les appelait, les conduisait au jardin, leur prodiguait ses caresses, leur apprenait à lire, jouait avec eux, et par là il dissipait la mélancolie qui, quelquefois, venait troubler son repos.

Parmi les enfants que la charité avait déposés dans l'asile se trouvaient deux jumelles de six ans, orphelines de père et de mère, et sans parents d'aucune espèce. Ces infortunées avaient eu, pour tout soutien au monde, une mère aveugle qui demandait l'aumône assise au bord du chemin. Elle mourut de faim, et un jour ces pauvres petites filles se trouvèrent seules dans la petite baraque où la mère les abritait.

Fatiguées d'appeler la morte elles sortirent e
pleurant sur la route. Un laboureur qui pa
sait entendit leurs gémissements ; il s'approch
de la cabane, vit le cadavre de la mère, con
duisit les deux enfants au maire du village et l
maire les déposa à l'asile, où les deux orphel
nes trouvèrent la miséricorde de Joseph et l
soins des sœurs de charité qui le secondaie
avec une abnégation toute chrétienne.

Ces infortunées étaient sauvées pour tou
jours. Joseph les regardait comme ses propr
filles ; elles étaient ses privilégiées. Comme l
mère avait été une mendiante sans religio
Joseph les avait fait baptiser, à leur arriv
dans l'asile, et leur avait donné les noms d
Clara et de Marie.

Les deux fillettes étaient sa joie. « Si j
m'étais marié, je n'aurais pas eu deux fill
plus belles, » disait-il parfois au docteur, qu
était vraiment content de voir gai, heureux e
bien portant cet homme que ses soins avaien
arraché à la folie, au désespoir et à la mort.

Marie et Clara étaient deux petits anges
l'une était blonde comme l'or et avait les yeu
bleus ; l'autre avait une chevelure noire et de
yeux noirs. Elles faisaient les délices de Josep

Grimm qui les élevait avec un soin tout particulier, dans la pensée de les adopter un jour pour ses filles, si leur nature répondait à ces soins, si leur bon cœur et leur vertu les rendaient dignes de la position de fortune qu'il était disposé à leur laisser.

Les fillettes semblaient comprendre la pensée de leur protecteur ; elles étaient chéries non-seulement de Joseph, mais aussi du docteur et des sœurs qui faisaient le service de l'asile. Elles étaient bonnes et intelligentes, aussi gentilles de corps que d'âme ; égales de taille et de forme, quoique de figures différentes et droites comme deux roseaux. L'une était vive et remuante comme un oiseau ; l'autre, tranquille et sérieuse ; et toutes deux bonnes, aimables, respectueuses, appliquées, d'une douceur et d'une beauté charmante, malgré leur âge enfantin.

Elles faisaient tout bien ; elles allaient à l'école et apprenaient parfaitement leurs leçons ; elles mangeaient délicatement, jouaient avec joie, ne s'éloignaient jamais de leur maîtresse et, quand Joseph venait, elles se jetaient dans ses bras comme s'il eût été leur père. Joseph les adorait.

Celui qui aime les enfants n'a pas besoin d'en engendrer. Il s'en trouve, dans le monde, de ces enfants malheureux, comme les deux fillettes Clara et Marie, qui se roulent dans la misère et qui sont doués d'âmes bonnes et nobles. S'ils tombaient aux mains d'hommes bienfaisants, ils deviendraient des modèles de vertu et de devoir ; seraient peut-être meilleurs que les fils les meilleurs, et qui sait s'ils ne seraient pas plus reconnaissants.

Combien de célibataires et d'infortunés trouveraient dans l'adoption de ces malheureux le bonheur qu'ils ne trouvent pas dans leur isolement, bonheur qu'ils recherchent inutilement dans les plaisirs sensuels, dans le jeu, dans le luxe et dans mille futilités qui rendent plus grands leur dégoût et leur solitude. Il y a de ces égoïstes qui portent tout leur amour sur un chien, sur un chat, un singe, un perroquet ; et l'amour qu'ils doivent à l'humanité, ils le consacrent à ces animaux vraiment dignes d'eux.

Quand ces animaux chéris meurent de vieillesse, ces êtres incomplets pleurent et souffrent des mois entiers ; parfois leur âme prend le deuil. Ils ont des yeux, un cœur et souvent une fortune colossale que leur avarice

augmente, et ils ne portent pas leurs regards sur ces enfants, orphelins, abandonnés, qui pleurent de faim sur les places, dans les rues, dans le coin obscur des mansardes.

Si l'humanité chrétienne était vraiment chrétienne et charitable, que de bien ne ferait-elle pas ! Avec quelle facilité et sans peines s'ouvriraient les portes de cette éternité si oubliée de ceux qui vivent oisifs en végétant, et si désirée de ceux qui, vaincus par la maladie, s'approchent de l'heure de la mort. C'est à ce moment qu'ils pensent à faire le bien, alors ils adopteraient non pas un enfant, mais même un ânon. Mais c'est trop tard. Ils partent de ce monde en laissant leurs sacs d'or et d'argent, qu'un héritier, d'une parenté parfois fort lointaine et qui leur est souvent même inconnu, répandra dans les restaurants, les cafés, les maisons de jeu, les lupanars, pour venger par là la misère, et mettre en relief aux yeux du monde, les résultats de leur stupide égoïsme, de leur négligence et de leur avarice.

Il y a cependant dans Paris quelques âmes grandes, pleines de charité, qui méritent la vénération des contemporains et le souvenir impérissable de l'histoire.

CHAPITRE XXVII

MONSIEUR Nervins avait répondu aux désirs de Joseph. Il avait établi la balance générale de la maison de New-York, actif et passif; distingué ce qui pouvait être réalisé à l'instant, de ce qui dépendait des événements et de ce qui avait encore besoin de quelques années pour la liquidation. Il revenait à Joseph pour sa part quatre-vingts millions, dont quarante pouvaient lui être comptés immédiatement, et les quarante restant, au fur et à mesure que la liquidation les ferait rentrer.

M. Nervins se séparait avec un profond chagrin d'un associé qu'il aimait comme un fils. Joseph avait été l'âme et l'intelligence de sa maison. Sa parfaite connaissance des affaires,

son travail incessant et sa probité à toute épreuve avaient quadruplé, en quinze ans, le capital de la société. Sa retraite était un grand malheur pour M. Nervins.

Quand Clara connut son projet de fonder un asile, de se retirer du monde, elle prit cette détermination comme un moyen de la part de Joseph d'appeler son attention pour intéresser et remuer son âme; elle n'y ajouta pas foi, malgré les lettres que Joseph écrivait à cet égard à son associé. Mais quand elle apprit son intention de quitter les affaires et de transporter ses capitaux à Paris, elle fut convaincue qu'il réalisait sa pensée et que dans sa vie un changement s'était opéré.

— Il m'aurait oubliée! se disait-elle en elle-même avec chagrin.

Cette femme semblait sentir que Joseph s'était délivré de l'amour dont il avait été victime; de la cruauté avec laquelle elle l'avait traité, et du défaut de jugement avec lequel elle avait donné son cœur à un autre homme insignifiant; pendant que le malheureux l'adorait et que sa tristesse le conduisait aux bords de la tombe.

Clara avait besoin de son amour, alors même

qu'elle ne l'aimait plus. Quand elle sut que Joseph vivait tranquille et heureux, tout entier aux soins de son asile, elle devint jalouse de la paix de son âme ; elle ressentit une inquiétude qui ressuscita en elle l'amour qu'elle avait éprouvé pour lui. La mélancolie et la mauvaise humeur s'emparèrent d'elle, sans que rien pût distraire son esprit.

D'un autre côté, la tristesse et le silence de sa fille étaient comme une épée de Damoclès suspendue sur sa tête. Cette enfant ne la contrariait en rien, absolument rien; elle ne demandait jamais rien; ne se plaignait jamais de rien. Si on l'appelait elle venait ; si l'on ne se souvenait pas d'elle, elle charmait ses heures par la lecture, ou bien elle dessinait, enfermée dans la tour du jardin la plus grande partie de la journée, et sa mère ne venait jamais l'y chercher; on eût dit que ses souvenirs torturaient son âme.

Dès que Joseph eut écrit et annoncé que la construction de l'asile était terminée, qu'il allait s'y enfermer et se séparer du monde, la tristesse de Marie avait augmenté, et plus d'une fois son père l'avait surprise les yeux pleins de larmes.

M. Nervin parla avec inquiétude à Clara des larmes de Marie et de la tristesse qu'il avait observée chez elle. La mère le tranquillisa, mit l'état de sa fille sur le compte des nerfs, tout en soupçonnant que la cause de cette tristesse se trouvait dans la dernière détermination de Joseph. Clara s'irritait de croire que sa fille avait pu penser à lui. Ce cœur, qui avait été si cruel, ne permettait pas que Marie eût le droit de s'intéresser à Joseph..

Clara n'éprouvait aucun remords du mal qu'elle avait causé ; elle n'avait aucune conscience de sa conduite pendant les derniers mois de son séjour à Paris. On efface avec une éponge les mots qu'on écrit sur une ardoise, de même elle avait effacé de son cœur les actes de sa vie avec le Marquis. Sa sérénité et son assurance étaient sans bornes; elle regardait comme les âmes justes, le front calme, les yeux fixes et les joues sans pâlir. Quand une femme en arrive à ce degré, c'est qu'elle a une profonde expérience du vice ou qu'elle a une âme de fer. Or la malheureuse, malgré son assurance, n'était ni méchante, ni vicieuse.

Les femmes éhontées regardent ainsi d'ordinaire, quand elles sont sûres de l'impunité. Or,

quelque audacieuse que soit la femme, pour remplir le rôle que jouait Clara, il fallait avoir fait non-seulement la campagne des deux amours passés, mais avoir encore dans le secret de son âme une histoire dè faits plus lamentables, et la malheureuse ne l'avait point. De toutes manières, Clara représentait fort bien la vertu devant son mari, devant la société au milieu de laquelle elle vivait, mais non devant sa fille, qui paraissait voir chez sa mère ce que sa mère elle-même voulait se cacher.

CHAPITRE XXVIII

Un des nobles des plus riches de Gênes, charmé de la beauté, du talent et de la grâce de Marie, s'était adressé à son père et lui avait demandé sa main. M. Nervins confia à sa femme le soin d'en parler à sa fille. A cet effet, Clara se rendit dans la tour où la jeune fille était occupée à peindre. C'était la première fois qu'elle y mettait les pieds depuis le départ de Nervins. Marie était seule, assise devant son chevalet; elle reproduisait la fontaine et le point de vue du jardin qui se développait devant elle. Elle se leva pour recevoir sa mère, toute étonnée de sa visite.

Clara, malgré son grand aplomb en tout et

pour tout, se sentit toute bouleversée en jetant les yeux sur le tableau que peignait sa fille. Que de souvenirs se groupaient dans son âme, à la vue de ces lignes et de ces traits. Mais se remettant rapidement, elle dit à Marie :

— Le prince Théodore, un ami de ton père, a demandé ta main pour son fils; c'est un grand parti, je suis sûre qu'il fera ton bonheur.

Marie continua sa peinture, sans faire la moindre observation.

— Ma fille, j'ai besoin de connaître ta volonté pour que ton père puisse rendre une réponse.

— Ma mère, répondit humblement Marie, je suis très reconnaissante au Prince de l'honneur qu'il veut bien me faire; mais je ne veux pas me marier, ni maintenant, ni plus tard.

Cette réponse déconcerta Clara, et comme elle connaissait l'intelligence et le jugement précoce de sa fille, elle lui dit avec aigreur :

— Voudrais-tu m'expliquer le motif de cette détermination ?

— Je crois qu'il n'est pas nécessaire pour donner ma réponse.

— Moi, j'en ai besoin, et je veux le savoir ?

— Je ne peux te le dire !

— Tu me le diras, où je t'enverrai terminer ton éducation au couvent des Ursulines.

— N'exige pas cela de moi, ma mère; permets-moi de continuer mon éducation et ma vie comme je l'ai fait jusqu'ici : je remplis tous mes devoirs, je professe pour toi le plus grand respect, je ne demande rien, je ne crois pas être un embarras dans la maison; laisse-moi continuer ma vie calme et tranquille.

— Ou tu me diras le motif de ton refus, ou tu peux te préparer à aller aux Ursulines.

Clara était assise devant la fenêtre; elle fixait les regards sur la fontaine que sa fille copiait, cette fontaine qui faisait revivre, dans son âme, tant de souvenirs.

Marie déposa la palette et les pinceaux, quitta son tablier de travail, s'arrêta au milieu de la salle en face de sa mère, et lui répondit tranquillement, et sans lever les yeux :

— Ma mère, tu veux que je te dise ce que signifie ma réponse; tu l'exiges en m'adressant une menace qui ne m'inspire aucune crainte. Je vais t'ouvrir mon cœur, et tu sauras ce qui s'y passe. Je t'ai dit que je ne veux pas me marier, ni maintenant, ni plus tard; le

motif, c'est que j'ai juré à un homme que je ne me mariérai qu'avec lui ; comme cet homme ne peut s'unir à moi, moi je tiens mon serment, et je ne me marierai avec personne.

La réponse de Marie irrita de plus en plus Clara qui, imprudente, l'avait impérieusement exigée ; elle lui enjoignit de lui dire quel était l'homme dont elle voulait parler :

— C'est un homme honnête, au cœur noble et généreux, qui m'aurait rendue heureuse !

— Et qui viendra probablement t'enlever des Ursulines où tu seras enfermée demain soir.

— Il n'aura pas besoin de m'enlever, répondit Marie en souriant avec amertume ; m'enfermer serait une injustice, et il n'y a pas de puissance humaine qui puisse me faire renfermer... Or, je ne veux pas entrer au couvent, et comme je ne veux pas y entrer, ne vas pas croire que j'aurai recours aux larmes, que je vais implorer la protection de mon père adoré ; non, je te dis, à toi, que je ne veux pas, je te le dis à tes genoux ; laisse-moi, mère, vivre tranquille, comme j'ai vécu jusqu'ici, dans ces jardins, dans cette tour où je passe en paix les heures de ma vie.

Clara voyant sa fille à ses pieds, humble et suppliante, redoubla d'arrogance et poussée par l'esprit qui cause les malheurs, elle lui dit impérieusement :

— Prépare-toi à entrer demain au couvent ?

A ces mots, Marie se releva et lui dit avec un ton énergique :

— Non, tu ne me conduiras pas au couvent, parce que je ne veux pas y entrer ; mais, comme je le présume, c'est pour la dernière fois que je te parle ; écoute ce que je vais te dire :

— C'est toi qui es la cause de ma tristesse, la cause du malheur de ma vie ; c'est par toi que je suis condamnée à vivre sans me marier. Joseph est l'homme que mon cœur aime ; c'est à Joseph que j'ai juré de ne me marier qu'avec lui. Et c'est à lui que je me serais unie si une malheureuse n'était montée tous les jours dans sa chambre, de deux heures à cinq du soir ; pendant que sa fille, saisie de crainte, priait Dieu que dans le trajet il n'arrivât aucun malheur à sa mère.

— Cette mère a rendu cet homme malheureux ; elle a rendu sa fille malheureuse ; elle

a été bientôt après le jouet d'un misérable, et aujourd'hui, non contente du respect et de la résignation de sa fille, elle vient la troubler dans sa retraite, et la menace d'abuser de ses droits de mère.

Je viens de te répondre, dit Marie à sa mère en la regardant avec le calme de la justice; mais en finissant, je veux que tu le saches, tu ne m'enfermeras pas; ce que je viens de te dire, ce qui étouffait mon cœur, depuis si longtemps mes lèvres ne te le répéteront pas, ce secret mourra avec moi, quelles que soient les luttes auxquelles tu m'obligeras; je veux que tu le saches, toi qui connais le cœur de ta fille, comme ta fille connaît le cœur de sa mère.

Dans la torture, Clara aurait peut-être moins souffert; elle craignait que Marie soupçonnât ses amours; mais elle n'aurait jamais pu se figurer qu'elle avait observé les sorties de son appartement, qu'elle était sa rivale, et ce qui lui jeta comme du plomb fondu sur le cœur, ce fut le serment de Marie de ne se marier qu'avec Joseph.

Clara avait un grand esprit, mais elle était femme et mère; ces révélations, auxquelles elle ne s'attendait pas, l'avaient anéantie. Elle

ne pût proférer une seule parole ; elle ferma les yeux et laissa tomber sa tête sur le dos du canapé où elle était assise.

Marie comprit son état, et avec le calme d'une conscience pure, sans appeler personne, elle prit le flacon d'alcali et de sel anglais qu'elle avait dans son sac à ouvrage, s'agenouilla aux pieds de sa mère, et le lui fit respirer.

Clara revint presque immédiatement de son évanouissement ; elle regarda sa fille de l'air d'une personne qui cherche à se rappeler une conversation passée. Puis, honteuse, blessée dans son amour-propre, sentant le poignard de la jalousie, et agitée par les sentiments injustes d'un cœur de femme, tremblante de colère, sans abattement ni chagrin, elle dit à Marie :

— Je ne veux plus te revoir, et, repoussant sa fille qui était encore à ses pieds, elle sortit de la chambre dont elle ferma violemment la porte.

Marie resta à genoux, demandant pardon à Dieu du moment de désespoir qu'elle avait eu et protection à la Vierge dans son malheur.

Avec la sérénité du juste et la douceur d'un

ange, elle nettoya ses pinceaux et sa palette, remit les couleurs dans la boîte, enleva le tableau du chevalet, le retourna contre le mur, et s'approcha de la table qui occupait le milieu de la salle. Là, assise, la tête appuyée sur ces mains, elle resta immobile dans cette position, les yeux fixés sur la terre, pendant que sur son front et sur son visage se retraçaient les tristes pensées qui agitaient son âme.

Une demi-heure après, son père entra et la trouva dans cette situation ; il fut tout surpris de voir la figure décomposée de sa fille.

— Ta mère, lui dit-il, m'a rapporté ta réponse, et la menace de t'enfermer demain dans le couvent des Ursulines; mais ton père, qui t'adore et ne désire que ton bonheur, ne t'enfermera pas dans un couvent, parce que tu ne veux pas te marier avec ce Prince. Je ne peux m'opposer à aucun désir juste. Je crois que tu ferais mieux de te marier; mais si ce n'est pas là ton désir qu'il soit fait selon ta volonté.

— Père chéri de mon cœur, pardonne-moi; tu ne sais pas la consolation que tu es venu m'apporter. Ta fille est très malheureuse; je ne veux me marier ni maintenant, ni jamais.

— Toi, malheureuse? Et tu ne me l'as ja-

mais dit? Quelle est la cause de tes peines, fille de mon âme?

— Je ne peux te le dire, répondit Marie, qui se jeta dans ses bras, les yeux inondés de larmes, et au moment même où M. Nervins cherchait à consoler sa fille, Clara rentrait dans la chambre.

— Il ne manquait plus que cela, dit-elle, pour encourager une rebelle; une fille qui ne respecte rien au monde. Je lui ai dit qu'elle irait au couvent des Ursulines, et demain soir elle y sera. Je ne veux plus l'avoir près de moi.

Marie inondait de ses larmes la poitrine de son père, qui la pressait dans ses bras.

— Nervins, viens! et laisse ta fille se préparer à exécuter mes ordres!

M. Nervins adorait sa femme; elle le dominait complètement, et sa volonté était pour lui une loi. Il donna un baiser à sa fille, la pressa de nouveau contre son cœur, et il suivit Clara.

Marie se retrouva seule dans la pièce de la tour qui lui servait de salle d'études; les pensées qui l'agitaient étaient terribles. Quand l'âme est poussée par des idées tristes, ou en proie à un profond sujet d'amertume, le corps

ne peut rester en repos, il se meut même machinalement; parfois, il tremble comme s'il se trouvait au moment même du danger qu'il redoute.

Marie se promenait d'une extrémité de la salle à l'autre, ses pas étaient courts et lents, mais continuels; ses yeux ne quittaient pas la terre, et il aurait presque fallu un effort pour lui relever la tête, tant était grand son abattement. Il y avait une heure qu'elle allait et venait ainsi dans la pièce, comme une lionne enfermée dans sa cage. Par moments, les larmes lui venaient aux yeux, et elle s'efforçait de les retenir, en regardant l'horizon, comme si elle y cherchait une espérance. Un instant elle s'arrêta comme surprise par une pensée, elle se dirigea vers le coin de la cheminée où Joseph avait tracé les lignes que nous avons reproduites; elle s'agenouilla, fit une courte prière, et avec le porte-crayon d'or, qui ne la quittait pas et qui était le talisman de sa vie, elle écrivit, au-dessous des mêmes lignes, l'heure, le jour et l'année; elle y ajouta sa signature. Puis, en pleurant, elle baisa ces lignes qui semblaient répondre à sa douleur infinie.

Elle vint ensuite s'asseoir à sa table, prit la

plume, écrivit quelques mots, ferma la lettre, la cacheta et la laissa sur la table. A sept heures du soir, un domestique vint lui annoncer que le souper était servi et qu'on l'attendait.

— Veuillez dire à ma mère que je souffre de la tête, et que je ne peux descendre.

Cinq minutes après, le même domestique revint lui dire que Madame Nervins permettait à Mademoiselle de rester dans sa chambre.

Marie se dirigea de nouveau vers le coin de la cheminée, baisa les lignes tracées par Joseph, et écrivit sous sa signature : « Adieu pour toujours ! »

Elle sortit de la tour, traversa le jardin, descendit la colline, arriva jusqu'aux bords de la mer où les roches formaient une élévation, et au bas desquelles les vagues venaient se briser avec impétuosité. Elle leva les yeux au ciel et se précipita tête baissée dans ce gouffre insondable.

En quelques minutes, la pauvre Marie fut victime de son désespoir ; elle ne reparut pas d'abord à la surface ; mais, un peu plus tard, les vagues jouaient avec son corps qu'elles battaient contre cette muraille de roches taillées à pic, paraissait-il, pour que celui qui en tom–

baient payât irrésistiblement son malheur de la vie, déchiré qu'il était par les meurtrissures que lui faisaient ces récifs.

L'infortunée martyre était morte en peu d'instants, et les ondes soulevaient et semblaient vouloir rejeter sur le bord ce corps si beau, si pur, qui avait renfermé une âme si tendre, si sublime, et si malheureuse.

CHAPITRE XXIX.

Monsieur Nervins et Clara dînaient seuls et tout silencieux.

— Clara, lui dit M. Nervins, allons chercher notre fille. Il y a dix-huit ans qu'elle dîne toujours avec nous. C'est sur cette petite chaise qu'elle était assise quand elle avait trois ans ; c'est de là qu'elle te tendait ses petits bras amoureux ; elle t'aimait toujours plus que moi, parce que tu étais les délices de sa vie ; jamais tu n'as pu vivre séparée d'elle une seule minute... Clara, laisse-moi aller chercher ta fille. Si elle t'a mal répondu, pardonne-lui, elle n'a encore que dix-huit ans ; elle n a pas encore l'expérience de la vie ; ta conversation

l'a surprise ; elle a perdu la tête et alors elle t'a manqué de respect. Pense que c'est le premier chagrin qu'elle te cause. Laisse-moi aller la chercher ; je sens comme un poids sur le cœur; je ne sais quels pressentiments m'agitent, mais j'ai envie de pleurer, dit-il, en éclatant en sanglots.

Que les larmes de soixante ans sont saintes, sont sublimes !

— Toujours la même faiblesse, lui répondit Clara. Il faut dompter son caractère. Si elle a mal à la tête, qu'elle ne dîne pas. Si elle ne veut pas coucher dans son lit, qu'elle dorme sur une des chaises de la tour. Si demain, avant midi, elle n'est pas venue me demander pardon, demain soir je la conduirai au couvent. Là, elle achèvera son éducation, et elle y prendra le voile, si elle veut.

— Clara, tu méconnais ta fille ; si elle croit avoir raison, elle ne viendra pas se jeter à tes genoux et te demander pardon ; et moi, je ne veux pas que tu l'enfermes au couvent.

— Nervins, tu ne voudras pas me causer une peine plus grande que celle que m'a donnée ta fille, lui répondit Clara, qui garda un silence profond jusqu'à la fin du dîner.

Puis elle se leva et passa au jardin, pendant que Nervins se rendait à la tour.

M. Nervins monta tout affligé l'escalier de la tour. Il était tout disposé à se jeter dans les bras de sa fille et à lui demander pardon de n'être pas venu la chercher plus tôt. Quand il vit la salle vide, il se dirigea, en l'appelant, vers la chambre contiguë. Personne ne répondit à sa voix. Il éprouva, sans savoir pourquoi, une commotion électrique de terreur; il n'osait presque se mouvoir de l'endroit où il était arrêté. La lettre était sur la table; il se précipita sur elle, saisi d'un sentiment qu'il ne savait comment définir.

L'enveloppe de la lettre était encore humide des larmes qui en effaçaient presque la suscription. L'adresse portait : « A mon cher et bien-aimé père. » M. Nervins l'ouvrit avec la rapidité de l'éclair, et à sa lecture, les larmes inondèrent ses yeux. Le peu de lignes qu'elle contenait étaient également effacées par les pleurs de Marie :

« Père adoré de mon cœur, disait-elle, voici le dernier adieu de ta pauvre fille; tu vas éprouver un grand chagrin ; je sais combien tu m'aimes, père chéri de mon âme.

Mais la lutte de ma vie est trop grande. Entre elle et mon bonheur s'est ouvert un abîme que je ne pourrai jamais franchir. Je n'ai pas assez de forces pour me défendre, je préfère mourir. Il ne faut accuser personne de ma mort : je vais me reposer pour toujours, la mort seule peut me donner le bonheur que je ne trouverai pas en ce monde. Pardonne-moi, père adoré, bénis-moi et prie Dieu tous les jours pour ta malheureuse fille. — Marie. »

Nervins lut cette lettre sans presque la voir, à travers ses larmes, et en poussant en même temps des cris de désespoir. Il appelait Clara qui accourut toute émue, en entendant les cris de : Marie ! Marie ! Marie s'est tuée...

— Où est-elle ? où est ma fille ? demandait le père infortuné, en parcourant toute la maison, suivi de Clara qui poussait également des cris, sans avoir lu la lettre, que Nervins tenait comme un fou, la pressant dans ses mains, la couvrant de baisers à chaque instant. Partout il redemandait sa fille, partout il donnait des ordres à ceux qui le suivaient de la chercher de toutes parts.

Au bout du jardin, il vit la porte ouverte.

C'est par là qu'elle est sortie, s'écria-t-il épouvanté, c'est par là qu'on va à la mer... il descendit la colline et se dirigea en tremblant sur le rivage.

Sans se rendre compte de ce qui arrivait, Clara le suivait, les cheveux épars, la robe déchirée, pâle et haletante; elle appelait aussi sa fille et elle descendait aussi sur le rivage.

Quand le pauvre père arriva, des pêcheurs amarraient leur barque et en retiraient le corps de l'infortunée jeune fille et le déposaient avec un respectueux recueillement sur les récifs.

Nervins écarta ce groupe qui regardait avec émotion cette jeune fille si belle, et se précipita comme un fou sur le cadavre de Marie. Les forces et la raison l'abandonnèrent, et quand Clara arriva hors d'elle-même, elle se jeta également sur le corps de sa fille, puis elle s'agenouilla auprès de Nervins et lui demanda pardon à grands cris.

Les serviteurs du palais relevèrent Nervins, qui était privé de sentiment et comme mort; les pêcheurs emportèrent le corps de sa fille. On les ramena tous deux au palais, pendant que Clara les suivait, les cheveux en désordre,

à moitié nue et poussant toujours des cris de désespoir.

— Mon Dieu ! pardonnez-moi, disait-elle en levant les yeux au ciel. Châtiez-moi avec votre justice redoutable ! Me voilà prête, Seigneur, répétait-elle en couvrant de baisers les pieds nus de ce pauvre ange ! Pieds adorés de ma pauvre fille, que j'ai tant de fois baisés dans le berceau et qui faisaient les délices de ma vie, vous voilà maintenant et pour toujours saisis du froid de la mort. Pauvre Nervins ! tu avais raison, disait-elle, en se précipitant sur ceux qui portaient son mari ; elle les arrêtait, elle carressait sa tête de ses mains et cherchait par ses gémissements à le faire revenir de sa douleur.

M. Nervins restait insensible, comme un mort. Ses doigts crispés tenaient la lettre de sa fille. On arriva ainsi au palais, les pêcheurs déposèrent le corps de Marie sur le lit de Clara, et M. Nervins fut placé dans son lit, sans avoir recouvré ses sens.

Quel spectacle terrible !... Ici le cadavre de la jeune vierge couverte de blessures, mais souriante encore, malgré la pâleur de la mort et entr'ouvrant sa bouche candide

et divine ! Là, Nervins, à la tête blanche comme la neige et paraissant aussi mort que sa fille ; et, entre les deux, Clara, à genoux, pleurant et priant Dieu pour Marie ; puis les serviteurs et les habitants du palais, contemplant cette scène déchirante et terrible !

CHAPITRE XXX

QUAND Nervins revint à lui, Marie était encore revêtue de la robe avec laquelle elle s'était précipitée à la mer. Nervins se leva et s'agenouilla à côté de Clara ; il suivit les prières de cette mère infortunée et invoqua avec elle la miséricorde divine. Machinalement, il porta ses regards sur la lettre qu'il tenait encore en sa main et se rappela ce qu'elle disait. Il couvrit cette lettre de baisers, leva les yeux au ciel et la cacha dans son sein, avant que Clara, qui semblait avoir perdu la raison, eût pu s'apercevoir de son mouvement et lui demander ce qu'elle contenait.

— Pas une parole pour elle, disait-il à voix

basse, comme s'il craignait d'affliger encore plus la mère de Marie. Cette malheureuse, elle a tué sa fille, répétait-il en lui-même, en regardant la morte avec pitié, en couvrant de baisers ses pieds, sa tête et toutes les blessures de son corps.

Hélas ! y a-t-il une douleur qui puisse égaler la perte d'une fille adorée qui, à dix-huit ans, se suicide en se jetant dans la mer, par suite de la faiblesse du père et par suite du caractère et de la jalousie de sa mère. Ce père infortuné aurait voulu, par la chaleur de ses baisers, par l'onction et la foi de ses prières, rendre la vie à sa fille : pendant que la mère pleurait et priait sans relâche, en considérant fixement sa fille, comme si elle était esclave et magnétisée par la douleur profonde qui lui déchirait les entrailles.

Ces infortunés parents passèrent toute la nuit auprès du cadavre de leur fille : la mère toujours à genoux ; le père, les lèvres appliquées sur le front de son enfant. Le lendemain matin il fallut se séparer de la martyre, qu'ils ne virent plus que le soir quand ses amis la déposèrent, avec une couronne de lys et d'orangers, dans le magnifique cimetière de Gênes.

Quand le paroxysme de la douleur se fut un peu calmé, Clara dit à M. Nervins, qui se tenait assis dans un coin de sa chambre, les fenêtres entièrement fermées, sans vouloir voir la lumière du ciel.

— Laisse-moi lire la lettre que j'ai vue si souvent dans tes mains et que tu refuses cruellement à mes prières réitérées.

— Je ne veux pas que tu la lises, chère Clara ; elle te rendrait encore plus inconsolable. Ne me la demande pas, parce que je finirais par céder à tes désirs et tu éprouverais certainement une douleur plus grande que celle que tu éprouves en ce moment.

— Nervins, par pitié, laisse-moi lire la lettre de ma fille !

Nervins ne résista pas davantage ; il retira de sa poitrine la lettre qu'il portait toujours sur son cœur et la donna à sa femme. Celle-ci ne l'eut pas plus tôt dans ses mains qu'elle l'avait lue.

— Pas un mot pour moi, dit-elle, en se jetant aux pieds de son mari. Pardonne-moi ; c'est moi qui ai tué ta fille, pardonne-moi, pauvre Marie ; pardonne-moi, Nervins ! La dernière fois que tu t'es trouvé avec elle; t'a-t-elle parlé

de moi ? Se plaignait elle de la peine que je lui causais ? N'a-t-elle pas dit la moindre parole qui me concernât ?

— Non, Clara.

— Jure-le moi sur l'âme de ta fille.

— Je le jure sur l'âme de ta fille, lui dit solennellement Nervins.

— Noble Marie ! s'écria Clara désespérée et repentie. Tu es morte en tenant ta parole. Tu as emporté dans la tombe ta douleur et tes plaintes. Dieu te bénira et le Seigneur te donnera la meilleure de ses palmes de martyrs. Nervins, nous pleurions une fille ! pleure avec moi la plus noble, la plus grande, la plus résignée de toutes les âmes. Fille de mon cœur, je veux aller vivre toujours, et jusqu'à la mort, dans la chambre où tu as écrit cette lettre ; là, je ferai pénitence, je vivrai en priant pour toi, jusqu'à ce que Dieu me pardonne et me retire de ce triste monde.

Nervins entendait les plaintes de sa pauvre femme, et chacune de ses paroles augmentait de plus en plus sa peine.

Ce soir même Clara fit porter son lit dans la salle de la tour. Elle y trouva la boîte à couleurs, le chevalet et le dernier tableau de Ma-

rie, tourné du côté du mur; elle vit sur la table le papier, l'encrier et la plume qui lui avait servi pour écrire, la cire avec laquelle elle avait cacheté sa lettre, et elle reconnut, séchées et couvertes de pulverin, les dernières, les saintes et précieuses larmes de cette infortunée.

La mère considéra avec regret cette table qui, telle qu'elle était, devenait pour elle un objet sacré.

— C'est ici qu'elle a résolu sa mort ; ici, dit-elle, elle a réfléchi à mon injustice; son esprit s'est troublé et le désespoir s'est emparé de son âme. Ombre adorée de ma fille, pardonne à ta mère. Et Clara se mit à genoux près de la table, baisa la plume, la cire, le papier que Marie avait tenus dans ses mains.

Assise sur la même chaise où s'était assise sa fille pour écrire sa dernière lettre, cette mère inconsolable passa toute la nuit à invoquer la miséricorde de Dieu, qui est l'unique consolateur des malheureux.

CHAPITRE XXXI

A peine le soleil avait-il paru que Clara se mit à parcourir l'appartement qu'avait occupé sa fille. Elle semblait chercher dans la poussière la trace de ses pieds pour y placer à son tour les siens et suivre tous ses pas. Elle porta ses regards partout : elle ouvrit le caisson des peintures, quel ordre et quelle beauté ; elle replaça sur le chevalet le tableau qui était tourné du côté du mur. Que de génie dans la composition ! Que de fraîcheur dans le coloris ! Que de grâce dans le paysage! Que d'intérêt dans le groupe des femmes assises sur le banc près de la fontaine.

Pardonne-moi, ma fille, s'écriait-elle à chaque instant, en baisant le chevalet, le tableau, les pinceaux, en allant et venant dans la pièce, comme si elle avait perdu la raison.

En examinant ainsi tout elle fixa ses yeux sur le coin de la cheminée, aperçut les lignes qui y étaient écrites et se précipita vers elles. Quand elle reconnut l'écriture de sa fille, elle les regarda en tremblant, sans oser les lire, comme si elles avaient exprimé son arrêt de mort. Enfin elle s'approcha de la muraille et elle lut.

Ceci, c'est de l'écriture de Joseph, dit-elle tremblante; cet adieu, ces dernières paroles... cette heure et ce jour...; c'est l'heure, c'est le jour où son pauvre père me disait : « Laisse-moi aller chercher ma fille; je pressens un grand malheur. » C'est à ce même moment que sa main tremblante écrivait ce dernier adieu, que je n'ai jamais lu et qui n'a jamais été écrit pour moi. Oh ! dureté de cœur ! Oh ! misérable mère... Dieu t'a châtiée de tout le poids de sa justice !

Elle lisait et relisait encore ces lignes lorsque l'infortuné Nervins vint la consoler.

— Lis, lui dit Clara, les dernières paroles

de ta pauvre fille; lis les dernières pensées de cet ange sublime.

Nervins lut et s'écria en levant les yeux au ciel :

— La pauvre enfant, elle adorait Joseph.

— C'est moi qui ai tué ta fille, répétait sans cesse Clara; mais d'une manière si incohérente, si exaltée, qu'elle semblait avoir perdu la raison.

Et effectivement, dès cette heure, elle ne cessa de divaguer; elle n'eut pas un instant de repos, elle continua de prononcer les mêmes paroles. Quand elle fut seule, elle se coupa les cheveux, les cils, les sourcils, et elle remplit le papier qui se trouvait sur la table de petites lignes qui disaient : « J'ai tué ma fille. »

Quand son mari revint il la trouva occupée à remplir les murs de la même phrase. Dans son affliction, il lui fit quitter la tour, l'emmena dans le palais, et néanmoins, dès cet instant, Clara ne recouvra jamais la raison.

Son agitation était violente; elle ne faisait aucun cas ni de son mari, ni de ceux qui l'entouraient. Elle passait ses journées et une grande partie de la nuit à répéter toujours : « J'ai tué ma fille. » Quelquefois, à cette idée,

venaient se mêler « le couvent des Ursulines », « la mer », mais sans que ces idées eussent entre elles le moindre rapport, la moindre liaison.

CHAPITRE XXXII

QUAND les premiers jours de la catastrophe furent passés, Nervins écrivit à Joseph et lui apprit le suicide de Marie et la folie de Clara, sans lui expliquer la cause de ces douloureux événements.

Joseph resta comme foudroyé à la lecture de la lettre. Il fit appeler immédiatement le docteur et la lui remit en ses mains. L'impression que la triste nouvelle produisit sur l'âme de Joseph fut terrible et le docteur comprit à la décomposition de ses traits que le coup lui était arrivé jusqu'à l'âme.

— Joseph, lui dit solennellement le docteur, nous autres, nous ne sommes plus de ce monde;

nous ne nous appartenons pas ; nous avons livré notre âme à la charité et nous nous devons aux fous, aux malades, aux orphelins qui sont nos enfants. Nous avons fait un pacte avec ces malheureux et pour rien, nous ne devons les abandonner. Le malheur est terrible et plus que terrible, irremédiable : notre devoir est de le sentir et de prier Dieu pour la pauvre Marie. Mais nous ne devons pas la suivre dans la tombe, parce que les petits orphelins ont besoin de nous, eux qui ont à droite les malades et à gauche les fous. Cet asile est tout notre royaume ; ici se trouve tout notre monde. Ainsi donc, du courage et continuons l'œuvre magnifique de la charité.

— Certainement, répondit Joseph ; ici se trouve tout notre monde ; j'ai donné toute mon âme à la charité. Ces larmes seront le dernier tribut que je paierai à Clara et à l'infortunée Marie, qui est l'être que j'ai le plus aimé au monde et pour qui je me suis enfermé dans cet asile.

— Pour Marie ? lui demanda le docteur.

— Oui, pour Marie, je me suis enfermé ici ; c'est son amour qui a guéri la plaie que sa mère avait ouverte en mon cœur. Je ne pouvais

me marier avec elle, parce que entre nous deux le crime s'était interposé ; je souffrais de la passion funeste pour la mère et l'image de Marie absorba mon âme. C'est pour elle que j'ai conçu l'idée de cet asile ; elle est morte sans savoir qu'elle était l'unique objet que mon cœur bénissait et adorait ; et qui sait si elle n'est pas morte pour moi ?... Que Dieu la récompense pour le bien qu'elle m'a fait et pour celui que je rends, à cause d'elle, à tous les malheureux que cet asile abrite. Allons guérir nos malades, soigner nos enfants, dit Joseph en essuyant ses larmes ; et il entra dans l'infirmerie des enfants où Clara et Marie se trouvaient depuis trois jours très gravement malades de la rougeole.

Joseph passa la nuit auprès de ces deux petits anges qui, dans l'ardeur de la fièvre, lui disaient d'une petite voix tendre et affectueuse :

— Papa Joseph, nous t'aimons beaucoup ; tu es notre petit père adoré.

La maladie de ces deux petites filles absorbait l'attention de Joseph plus que tout l'asile.

A quatre heures du matin, les gardiens de la maison de fous vinrent le chercher. Un de ses pensionnaires, qui se croyait le Père Eter-

nel, s'était proposé de faire une promenade à travers le monde et il avait commencé par se lancer par la fenètre du second étage dans la rue, « afin de tout régler, » disait-il.

Joseph était l'unique personne que Sa Majesté divine regardait avec respect. Elle l'appelait saint Joseph. Quand ce fou entendait sa voix, il s'apaisait immédiatement; et, au plus fort de son délire, il venait s'asseoir paisiblement à ses côtés. Joseph avait supprimé dans son asile la camisole de force, le fauteuil de force, les lanières et tout ce qui pouvait opprimer et blesser les malades. Il laissa ses fillettes chéries et il courut calmer le Père Eternel. Dans son accès de fureur, celui-ci lançait feu et flammes : il mordait, donnait des coups de pieds, des coups de poings à toutes les personnes et principalement au docteur, aux gardiens, aux sœurs de charité, si elles lui tombaient sous la main.

Joseph arriva dans la salle où les fous, tous réveillés, cachaient leur tête dans leur lit, effrayés qu'ils étaient par l'horrible tempête que le Père Eternel déchargeait sur le monde. Dès qu'il vit celui qu'il appelait saint Joseph, il arrêta la tourmente en disant :

— Toujours Dieu nous envoie un grand Napoléon, avec un souverain empire, quand il plaît à sa haute sagesse de reconstituer le monde.

Allons, Père Eternel, voilà assez d'éclairs et de tonnerres pour apaiser le monde ; il est temps de gagner le lit, de dormir profondément, après avoir pris votre potion.

Joseph y mêla une dose de valeriane et d'opium suffisante pour calmer le malade, et peu d'instants après le Père Eternel reposait dans un profond sommeil.

Telle était la vie de Joseph dans cet asile ; cette vie occupait tous ses instants et donnait à sa charité des douceurs ineffables.

CHAPITRE XXXIII

Il y avait deux ans que Clara était folle, et que Nervins était l'homme le plus malheureux de la terre, tout en étant un des plus puissants, sous le rapport de l'argent. Ce qui prouve que si l'or sert beaucoup, rarement il contribue à faire le bonheur du genre humain.

La maison de New-York agrandissait, chaque jour, de plus en plus, le cercle de ses affaires déjà très bonnes, et lui rendait les plus grands services. Chaque fois que Nervins recevait ses balances, il regardait Clara qui, sans avoir une folie furieuse, était victime d'une manie qui ne lui laissait pas un instant de repos.

Elle avait complètement perdu la conscience de ce qu'était Nervins; elle ne reconnaissait plus ses serviteurs. Toute la journée et une partie de la nuit, elle parcourait rapidement les salons du palais, les jardins, en répétant à voix basse, comme pour qu'on ne l'entendît pas : « Moi, j'ai tué ma fille! » Quand elle était très fatiguée de courir, elle rentrait dans sa chambre, et soit à la lumière du soleil, soit dans l'obscurité de la nuit, elle fixait son regard sur un point de la muraille en disant : « Adieu!... Adieu!... Adieu!... Moi, j'ai tué ma fille! » Telle était sa manie monotone, qui ne lui laissait pas un moment de tranquillité ni le jour ni la nuit, sans pleurer, sans rire, sans fixer l'attention sur quoi que ce fût.

Nervins ne savait que faire, cette demi-voix qu'il entendait sans cesse autour de lui était comme le bruit continu et fatiguant d'un pendule, et lui causait un désespoir plus grand que la perte lamentable de sa fille.

Les diverses consultations des plus savants médecins finirent par le convaincre que la folie de Clara était sans remède, et qu'il ne lui restait plus qu'à se conformer aux décrets de la divine Providence.

Il fit alors enlever du mur la pierre où sa fille avait écrit son dernier adieu, y fit mettre un cadre d'or et ordonna de la replacer au même endroit. Tous les jours, à son lever, il venait prier devant ces dernières paroles. Le temps, qui guérit tout, n'avait pas encore effacé dans l'âme de Joseph le souvenir du jour où Marie, se jetant dans ses bras, lui avait donné son dernier adieu.

Fatigué d'attendre sans espérance que le médecin qui soignait Clara lui procurât quelque soulagement, Nervins se rappela la sagesse du docteur qui avait rendu la raison à Joseph. Il était poussé, d'un autre côté, par les éloges qu'il entendait de toutes parts sur le magnifique asile de Joseph, dont l'établissement réservé aux fous était monté d'après les progrès de la science, et conformément aux règles des plus sages aliénistes. Son enthousiasme s'augmentait des relations que les journaux reproduisaient sur la guérison d'un grand nombre de fous qui avaient été rendus à leurs foyers, et qui étaient rentrés au sein de leurs familles. Aussi se détermina-t-il à conduire Clara dans cet asile; il l'écrivit à Joseph, et il se mit immédiatement en route.

CHAPITRE XXXIV

Il en coûta une peine extraordinaire pour faire entrer Clara dans la chaise de poste : il fallut l'emmener avec la robe qu'elle portait depuis six mois, et qu'il n'y avait pas moyen de lui faire quitter, sans chapeau, et telle qu'elle se trouvait.

Elle ne demanda ni où elle allait, ni pourquoi on partait ; mais à peine les chevaux se mirent-ils en mouvement qu'elle commença à pousser des cris, à vouloir se précipiter hors de la voiture. Son mari la contint avec les plus grands efforts ; trois ou quatre fois, durant la journée, elle renouvela ses tentatives ; finalement, elle se résigna au voyage en voyant au-

près d'elle son mari qu'elle semblait toujours ne pas connaître.

Nervins arriva ainsi à Paris et, sans s'arrêter dans cette capitale, il conduisit Clara chez Joseph qui recevait, presque en même temps, la lettre où son ancien associé lui annonçait sa détermination et son arrivée dans l'asile, en compagnie de Clara.

Joseph fut tout surpris de la résolution de Nervins, le plus cher de tous ses amis; s'il avait pu l'en détourner, il se serait opposé à ce qu'il la mît à exécution, et il aurait conseillé à Nervins de conduire Clara dans une autre maison de santé. Mais Joseph avait l'âme grande; il s'était consacré au bien de son prochain, la charité lui donnait du courage. Clara était folle depuis deux ans, c'était pour lui un devoir sacré d'ouvrir les portes de sa maison à son ancien compagnon, à son constant et fidèle ami, et les portes de son asile à l'infortunée Clara.

— J'étais fou, lorsqu'elle m'a guéri par sa tendresse, Dieu veuille que je puisse la guérir par la charité et par la droiture de mon cœur, s'écria-t-il, en achevant de lire la lettre de Nervins.

Il appela le docteur pour lui rendre compte de ce qui se passait, le charger en même temps de disposer une salle dans l'établissement, et de préparer tout ce qui était nécessaire pour que Nervins reçût une bonne hospitalité.

Le lendemain matin, les hôtes arrivèrent dans leur chaise de poste. Joseph resta épouvanté à la vue de la malheureuse Clara, qu descendit de la voiture sans le reconnaître, toujours avec sa manie de parler entre ses dents, de regarder d'un côté, de l'autre, sans accorder à quoi que ce fût la moindre importance. Elle se dirigea machinalement vers l'escalier de l'hôpital, le monta tranquillement, se promena ensuite dans les salles des malades, regardant, à droite et à gauche, sans curiosité, sans prêter la moindre attention. Puis elle redescendit, elle passa au réfectoire, et, de là, à la cuisine où elle s'assit sans conscience aucune, comme si elle se trouvait dans le salon de la maison.

Nervins, Joseph, le docteur et un des employés, le plus habile de l'établissement, la suivaient, et ils s'assirent autour d'elle, sans dire un mot.

Clara fixa ses regards sur Joseph, puis sur

sa tunique ; elle se leva, lui prit la main, la regarda avec curiosité, comme aurait fait un singe; elle s'assit de nouveau, et répéta sans cesse : « Moi, j'ai tué ma fille. » Elle s'endormit comme si elle se reposait de la fatigue de son long voyage, pendant lequel, assurait M. Nervins, elle n'avait pas même dormi un quart-d'heure, pas plus que lui, tenu sans cesse en éveil dans la crainte qu'elle ne se précipitât par la portière de la voiture.

Joseph, le docteur et deux aides l'enlevèrent sur la chaise avec la plus grande précaution, et quand elle se réveilla, Clara se trouva déjà installée dans une pièce à côté de la chambre du docteur.

Nervins descendit avec Joseph, qui l'accompagnait en lui montrant, dans tous leurs détails, les dépendances de l'asile ; il l'installa dans ses appartements d'où il avait banni tout ce qui n'était qu'ostentation et luxe, mais en y réunissant toutes les commodités nécessaires.

— Je suis arrivé ici très malheureux, dit Joseph à Nervins, et aujourd'hui j'ai la santé, une grande tranquillité d'âme; je suis heureux, en faisant du bien à mes semblables,

bien qui me donne chaque jour une émotion nouvelle. J'ai consacré à ce bonheur une partie de ma fortune, et, quant au reste, que j'ai déposé dans les banques de France et d'Angleterre, et dont les intérêts se capitalisent, je ne sais qu'en faire.

— Tu es heureux, toi, Joseph, lui dit Nervins, en poussant un soupir : en échange, je suis, moi, des plus malheureux ; j'ai tout perdu, tout, et, pour comble de dérision, Dieu m'a laissé la fortune qui va chaque jour en augmentant, et que je ne sais à quoi elle peut me servir.

— Elle peut te servir, comme la mienne, à faire du bien à nos semblables. Si le malheur a été implacable à l'égard de nos âmes, en échange il nous a laissé la santé et la fortune, et, de son doigt, il nous a montré le chemin à suivre. Pour moi, j'ai trouvé le repos dans celui que j'ai pris ; toi aussi, tu trouveras le tien, Nervins ; tu as un bon cœur, et tu ne mérites pas une peine si grande.

— Et que veux-tu que je fasse ?

— D'abord, rester avec moi. Nous avons fait ensemble une fortune colossale, tu verras, si tu trouves du charme dans l'occupation à la-

quelle je me livre, et qui me procurera une richesse plus immense et plus éternelle. Tu es venu chercher dans mon asile la félicité qui te manque; tu m'as amené Clara pour voir si le docteur la guérirait; mais c'est moi qui ai fait les cures que tu as lues dans les journaux. Pour les maux du corps, j'ai le docteur qui est un savant; moi, qui suis philosophe, je m'applique aux maux de l'âme. Si la guérison de Clara est possible, si Dieu n'a pas décidé qu'elle mourrait folle, mon observation et mes soins te la guériront; tu vas être témoin de mes efforts et de ma patience. Tu vas venir visiter avec moi la maison, et tu verras jusqu'à quel point je connais l'état de maladie de tous ceux qui s'y trouvent enfermés, dans quelle conformité d'idées j'entre avec eux pour les maîtriser, m'en faire aimer, et opérer leur guérison. Il y en a quelques-uns, c'est vrai, auxquels je ne peux donner les soins assidus que je voudrais, et que je confie au zèle de mes subordonnés; mais tu vas être témoin du pouvoir que j'ai sur tous.

Joseph prit Nervins par le bras et le conduisit dans la maison des fous, en disant à ses aides :

— Tous les fous, dans la grande salle !

Cinq minutes après il y en avait cinquante, déraisonnant chacun à sa manière. Là se trouvèrent des astrologues, des alchimistes, des empoisonneurs, des mathématiciens, des princes, des rois, des papes, des hommes transparents, des femmes de topacio, des hommes à la tête de verre, des femmes qui portent le cœur sur la main, des avocats, des écrivains, des médecins, des députés, des journalistes, des historiens, des poètes, des ministres, des lions, des renards, des souris, et enfin le Père Eternel, qui était un fou des plus terribles et des plus dangereux de l'établissement. Il n'avait qu'un rival : c'était un historien qui connaissait à fond les événements des temps passés ; mais il n'aimait écrire que des révolutions, des Saint-Barthélemy, des meurtres de Néron. Il avait la prétention d'être un bon écrivain parce qu'il peignait les choses au vif; quand il arrivait aux scènes sanglantes, il lui fallait du sang pour les décrire et il cherchait à en avoir en versant celui de son voisin, du premier qui s'offrait à lui. Il brisait la tête, cassait un bras ou une jambe au premier qui s'approchait de lui. Il fallait toujours avoir l'œil ouvert sur

cet historien, pire que le Père Eternel quand il lui prenait fantaisie de lancer ses éclairs et son tonnerre.

Ces deux fous étaient les plus terribles de l'établissement. Aussi les avait-on placés au centre, à une distance respectueuse, parce que les deux fous se connaissaient. Quand ils étaient quelque part, si Joseph et ses subordonnés n'y venaient pas, on voyait les autres fous se retirer dans les coins, et fixer leurs regards plus sur l'historien et sur le Père Eternel que sur leurs gardiens. C'est que la folie peut bien priver de l'intelligence celui qui en est atteint, mais elle n'enlève pas au corps le sentiment de la douleur, ni aux yeux la faculté de percevoir d'où viennent les coups. La folie de ces deux puissances faisait trembler les quarante-huit autres compagnons d'infortune. Joseph les appela les premiers.

— Voici, dit Joseph à Nervins, celui qui pulvérise tout, excepté moi. N'est-ce pas vrai, Père Eternel ?

— Parfaitement, répondit le fou d'un ton sec et bref.

— Allons, à ta chambre ; va t'occuper du lever du soleil ?

Le fou se rendit docilement dans sa chambre.

— Voici l'autre, dit Joseph à Nervins ; c'est un type des plus curieux : il est espagnol, poète et homme politique ; à force d'être trop bon, ses parents et ses amis l'ont, paraît-il, rendu fou. Jamais il ne laisse ce grand volume in-folio qu'il porte sous le bras ; jamais il ne quitte la cravate blanche, ni l'habit, ni la croix de Santiago, ni les gants qu'il faut consentir à lui laisser pour qu'il ne devienne pas furieux. C'est peut-être le fou le plus terrible de tous ceux qui sont ici. Tu vas voir jusqu'à quel point se portent ses aberrations. Donne-moi ce livre, dit Joseph à l'*historien*.

— Vous voulez dire *le grand livre*, lui répondit le fou.

— Que renferme-t-il ?

L'historien lut avec gravité la table : « Vie du célèbre Champignon, colonel discrédité des oies, des fous et des ivrognes. »

« Péchés véniels, déshonnêtetés et impudences des rouées de mon siècle. »

« Vertus et faiblesses des muscadins de l'autre côté des Pyrénées. »

« Origine des maladies cérébrales des médecins. »

« Pourquoi les produits des paons royaux, s'ils ont des relations avec des paons communs, doivent s'appeler crapauds. »

« Comment les ministres les plus célèbres n'ont pas eu besoin d'avoir reçu de l'éducation, ni de répondre aux lettres, pour grossir et pour faire de l'argent. »

« Nullité du mariage d'un grand jurisconsulte pour excès de bonne foi et faute d'un curé. »

« Voyage du licencié Santafé au Paradis. »

— C'est peu, mais c'est bon, eh? dit le fou en regardant en face Nervins qui, malgré sa tristesse, ne put s'empêcher d'admirer les extravagances de ce malade et qui, piqué de curiosité, demanda à Joseph de lui faire lire le dernier article, dont le sujet ne pouvait manquer d'être des plus surprenants.

— Avec grand plaisir, répondit l'historien ; il plaça son livre sur l'appui d'une fenêtre et se mit à lire d'une voix grave et mystérieuse; et de sa main droite il accompagnait en même temps ses paroles, semblable à un musicien qui dirige un orchestre :

« Le licencié Santafé.

« La lecture des Vies des Saints anciens et

modernes avait tellement rempli d'enthousiasme le licencié don Alvaro de Santafé que, après de profondes élucubrations, de nombreuses pénitences et quelques heures de discipline appliquées à nu, dans la chapelle basse de Saint-Genest, il résolut de s'enfermer dans sa maison, puisque les couvents avaient disparu. Le bon licencié occupait ses journées à prier, à faire pénitence, à jeûner et se donner la discipline.

« — Ce chemin en a conduit un grand nombre au Ciel ; il a fait une série de saints innombrables qui ont étonné le monde par leurs miracles, disait-il à tous ceux qu'il connaissait, dans sa ferveur ardente.

« A force de jeûnes, la santé du bienheureux licencié se détériora au point que ses amis commencèrent à craindre sa fin prochaine.

« — Mon Dieu, disait-il, faites pour moi le miracle de m'ouvrir le ciel, comme vous l'avez fait pour d'autres de vos élus.

« Il demandait, jour et nuit, cette faveur à Dieu, avec une ferveur et une insistance telles que le Seigneur, dans sa miséricorde, lui permit d'éprouver un soir, au milieu de

ses extases, un profond étourdissement ; il tomba à terre et se sentit emporté par une puissance qui, comme l'électricité, l'éleva de la terre dans l'espace azuré, lui fit traverser l'atmosphère et arriver comme par enchantement jusqu'aux limites du ciel.

« Quand le licencié ouvrit les yeux, il fut saisi d'étonnement et, sans presque pouvoir respirer, il se trouva aux portes du paradis. Elles étaient ouvertes de part en part. C'était le jour où l'on recevait les âmes des justes, qui s'empressaient d'arriver, de peur de voir passer le moment.

« Le grand portier, aussi vieux que les portes de la céleste demeure, n'était pas là, il donnait à manger à des pigeons, pendant que les âmes entraient en foule, se poussant l'une l'autre sans le moindre égard. Le licencié se faufila parmi elles et franchit avec elles les premiers cercles de la gloire.

« Là tout était lumière, harmonie, parfum de fleurs, chants d'oiseaux des plus doux ; partout jaillissaient des sources d'eaux cristallines ; les anges, les archanges, les trônes et les dominations ; les chérubins, les uns nus, les autres revêtus de rayons de lumière et de

nuages couleur d'or et d'azur, volaient d'un côté à l'autre avec une modestie sans égale et une magnifique sérénité. Tout, dans le paradis, était amour et allégresse.

« Le licencié s'avançait ébloui, sans quitter son rosaire, qu'il retenait avec une jouissance frénétique, récitant sans cesse dix *Pater* et dix *Credo*, en actions de grâces à Dieu, pour la faveur qu'il lui avait accordée, en lui permettant de visiter le ciel et de voir de près la face des élus, si bienheureux.

« Il errait plein d'enthousiasme, avec le désir de pouvoir s'approcher d'un des archanges et de lui demander où était le siége du Seigneur, quand d'une montagne des plus élevées, s'élance dans les airs, comme un trait de lumière et arrive jusqu'à lui, un des chérubins gardiens du paradis.

« Qui es-tu, toi, lui demanda-t-il, qui, avec cet étrange costume, ces cheveux si hérissés et une curiosité pareille, te promènes dans le céleste séjour ?

« Seigneur et maître, lui répondit le licencié, en balbutiant respectueusement, je suis Don Alvaro de Santafé, qui ai demandé à Dieu dans mes prières de m'ouvrir les portes du ciel ;

Dieu me l'a accordé pour me donner une preuve de sa miséricorde.

« As-tu parlé à saint Pierre, en entrant, lui demanda l'ange ?

« Je n'ai pu le faire, tant il y avait d'esprits qui se pressaient à la porte de peur sans doute de rester dehors. Ils ont failli m'étouffer en me serrant ; je suis entré dans le tourbillon, et il n'y a qu'un moment que je me vois en paix et dégagé du nuage qui m'enveloppait.

« L'ange regardait et écoutait le licencié avec curiosité et comme s'il doutait de la véracité de ses réponses.

« Que fais-tu sur la terre ?

« Seigneur ange, d'abord j'ai été poète, puis journaliste, licencié ; maintenant je vis dans la prière et la retraite, je veux gagner le ciel, à force de jeûnes et de pénitences.

« Mais travailles-tu à quelque chose ? Entretiens-tu une nombreuse famille ? Assistes-tu les malades dans les hôpitaux ? Elèves-tu des enfants ?

« Non, Seigneur, répondit le licencié ; je m'occupe à prier et à faire pénitence ; je m'extasie de temps en temps ; je commence à me sentir déjà possédé de la grâce ; et avec la fer-

veur que Dieu m'a accordée, je commencerai, je l'espère, à faire des miracles, dès mon retour sur la terre ; je guérirai les lépreux ; si je le peux, je ressusciterai les morts ; je ferai ce que faisait la bienheureuse Brigitte.

« On t'en donnera des miracles... murmura l'ange gardien. Suis-moi, ajouta-t-il à haute voix, je vais te conduire où tu dois être.

« Don Alvaro de Santafé se mit à trembler.

« Je te conduirai où sont tes compagnons, répéta l'ange en le regardant fixement.

« Le licencié regarda l'ange à son tour et le suivit tout tremblant. L'ange ne paraissait pas de bonne humeur.

« Ils arrivèrent bientôt dans une enceinte immense dont les portes semblaient des diamants et qui s'ouvrirent de part en part à leur approche.

« Quel est cet endroit, demanda Don Alvaro, étonné de la magnificence de ces portes et de ses portiques ?

« La maison de fous du Paradis, lui répondit séchement l'ange. Je t'y conduis, parce que c'est là qu'il convient que tu passes le restant de ta vie.

« Seigneur ange, lui répliqua le licencié qui

ne restait pas interdit, je suis venu au ciel en curieux et je n'ai pas la moindre envie de rester ici parmi les fous. Des fous, mais à Madrid, j'en connais beaucoup qui le sont ; des poètes, des députés, des ministres, des princes.

« Tu dis que ton occupation consiste à prier, à te donner la discipline ; tu veux faire des miracles ; voilà la résidence de ceux qui sont comme toi ; ainsi donc, n'en parlons pas davantage, arrange-toi et mets-toi d'accord avec tes compagnons.

« L'ange dit un mot et partit comme une flèche par les portes de la conciergerie qui se fermèrent hermétiquement derrière lui.

« Le licencié resta prisonnier dans l'enceinte éternelle. Se voyant seul il se mit à courir à travers ses galeries silencieuses, en faisant entendre des mots désordonnés. Peu de temps après l'appela à l'ordre un chérubin des plus beaux, portant des brandebourgs d'or émaillés de perles et de rubis.

« Fais ton affaire, lui dit-il, et ne trouble pas le silence de la maison. Ici les fous vivent en paix et en bonnes relations ; n'interromps pas leurs extases évangéliques par tes croassements de corbeau.

« Seigneur ange, lui répondit le licencié, toute mon affaire ici, c'est de vouloir revenir sur ma terre et dans ma maison. Je suis venu en curieux pour voir le ciel et je me trouve enfermé dans une maison de fous. Pour cela, je n'avais qu'à me rendre à Tolède, à Valladolid, au congrès de la place de Cervantès, où il y a une espèce de gens fort curieuse et aussi plaisante qu'ici.

« Comme dans cette maison, il n'y en a pas au monde, ajouta l'ange avec une douceur céleste ; entre dans les jardins, tu peux y faire ce que tu voudras, mais ne parle à personne, parce que dans cette enceinte la loi consiste à voir, à entendre et à se taire ; si tu parles à quelqu'un tu descendras à l'enfer, où tu ne seras pas fort à ton aise, à cause de la chaleur.

« Le licencié haussa les épaules et commença à s'avancer silencieux et attristé dans le premier cercle de la splendide maison de fous du paradis.

« Quelle solitude ! quel mystérieux silence régnait dans cette enceinte ! de toutes parts quelle odeur asphyxiante d'encens ! A mesure qu'il s'approchait du grand cercle du centre, il sentait un grand affaiblissement de tête. Alors

le silence se changeait en un bruit sourd de prières, comme un bourdonnement d'abeilles. C'étaient des torrents de plaintes et de soupirs concentrés, interrompus parfois par des coups qui, semblant porter sur des corps humains, faisaient tressaillir le cœur.

« Que se passe-t-il là ? se disait en lui-même le licencié, se repentant déjà d'avoir voulu connaître le ciel, avant la nuit désirée de la mort.

« Il avançait, comme un homme qui a faim, qui a froid, qui a passé une mauvaise nuit et à qui on annonce qu'on peut le rosser de coups en chemin, pour lui faire passer un mauvais moment.

« Quel spectacle si nouveau s'offrit à sa vue ! En arrivant au centre de l'établissement, il vit d'un côté une infinité de pénitents revêtus de toute espèce de robes ; les uns, les bras en croix ; les autres, baisant la terre ; ceux-ci, debout ; ceux-là, agenouillés, et comme des statues de pierre ; les uns, avec de longues barbes ; les autres, la tête rasée, déchaussés, les pieds maigres pour la plupart, et tous efflanqués comme des âmes en peine.

« De l'autre côté, il y avait une multitude

de femmes habillées toutes de la même manière, avec des robes de laine, blanches, noires, brunes, dans le même état d'infirmité et de contemplation que les hommes. Cette espèce remuait sans cesse les lèvres, tenait les yeux fixés à terre, comme dans un assoupissement magnétique.

« Au centre de cette ténébreuse enceinte, il y avait une multitude d'extravagants qui se détachaient d'une manière fantastique sur le tableau de ces momies du paradis.

« Ici, on voyait un capucin gigantesque dont la tunique était couverte de pointes de fer ; il était sec comme un squelette et il se flagellait, plein de rage, avec une discipline dont les bouts se terminaient par des balles de plomb armées de pointes des plus aiguës : le sang coulait à torrents de ses épaules ulcérées par la flagellation.

« Non loin, se trouvait un moine qui se faisait des plaies profondes aux pieds et aux mains ; il poussait des plaintes et des soupirs, levait les yeux et cherchait à voir ce qu'il ne voyait pas.

« Plus loin, il y en avait un autre, tenant dans ses mains une infinité de petites images qu'il

faisait manger à ses compagnons pour les guérir des maladies de l'âme et du corps, et qui était resté engagé sur la terre, en attendant le jugement dernier.

« Il y en avait un qui semblait inoffensif, étendait ses bras et prétendait soutenir un homme qui tombait du haut de la corniche de la maison céleste de fous. Un autre voulait faire suer du sang à un morceau de bois en forme de statue, comme savent le faire les prestidigitateurs de Naples et d'Espagne ; l'un cachait la tête dans son vêtement et dans ses mains la tête de son voisin, comme si c'était la sienne.

« Dans le lointain on en apercevait un autre, suspendu à un fil de fer et voulant faire accroire à ceux qui l'entouraient qu'il volait, comme certaines béates, fameuses faiseuses de miracles, qui ont étonné le monde par leurs coups d'ailes.

« Ici ceux qui se roulent dans la cendre, plus loin ceux qui se roulent dans la paille, dans la neige, dans le feu peint, mais non dans un feu véritable, puisque ce qu'on rapporte des salamandres n'est qu'un conte.

« Celui-ci portait une couronne d'épines ;

celui-là, un cilice de crin, et cet autre, là-bas, plus loin, se serraient le corps avec une ceinture d'ossements humains. Tous étaient condamnés au pain et à l'eau, pour s'acquérir des mérites devant Dieu, à qui importent peu leurs farces ridicules, leurs stupides atrocités, leurs martyres, leurs jeûnes, leurs disciplines, leurs contemplations, leurs prières, lancées, comme des bouffées de fumée, au vent de la vanité terrestre.

« Avec ces fous se trouvaient là des femmes, aussi extraordinaires qu'eux, auxquelles il avait été donné de se peindre des plaies, de faire des miracles, de voler pendant la nuit, et surtout d'écrire des choses de l'autre monde. Plusieurs avaient servi de conseillers aux rois, aux empereurs, aux papes ; elles avaient servi à leurrer des moines, des gens innocents de toute espèce, des esprits malins, abandonnés aux minauderies, aux mignardises, à toute espèce de vanités ; femmes des plus mondaines et des plus habiles à tromper et à séduire.

« Les unes, avec leurs robes de mères béates, disaient la bonne aventure et cherchaient à deviner l'avenir ; d'autres avaient la prétention de guérir les malades et de ressus-

citer les morts. Il y avait, entre autres, de fameuses pénitentes du couvent de Saint-Placide de Madrid, au temps de Philippe IV ; des disciples de la célèbre nonne de Portugal, si célèbre par ses plaies, et des petites sœurs de Corella.

« Don Alvaro de Santafé, en regardant ces salles fantastiques, était absorbé par les efforts de ceux qui travaillaient à être saints et saintes, béates et faiseuses de miracles, autant que par une odeur de diable qui se respirait au milieu des cris et des gémissements de cette famille monacale.

« A la porte de la dernière salle, un frère de l'ordre séraphique, savetier, fort ami du licencié, se donnait la flagellation tant qu'il pouvait; ses coups sifflaient de manière à remplir l'air de leur bruit et à faire rougir ses épaules nues.

« — Compère François, lui cria-t-il, en reconnaissant son compagnon de discipline de la chapelle basse de Saint-Genest, vous ici, dans cette demeure? Je vous croyais heureux, parmi les anges, et je vous trouve ici, dans la maison des fous, vous donnant toujours la discipline. Quel malheur, compère? Ce n'est

pas là ce que j'attendais? S'il faut continuer de faire ici la même chose qu'à Saint-Genest, il vaut mieux faire sur la terre autre chose de plus agréable.

« Le compère le regardait tout ébahi ; il s'avançait même pour l'embrasser et il avait déjà fait quelques pas, quand l'ange gardien qui surveillait l'enceinte s'interposa entre le licencié et le pénitent :

« — Entendre, voir et se taire, telle était la consigne, tu viens d'y manquer, dit-il rudement à don Alvaro, tu vas maintenant continuer ton voyage en purgatoire.

« — Pitié, seigneur ange, s'écria le licencié, abasourdi et fondant en larmes. J'avais demandé à Dieu de faire un miracle et de me laisser voir le ciel, comme il l'avait fait d'autres fois pour plusieurs de mes compagnons ; mais je n'y suis pas venu pour y prendre place ; je ne désire pas quitter sitôt la vallée de larmes que j'habite, et surtout je ne veux pas voir le purgatoire, ni maintenant ni jamais. Je vous le demande, seigneur ange, faites-moi sortir d'ici pour que j'aille retrouver ma maison ; je me contente de ce que j'ai vu et entendu. Je croyais que les jeûnes et

les pénitences me mériteraient mieux... Ceci n'est pas le paradis... et ne lui ressemble pas.

« L'ange le regardait, comme l'homme qui interroge l'idée à travers les rides du front d'un menteur. Il ne lui répondit pas, mais il l'enleva à l'abri de ses ailes, lui fit traverser, avec la rapidité de l'éclair, les magnifiques jardins du paradis, et le conduisit jusqu'aux portes du ciel.

« Quand saint Pierre, qui avait passé une fort mauvaise nuit et qui faisait la sieste, entendit la voix de l'ange, qui lui ordonnait impérieusement d'ouvrir les portes du ciel, le vieux portier, comme celui qui congédie un pauvre, donna au licencié une poussée qui le fit rouler du paradis et se réveiller, tout étonné, au pied de son lit, enveloppé dans sa robe de pénitent, mourant de froid et luttant avec inquiétude contre les souvenirs de son voyage extraordinaire dans l'autre monde.

« Il revint à lui, mais la fièvre n'abandonna pas son corps ; quarante jours il lutta contre elle et contre son hallucination, jusqu'à ce qu'enfin rétabli et revenu complétement à lui, son premier soin fut de brûler la tunique de pénitent, les disciplines et le cilice qui avaient

causé tant de mortifications à son corps amaigri.

Il cessa ses dévotions et ses prières, se mit à faire des demandes et à devenir un homme utile et honnête. Trois ans après, il était attaché dans un secrétariat, maire, député, ministre, homme des plus justes, et modèle de travail et de générosité.

« Telle est l'histoire du voyage au ciel du licencié don Alvaro de Santafé. »

Quand il eut terminé sa lecture, *l'historien* s'adressa gravement à Nervins, qui l'avait écouté avec la plus grande attention, et lui dit :

— Vous voyez ce que sont les manies et les aberrations des hommes. Il faut l'avoir solide, cette tête, dit-il en se frappant le front avec la paume de la main, pour ne pas faire naufrage sur cette mer de pirates où, si vous n'y faites attention, on vous volera le mouchoir. Vous comprenez ce que tout cela signifie, ajouta-t-il d'un air mystérieux, et il ferma son in-folio et le mit sous le bras, comme s'il craignait qu'on le lui enlevât.

— Historien, viens ici, dit Joseph à ce fou terrible; j'ai besoin de l'histoire du paradis,

mais non de récits de batailles où il y a du sang ; je veux des descriptions d'arbres, de ruisseaux, de fleurs, enfin de choses agréables. Ainsi donc, rends-toi dans ta chambre pour les composer.

— C'est bien, dit le fou, et il se rendit à sa chambre.

Dès qu'il fut parti, Joseph se dirigea vers le grand groupe, où tous les autres fous réunis faisaient un bruit infernal. C'étaient les paroles les plus discordantes, les idées les plus extravagantes qu'on puisse imaginer.

— Voyons, quelqu'un d'entre vous a-t-il besoin de moi, leur demanda-t-il impérieusement et les engageant à répondre l'un après l'autre.

La plus grande partie des fous cessa de parler ; ils défilèrent devant Joseph en lui donnant chacun une poignée de main. Les moins malades lui parlaient presque raisonnablement ; d'autres s'approchaient mystérieusement de son oreille ; ceux qui se croyaient de verre le priaient de prendre garde de les casser. La réponse de Joseph consistait à leur donner un caramel ou tout autre bonbon, comme s'ils étaient des enfants. Aux superbes,

il parlait impérieusement ; aux maniaques, sans contrarier leur manie ; il les maîtrisait tous en parlant à chacun son langage.

— Dans vos chambres, dit-il, et tous, comme s'ils avaient la plénitude de leur raison, se rendirent à leurs chambres, à l'exception de quelques-uns des derniers arrivés, que l'on n'avait pu encore ranger à l'ordre.

— Tu vois, maintenant, dit Joseph à Nervins, ce que je peux obtenir par l'observation et la patience. Plusieurs de ces fous sont arrivés dans mon asile avec la manie de détruire, avec des accès terribles de furie. Ceux qui se croient transparents et de verre sont impossibles ; *l'historien* et le *Père Eternel* sont redoutables ; les divers rois qui vivent ici dedans seraient capables de rendre fous les ministres les plus sages, et cependant, par ma patience et ma douceur, je les domine tous et j'espère guérir le plus grand nombre.

Je n'ai pas encore porté sur Clara toute mon observation ; je ne connais pas l'origine de son mal ; je ne l'ai pas entendue ; je n'ai fait que la voir ; son changement est incroyable. Avec ses cheveux coupés, ses vêtements en désordre, sa figure bouleversée par sa ma-

nie, il est difficile de se former, à première vue, une idée de sa maladie ; mais, avant peu, je te dirai quelles sont mes espérances et si je crois sa guérison possible. L'expérience continuelle, la vie au milieu des fous, mon étude incessante des périodes de leur manie, de ce qui contribue à la calmer, forment ma méthode de guérison et me donnent l'expérience que je ne saurais trouver dans les livres, et que la nature et l'observation me fournissent sans crainte d'erreur.

— Je te devrai plus que la vie, si tu rends la raison à Clara, lui dit Nervins tout ému.

— Pour moi, lui répondit Joseph, j'emploierai tout mon temps et toute mon intelligence à voir si je peux te rendre ce service.

CHAPITRE XXXV

Quand Clara se réveilla, sans donner la moindre importance aux lieux où elle se trouvait, ni tourner les yeux pour les reconnaître, elle aperçut une porte ouverte devant elle, elle en profita pour sortir et passer dans la chambre du médecin, qui était occupé à écrire, avec la sœur de charité auprès de lui. Clara s'approcha, s'assit sur une chaise, toujours en répétant à demi-voix les paroles de sa manie.

Le docteur fit un signe à la sœur de charité, qui sortit et revint avec un plateau sur lequel il y avait un bol de bouillon, une bouteille de vin et des biscuits.

— C'est pour vous, Madame, lui dit la sœur, en déposant le plateau sur une table à côté d'elle.

Clara, tout en parlant, prit le bol, la bouteille et les biscuits et revint s'asseoir auprès du docteur. Dans le vin était mêlé un léger narcotique, aussi l'envie de dormir s'empara-t-elle promptement de la malade; la sœur la conduisit à son lit et Clara s'y reposa tout naturellement sans se souvenir de rien.

Elle dormit plusieurs heures : à son réveil elle vit devant son lit la table mise avec tout le nécessaire, la sœur de charité assise et une domestique prête à faire le service. Clara se leva en chemise, et s'assit à table en chemise; elle mangea parfaitement, mais en répétant toujours à demi-voix les paroles de sa manie. Après le repas, elle passa sa robe noire qu'elle avait laissée près du lit; elle regarda à travers les barreaux, comme pour observer l'état de l'atmosphère, et leva le loquet de la porte comme si elle allait faire une promenade. La sœur de charité la prit par le bras, comme aurait fait son mari, descendit au jardin avec elle, et la promena près de trois heures sans se reposer; elle la fit ensuite remonter dans sa chambre,

l'assit sur une chaise et elle toucha un ressort qui ferma l'issue de la pièce.

A l'heure du dîner, elle mangea tranquillement et alla se coucher de la même manière que la veille. La sœur de charité se tenait vis-à-vis d'elle sur une chaise longue, et durant huit jours Clara ne vit que le médecin, la sœur et la domestique chargée du service ; elle ne leur adressa aucune question et resta toujours avec sa manie.

Joseph et Nervins voyaient Clara, dans ses promenades au jardin, s'arrêter par moments, comme pour regarder les fleurs ou écouter le chant des oiseaux.

Au bout de quinze jours, elle était déjà complètement habituée au genre de vie de l'établissement. Elle connaissait les chemins, et la sœur de charité la laissait seule pour qu'elle pût agir librement. Joseph dit alors à Nervins qu'il allait commencer la cure ; qu'à cet effet, il avait besoin de connaître ce qu'il croyait, lui, Nervins, être la cause du mal, afin qu'il pût appliquer les remèdes moraux qu'il jugerait nécessaires à la guérison ; que si c'était toutefois un secret il ne voulait pas le savoir.

— Joseph, lui répondit Nervins, je n'ai eu

dans ma vie aucun secret pour toi ; je vais donc te dire la cause de la folie de Clara et rouvrir ma blessure.

Dès que tu eus quitté Paris, ma fille devint très mélancolique ; Clara se dégoûta de la société et nous rentrâmes à Gênes. Un jour, ma fille me demanda de t'écrire de venir ; Clara ne le voulut pas. Dès ce moment le caractère de Marie changea, et jamais plus je ne l'ai vue même sourire devant sa mère.

Il y avait un an que nous étions à Gênes, quand le prince Théodore me demanda la main de Marie pour son fils. Je chargeai Clara d'entretenir sa fille de cette proposition. Celle-ci répondit qu'elle ne voulait pas se marier ; la mère insista, exigea le motif du refus, et Marie lui répondit qu'elle avait juré à une personne de ne se marier qu'avec elle et que par conséquent elle ne se marierait jamais avec une autre. La mère la menaça, si elle n'acceptait pas le mariage proposé, de l'enfermer au couvent des Ursulines pour terminer son éducation. La fille lui répondit qu'elle n'irait pas. Clara me rapporta sa réponse et sa détermination ; moi je me rendis à la tour pour consoler Marie ; Clara me suivit et renouvela

ses menaces ; Marie ne lui répondit rien et me pressa dans ses bras. Elle ne voulut pas venir dîner ; j'allais me lever de table pour la chercher, Clara ne me le permit pas.

Dès que nous eûmes fini de souper, je me rendis dans sa chambre et je trouvai cette lettre que tu vas lire et que je conserve sur mon cœur avec son portrait. De là je me transportai aux bords de la mer, où je trouvai son corps couvert de blessures. Clara me suivit en poussant des cris déchirants, et, voyant sa fille morte, sa raison reçut un coup terrible. Moi, je tombai sans sentiment sur le cadavre de Marie. On nous transporta au palais.

Clara passa toute la nuit à pleurer à genoux auprès du cadavre de sa fille, elle pleura huit jours consécutifs ; elle voulut lire cette lettre que je n'avais pas voulu lui montrer, et après l'avoir lue, elle résolut de s'enfermer pour toujours dans la tour où sa fille avait écrit la lettre. Elle passa là une nuit et un jour. Le lendemain, j'allai la voir, et à mon arrivée dans la chambre elle me prit par la main et me conduisit à un coin de la cheminée où, sur une des pierres du mur, Marie avait écrit son dernier adieu, au dessous de quelques

lignes que tu avais écrites toi-même, pendant que tu étais malade. Dans son désespoir et dans sa douleur, elle baisait les lignes tracées par sa fille, et dès ce moment elle a perdu la raison.

Avant de lire la lettre que tu as dans ta main, je veux que tu voies la pierre où est écrit le dernier adieu de Marie et où elle te bénit. Je l'ai toujours avec moi, parce que à ma mort je veux reposer ma tête sur cette pierre. Viens, Joseph, lui dit-il en l'emmenant dans sa chambre. Il ouvrit avec une clef d'or une caisse qui contenait le trésor le plus précieux pour lui.

Joseph avait écouté le récit de ce père affligé avec un recueillement religieux. Quand il vit la pierre, il reconnut son écriture et lut le dernier adieu que lui donnait cette martyre. Il se jeta dans les bras de Nervins, qui le pressait dans les siens avec un silence des plus éloquents et des plus sublimes, le silence de la douleur et de la reconnaissance.

Joseph leva les yeux au ciel et, baisant les mains de Nervins, lui dit respectueusement :

— Si je n'ai pu me marier avec Marie, je t'en demande pardon ; je serai un fils pour toi et

je t'aimerai jusqu'à l'heure de la mort avec toute la vénération avec laquelle j'adorais ta fille, sans le lui avoir jamais révélé ni à elle, ni à personne.

— Que Dieu te bénisse, lui dit Nervins, en remettant soigneusement dans la caisse la pierre sur laquelle était écrit le dernier adieu de sa fille.

CHAPITRE XXXVI

Depuis l'arrivée de Clara, Joseph avait un peu abandonné les orphelines qui, rétablies de leur maladie, couraient alertes dans le jardin, toujours unies comme deux tourterelles.

C'était un plaisir de voir jouer ces deux petites filles si vives, si douces et si affectueuses. Quand elles virent venir le père Joseph dans l'allée du jardin où elles s'amusaient, avec un monsieur qu'elles ne connaissaient pas, elles se cachèrent derrière une touffe de feuillage et ne montrèrent que leur charmante petite tête, de peur de l'importuner. Joseph comprit l'idée de ces anges et leur dit affectueusement :

— Venez ici, mes enfants.

Les deux fillettes qui étaient vêtues de blanc et qui portaient de petits chapeaux de paille, coururent embrasser les genoux du père Joseph, comme elles l'appelaient, et qui mit une de ses mains sur la tête de chacune d'elles. M. Nervins regardait avec plaisir ces deux créatures si gentilles.

— Ce sont mes filles adoptives, lui dit Joseph ; elles sont venues ici sans être baptisées, demande-leur comment elles s'appellent.

— Clara, répondit immédiatement celle de droite.

— Marie, s'écria celle de gauche.

Toutes deux embrassèrent M. Nervins, qui sentit son cœur opprimé et qui leur donna un baiser, en leur disant : Soyez bénies, mes petits anges.

— Ce sont mes plaisirs dans cet asile, ajouta Joseph.

A ce moment, Clara passa accompagnée de la sœur de charité ; elle s'arrêta, s'approcha ensuite des deux enfants et les regarda sans faire attention ni à Joseph, ni à Nervins. Elle répétait toujours sa phrase, mais son regard avait plus de douceur.

Marie qui avait cueilli quelques fleurs les lui offrit en souriant ; sa sœur en fit autant.

Clara s'arrêta encore un moment, prit les fleurs et continua son chemin, mais en tournant toujours la tête et tantôt en murmurant, tantôt en poussant des cris elle redisait : Moi, je l'ai tuée... moi, je l'ai tuée... moi, je l'ai tuée, Marie. Elle regarda les fleurs et retourna la tête jusqu'au moment même où elle rentra dans l'établissement. En franchissant même la porte de la chambre, elle retourna la tête. Quand elle se vit chez elle, elle mit les fleurs sur son oreiller, se coucha, reprit les fleurs et s'endormit avec elles dans la main. Le jour suivant, à son réveil, elle les tenait encore, et s'approchant de la fenêtre, elle les laissa tomber dans le jardin.

La sœur de charité suivait tous ses mouvements et cherchait à deviner ce qui se passait dans l'âme de cette automate.

Joseph avait remarqué l'impression que les deux jeunes filles avaient causée sur Clara, son temps d'arrêt dans sa promenade et sa manière de prendre les fleurs. Il donna l'ordre à la sœur de charité de la conduire, le lendemain au soir, dans la même allée, à la même heure ;

lui, devait l'attendre avec les deux enfants, vêtues de la même manière et toutes prêtes à lui offrir des fleurs, dès qu'elles la verraient.

La jeune Marie s'approcha d'elle dès qu'elle l'aperçut, mais Clara la reçut avec indifférence et continua son chemin.

Joseph n'était pas encore entré dans sa chambre, il n'en connaissait pas moins, par les rapports de la sœur de charité, tous ses mouvements les plus insignifiants et toutes ses paroles même les plus simples. Le médecin la visitait deux fois par jour. L'état physique de Clara s'améliorait visiblement de jour en jour ; elle mangeait bien, dormait mieux, et son agilité était extrême.

CHAPITRE XXXVII

DEPUIS deux mois environ Clara était dans l'asile et Joseph ne s'était pas encore montré à elle, ne lui avait pas parlé, bien qu'il la vit cinq ou six fois par jour dans ses promenades. La folle passait avec indifférence devant lui et devant son mari. Ce dernier voyait la santé de sa femme s'améliorer ; il remarquait qu'au lieu d'une robe noire, elle portait le costume de la maison, une robe bleue, avec un col et des manchettes blanches, et une mante bleue aussi et capitonnée pour que le froid ne l'indisposât pas.

Joseph ordonna à la sœur de charité de la conduire se promener dans le jardin de la ma-

ternité, où toutes les jeunes filles prendraient leur récréation, et pria Nervins de se promener seul, parce qu'il voulait mettre à l'essai le système de guérison qu'il pensait adopter à l'égard de Clara.

Joseph était assis sur un petit banc, entouré de toutes les filles de l'asile qui jouaient tumultueusement, revêtues du costume bleu de la maison.

C'était un spectacle agréable de voir jouer toutes ces fillettes, jolies pour la plupart et merveilleusement soignées par les sœurs chargées de les élever et de les instruire.

La sœur arriva avec Clara qui vint sans fixer sur rien son attention durant le chemin, et qui s'assit dans le jardin où jouaient les jeunes filles, presque en face de Joseph. En la voyant arriver, les petites se dirigèrent vers la sœur de charité qu'elles connaissaient ; quelques autres s'approchèrent de la folle qui regardait tout avec indifférence. Les deux jumelles qui reconnurent la personne à qui elles avaient donné leurs fleurs vinrent plus près d'elle et Marie lui dit : « Bonsoir, bonne dame. »

Clara la regarda en répétant toujours : «Moi, j'ai tué ma fille... moi, j'ai tué ma fille.»

Marie comprit ce que Clara disait et lui frappant les genoux de ses petites mains, elle lui répéta à son tour : « Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai... tu n'as pas tué ta fille ! »

Clara parut avoir compris : en effet, quand la sœur gardienne cria à Marie de l'extrémité du jardin : Marie, laisse tranquille la bonne dame, rien qu'à entendre ce nom, la folle éprouva un frémissement ; elle se leva, regarda de tous côtés et se mit à courir pour gagner machinalement sa chambre. La sœur de charité et Joseph qui observaient tous les mouvements de la pensionnaire eurent de la peine à la suivre.

Ce soir-là, il s'opéra une crise chez Clara, la forme de sa manie avait subi un temps d'arrêt. Quand la sœur arriva dans sa chambre, elle s'aperçut que Clara s'était mise au lit, toute habillée, et qu'elle cachait la tête sous l'édredon. Elle paraissait avoir peur et elle répétait de temps en temps : « Oui... oui... oui... moi, j'ai tué Marie.

Sa nuit fut très agitée ; elle se releva plusieurs fois ; elle avait l'air de chercher quelque chose dans son lit et dans sa chambre. Le docteur

dut lui administrer une potion calmante.

Malgré cette potion elle dormit peu ; elle se leva de bonne heure, descendit de la maison et se dirigea machinalement vers le jardin des jeunes filles où elle était allée la veille. Il n'y avait personne ; elle paraissait à la recherche de quelque chose qu'elle ne trouvait pas ; finalement, elle se mit à courir d'un côté, de l'autre, comme si elle jouait avec quelqu'un.

La sœur comprit son idée, elle fit venir quelques jeunes fillettes et elle appela aussi Joseph. En les voyant, la folle s'arrêta un moment ; elle se mit ensuite à courir au milieu d'elles et continua son même jeu, en regardant d'un côté, de l'autre.

Joseph était là qui observait tous ses mouvements. Quand les enfants s'en allèrent, Clara se dirigea vers la porte par où elles sortaient. Alors la sœur la prit par le bras et la conduisit déjeuner.

Son agitation continuait ; elle finit à peine son déjeuner et se dirigea de nouveau vers le jardin des enfants. Là, elle s'assit comme pour les attendre. Joseph qui la suivait s'assit devant elle : la folle le regarda attentivement et se mit à faire le tour du jardin en courant.

Dès ce jour, Clara descendit tous les matins et tous les soirs. Les jeunes filles jouaient avec la folle qui les suivait tranquillement. Mais c'était avec les deux jumelles qu'elle courait surtout et avec qui elle s'amusait le plus agréablement.

Un soir, Joseph les appela, au milieu de leur course, leur disant de venir s'asseoir sur ses genoux. La folle contrariée de se trouver seule, s'approcha toute craintive et commença par les appeler, en tournant autour d'elles avec inquiétude. Comme Joseph les retenait et que les deux jumelles la regardaient sans lui répondre, elle se mit, dans son impatience, à pousser des cris plaintifs.

Alors Marie lui dit : « Bonne mère, viens t'asseoir avec nous sur les genoux du père Joseph. »

La folle s'approcha petit à petit, et, sans regarder Joseph, elle s'assit sur ses genoux et elle y resta tranquille, souriant avec douceur aux deux jeunes filles, jusqu'au moment où Joseph leur dit :

— Allons, continuons le jeu.

Clara avait fini par perdre sa manie ; mais elle semblait tombée dans l'état d'enfance ;

elle riait, parlait, confondait les mots et les idées ; elle ne conservait aucun souvenir.

Il y avait déjà six mois qu'elle était dans l'établissement ; elle était guérie de sa manie ; elle avait retrouvé la tranquillité, mais son intelligence ne fonctionnait pas, comme elle le devait. Elle ne reconnaissait pas Nervins avec qui elle s'entretenait tous les jours ; ni Joseph qu'elle regardait avec crainte ; ni le médecin qui la traitait avec affection. Elle n'éprouvait de véritable plaisir qu'avec les petites filles qui devinaient ses extravagances, et elle s'entendait avec elles comme si elle avait toute sa raison.

Elle allait les chercher tous les soirs. Nervins et Joseph la suivaient dans sa promenade, écoutaient ses conversations extravagantes qui faisaient étouffer de rire les jeunes filles, et principalement Marie, douée d'une intelligence des plus précoces et des plus vives. C'est sur elle que Joseph mettait toutes ses espérances de guérison pour Clara. N'est-ce pas en jouant avec elle que Clara avait perdu sa manie? Quoique les variations de son esprit fussent encore très grandes, elle avait néanmoins des moments de lucidité, non pour

connaître son état, ni les personnes qui l'entouraient, mais raisonner sur des choses indifférentes, sur celles qui avaient surtout rapport aux jeunes filles et à leurs jeux.

— Je veux qu'elles viennent demeurer avec moi, dit-elle un soir à la sœur qui la soignait.

— Il faut le demander au père Joseph.

— Non, répondit-elle mystérieusement ; il me les prendrait, il est très jaloux.

La sœur raconta la conversation à Joseph qui se rendit le lendemain dans la chambre de Clara et lui amena les deux fillettes.

En le voyant, la folle se retira dans un coin de la pièce, saisie de crainte.

— Tu veux, lui dit Joseph, que mes filles viennent demeurer avec toi ?

— Oui, oui, répondit Clara, en se frottant les mains de joie, mais sans approcher.

— Alors, assieds-toi près de moi, embrasse mes filles ; et, si tu es contente, elles déjeuneront avec toi.

— Oui, s'écria-t-elle en se levant et courant mettre la table ; et elle ne revint s'asseoir que lorsque tout fut prêt ; elle caressait les fillettes et fixait surtout les yeux sur Marie, comme si elle cherchait sur sa figure un souvenir quelconque.

— Pourquoi es-tu pâle ? lui dit-elle. Te sens-tu malade ? Viens ici, je te soignerai.

— Non, lui dit Joseph, maintenant il faut déjeuner ; ensuite descendre au jardin, et là tu la guériras, en courant.

— C'est vrai. Clara plaça alors une fillette d'un côté et l'autre de l'autre, et se mit à déjeuner toute joyeuse.

— Pourquoi restes-tu ici ? demanda-t-elle à Joseph.

— Parce que je suis leur père et je dois déjeuner avec elles.

— Alors assieds-toi là, lui dit Clara, en fixant ses regards sur lui, comme si elle voulait découvrir quelque chose dont elle ne pouvait se rendre compte.

Joseph s'assit en face d'elle. C'était la première conversation qu'il avait avec sa malade depuis qu'elle était arrivée à l'asile.

Clara déjeunait et regardait fixement Joseph, ns oser ouvrir la bouche. Parfois elle baissait les yeux ou les fermait. Sur les rides de son front, sur son visage calme ou colère, sur ses lèvres qu'elle pinçait ou qu'elle entr'ouvrait en souriant, on devinait que son cerveau était traversé par des idées qui travaillaient

sans cesse son âme ; cette âme ne vivait pas encore en relation véritable avec tout ce qui l'entourait, mais elle était en mouvement continuel avec le monde de sa pensée, impossible à pénétrer, impossible à comprendre.

Clara avait retrouvé physiquement la santé ; le teint mat de sa peau se colorait ; ses dents blanches se montraient entre ses lèvres rosées ; ses grands yeux bleus regardaient avec une mélancolie des plus douces ; ses noirs cheveux retombaient de nouveau en boucles sur ses épaules : Clara recouvrait la santé et retrouvait sa beauté.

Pendant tout le déjeuner elle garda le silence. Par moments elle posait les mains sur les têtes des petites filles, sans tourner ses regards sur elles. Elle mangeait une poire, quand tout-à-coup elle la laissa dans l'assiette ; elle se leva et se dirigea vers Joseph. Sans dire un mot, elle lui prit la main gauche, examina ses doigts, et, immobile, elle fixa sa vue sur l'anneau que Joseph portait au petit doigt. Elle passait la main sur le front, comme pour saisir une pensée qu'une puissance inconnue l'empêchait de retrouver. L'ongle de son index suivait machinalement et avec une

vive curiosité les traits gravés sur la bague.

Joseph la laissait faire, sans lui adresser la moindre observation. Clara revint à sa place, continua de manger son fruit, les regards fixés sur Joseph, mais sans que son front révélât aucune pensée d'aucune espèce.

La petite Marie se leva à son tour pour voir la bague de Joseph. Mais, dès qu'elle y porta les mains, la folle se leva inquiète, la frappa doucement à la joue, comme pour la punir, et quand Marie se mit à pleurer, Clara, tout affligée, l'assit sur ses genoux, pressa sa tête sur son sein et la combla de caresses.

Le rire revint bientôt chez la jeune fille et la folle se remit à table. Ainsi se termina le premier déjeuner.

Pendant quelques semaines les deux jeunes filles vinrent déjeuner et dîner avec Clara qui, sans faire mention du passé en ce qui touchait le présent, se rappelait tout et vivait comme une personne raisonnable.

Joseph restait continuellement dans sa chambre; il ne la laissait qu'aux heures du repos. Il ne voulait rien faire ni rien dire qui

pût rappeler dans sa mémoire des événements capables d'exciter son âme.

Sa manière d'être était devenue si douce et si agréable que Joseph avait fait porter les lits des deux jeunes filles dans la chambre de Clara, pour qu'elles vécussent avec elle comme si elles étaient ses filles.

Elle les habillait, les coiffait, leur répétait la leçon avant leur départ pour l'école, absolument comme si elle avait été leur mère.

Pour tout le reste, Clara paraissait complétement guérie ; une seule chose prouvait qu'elle était encore malade, c'est qu'elle ne reconnaissait ni son mari, ni Joseph, ni le docteur qu'elle croyait des employés de la maison.

Elle savait parfaitement qu'elle se trouvait dans une maison de santé ; elle accompagnait quelquefois Joseph à la salle où se réunissaient les fous et elle donnait des témoignages d'intérêt et de compassion. D'autres fois elle allait à l'hospice et elle l'aidait à soigner les malades. Tous les jours elle se rendait à la maternité, où elle passait des heures entières à laver, à habiller les jeunes filles.

Clara et Marie la suivaient continuellement.

C'était un plaisir de voir ces deux petits anges derrière elle, comme si elle était effectivement leur mère. Notre folle ne pouvait vivre sans elles ; elle avait avec elles de longues conversations où tout était raisonnable et sage.

Malgré le défaut de mémoire pour tout ce qui regardait sa vie passée, elle se comportait d'une manière si juste et si réglée qu'on l'eût dite complétement saine d'esprit. Joseph ordonna donc à la sœur de l'habiller avec les robes qu'elle avait dans ses malles et de la considérer comme entièrement guérie, toutefois avec défense de lui adresser aucune demande, aucune question relative à l'époque antérieure à son arrivée dans l'asile.

Nervins déjeunait et dînait tous les jours à la table de Clara. Elle le croyait le père de Joseph, l'aïeul de Marie et de Clara ; elle le considérait avec les plus grands égards et elle professait pour lui une vive affection.

Le caractère d'une pareille folie paraissait impossible ; un oubli aussi complet du passé et en même temps une grande lucidité et une mémoire des plus vives pour tous les actes de la vie présente. Le cas était si étrange que

souvent, le docteur et Joseph, étonnés, cherchèrent à surprendre ses pensées, dans le doute de leurs observations.

A la différence de celui qui avait de bons yeux, qu'un événement fatal a privé de la vue et qui continue de vivre par les souvenirs de ce qu'il a vu, sans connaître les couleurs ni les lieux par où il passe, Clara ne se souvenait de rien de ce qu'elle avait vu, de ce qui s'était passé avant sa maladie ; elle n'avait de mémoire, d'intelligence et de volonté que pour les événements qui s'étaient succédé depuis qu'elle était revenue à la raison dans l'asile.

Quant à M. Nervins, quoique Clara ne fût pas complétement guérie, c'était une consolation de la voir jouir de la santé et de la tranquillité d'âme.

— C'est par cette voie, lui disait Joseph, que nous arriverons à son rétablissement complet. Quel est celui de ses organes que la douleur affecte ? Je ne peux te le dire, mais, quel qu'il soit, le repos, une bonne hygiène, l'exercice modéré de l'intelligence contribueront à la rétablir complétement. Clara reviendra à la raison par la raison même ; elle a

commencé par le retour à l'enfance, en jouant avec des enfants de sept ans, en pensant avec leur peu de raison ; aujourd'hui elle réfléchit et médite déjà, et, au moment où nous y penserons le moins, ce voile qui couvre sa mémoire se déchirera, pour son malheur, et elle recouvrera la vue du passé.

Plût à Dieu qu'elle pût rester toute sa vie folle, comme elle est aujourd'hui. Elle ne souffrirait que les douleurs actuelles, qui sont bien insignifiantes, et les biens perdus, les tristes souvenirs, les remords que tous les êtres éprouvent en ce monde, quelque impeccables que Dieu les ait créés, ne rongeraient pas de nouveau son cœur. Les saints eux-mêmes ont, dans le livre de leur vie, des taches aussi grandes que celles des pècheurs les plus endurcis. Plût à Dieu que je puisse, moi, te rendre Clara avec la certitude qu'elle restera telle qu'elle est aujourd'hui, jusqu'à l'heure de la mort. Que son bonheur serait grand ! Avec quelle tranquillité s'écouleraient les derniers jours de sa vie !

Malheureusement la voie qu'elle prend lui servira à recouvrer sa raison, mais pour pleurer de nouveau sa fille. Alors je ne pourrai

plus, moi, lui rendre, par mes soins, ni la joie ni la paix.

J'ai de la patience ; je sais guérir et consoler les fous ; mais l'homme qui a sa raison, je ne pourrai le consoler, la chose m'est impossible. Je sers la charité, et les sains d'esprit n'ont besoin de la miséricorde de personne.

S'ils ont eux-mêmes de la miséricorde, ils peuvent guérir, sans que personne les soigne ; quoique, à mon point de vue, les prétendus sages qui courent de par le monde soient plus fous que les malades que je soigne et que je cherche à guérir dans mon établissement. Nervins, je te l'assure, Clara retrouvera bientôt sa raison, mais je ne crois pas que ce soit ni pour son bonheur, ni pour le tien.

CHAPITRE XXXVIII

CLARA, dont le cœur s'était complétement réveillé à la pitié, accompagnait tous les jours Joseph dans ses visites aux diverses parties de son établissement. Puis elle rentrait pour déjeuner ; elle faisait répéter la leçon aux deux petites filles, les conduisait elle-même à l'école et se rendait de là à la maternité. Elle aidait les sœurs et les nourrices dans les soins à donner aux enfants abandonnés et déposés dans le tour. Que ses soins étaient tendres et compatissants ! Ils avaient autant de douceur que le sourire qu'elle leur prodiguait. A six heures, elle revenait à l'école chercher les deux petites filles ; à sept, elle se mettait à table avec elles, et son amabilité était extrême.

Les deux orphelines venaient d'accomplir leur neuvième année; elles étaient grandes et fortes pour leur âge; l'air de la montagne n'avait pas peu contribué à leur développement. Elles apprenaient à jouer du piano et elles faisaient de rapides progrès. A dix heures du soir, elles se couchaient ; elles se levaient tous les jours à cinq heures du matin pour étudier, pendant que Clara accompagnait Joseph dans ses visites à l'hôpital.

Un jour, en faisant ce service, ils rencontrèrent dans une salle un des fous blessé à la tête par l'*historien* qui avait besoin de sang pour écrire son livre. Ce blessé n'était autre qu'un astronome qui passait sa vie dans une agitation continuelle. Il tremblait de peur que, dans leurs éclipses, les astres ne vinssent à se choquer et qu'il n'en résultât toute une révolution dans la machine céleste. Pendant qu'il communiquait ses appréhensions et ses craintes au *Père Eternel*, il était venu à l'esprit de l'*historien* de raconter les méfaits de Medée, et pour un pareil récit, il avait besoin de sang. Il donna donc un terrible coup de poing sur la figure du pauvre astronome, lui brisa les dents, lui couvrit ainsi le visage de sang dans

lequel il plongea son doigt. Puis il tira un papier de son buvard et y promena son index sanglant, comme s'il écrivait effectivement avec du sang le morceau qu'il avait dans l'esprit.

Joseph et Clara arrivèrent au moment où l'astronome poussait encore des cris plaintifs. L'*historien*, impassible, mouillait le doigt dans le sang qui inondait le sol pour écrire son histoire. Les gardiens de la salle soignaient le blessé, pendant que deux autres voulaient mettre à la raison l'*historien* qui ne s'inquiétait pas plus des gémissements de l'astronome que des réflexions des préposés.

C'était un écrivain des plus indépendants, à qui la raison et même les coups étaient également indifférents. La seule personne à qui il obéissait, c'était Joseph : aussi dès qu'il le vit entrer il resta comme paralysé.

— Que se passe-t-il, lui demanda Joseph, en s'avançant suivi de Clara qui resta muette à la vue du sang qui coulait de la blessure de l'astronome ? Qu'arrive-t-il, continua Joseph, en se mettant face à face devant l'historien ?

— J'avais besoin de sang, lui répondit le fou, pour écrire l'histoire d'une mère qui a tué

son enfant, et je l'ai tiré de l'astronome qui en a trop dans cette tête pleine de vent, et de cette bouche qui ne dit que des futilités et des mensonges.

Sur un signe de Joseph, les gardiens enlevèrent l'historien et sa victime ; mais le sang et les paroles du fou produisirent chez Clara une commotion terrible.

L'*historien* avait porté un coup violent à l'âme de cette infortunée qui, surprise, pâle et tremblante, s'attacha au bras de Joseph et lui dit :

— Moi aussi, j'ai tué ma fille.

Joseph l'emmena immédiatement de la salle des fous et la conduisit dans sa chambre.

A peine y fut-elle entrée qu'elle se jeta dans ses bras, donna un libre cours aux sanglots qui l'étouffaient et fondit en larmes.

— Oui, moi aussi j'ai tué ma fille, s'écriait-elle ; je ne l'ai pas frappée avec un poignard, mais je l'ai fait se jeter à la mer par la cruauté de mon cœur, par ma jalousie, par mon injustice.

Joseph comprit immédiatement que le voile qui empêchait sa mémoire de fonctionner venait de se déchirer, et que ce n'était plus la folle,

mais la mère qui parlait ainsi et qui se réveillait de nouveau à la douleur et au remords.

— Moi aussi j'ai tué ma fille, répéta-t-elle, en se jetant à ses pieds. Pardonne-moi, parce que ma douleur est des plus profondes ; jamais elle ne quittera mon âme. Je ne savais pas ce que je faisais ; en ce moment même, je ne sais pas ce qui m'arrive.

— Oui... je le sais, dit-elle, en passant la main sur le front, relevant les cheveux qui lui couvraient le visage et regardant de tous côtés ; oui, je le sais... c'est ici l'asile de Joseph où l'on m'a enfermée, parce que j'étais folle ; toi tu es Joseph, Joseph qui me soigne, moi qui suis la cause du malheur de ta vie ; moi qui ai assassiné ma fille ; qui t'ai enlevé l'ange qui t'aurait consolé, qui t'aurait rendu le bonheur ; moi qui ai trompé Nervins et qui ai tué sa fille. Et toi qui m'as vue malade, tu ne sais pas délivrer le monde d'une mauvaise épouse, d'une mauvaise mère, d'un monstre comme moi. Pardonne-moi, Joseph, lui répétait-elle, en lui baisant les deux mains ; fais-moi mourir pour me délivrer du poids qui m'oppresse, du remords qui me brise le cœur de sa main de fer.

Joseph restait assis, pâle et immobile, sa

main appuyée sur la tête de cette femme qui pleurait agenouillée à ses pieds. Et il y avait chez elle une telle grandeur d'humilité, de douleur et de repentir, que jamais Dante, Michel Ange, Hugo Foscolo, ni Monti n'en ont peint ou décrit une pareille, ni dans leurs peintures, ni dans leurs poésies immortelles.

— Tu es revenue à la raison, lui dit Joseph, en appuyant toujours sa main sur la tête de Clara et la regardant avec une tristesse infinie. Tu es revenue à la raison pour que le flot des souvenirs amers vienne sans cesse battre ton âme et que la douleur ne te rende pas folle une seconde fois, parce que tu es guérie. Mais Dieu t'envoie cette épreuve pour ton châtiment et pour que je te pardonne au nom de ta fille. Ecoute-moi, puisque je lis sur ton front, dans tes yeux et dans ta souffrance que ton intelligence est complète. Reconnais-tu cette bague?

— Les deux marguerites. C'est la bague de Marie, s'écria Clara, en la couvrant de baisers.

— Oui, c'est l'anneau de Marie. Quelques heures avant de me le donner, elle était venue dans ma chambre; c'était la première fois qu'elle y entrait, la pauvre enfant. Elle venait me dire qu'elle m'aimait et me jurer qu'elle

ne s'unirait jamais à d'autres qu'à moi, que c'était la réponse qu'elle me donnait à la question qu'elle avait entendue, lorsque son père m'offrait sa main. Tout surpris, je lui répondis à mon tour que mon union avec elle était impossible, et, comme elle en exigeait le motif, j'ajoutai que je ne le dirais pas même à mon confesseur, et que j'emporterais mon secret dans la tombe. Je ne sais si elle devinait ce qui se passait dans mon cœur, elle fondit en larmes, et me quitta sans m'adresser un seul mot de plus. Elle m'a donné cette bague devant toi, et, depuis, je n'ai rien reçu d'elle que la nouvelle de sa mort. Depuis quelques jours seulement, j'ai lu sa dernière lettre, et l'adieu qu'elle m'adressait écrit sur une pierre de la tour. Deux grosses larmes coulèrent à ce moment des yeux de l'infortuné Joseph, qui regardait Clara avec une majesté sublime.

— Au nom de cet ange, ajouta Clara d'une voix calme et remplie d'émotion, au nom de cette pauvre martyre, je te demande pardon pour le mal que je t'ai fait.

— Et moi, lui dit Joseph, au nom de ta malheureuse fille, je te pardonne; il lui prit

la tête dans ses deux mains, et lui donna un baiser des plus purs sur le front.

— Maintenant, vis pour rendre heureux le noble et honnête Nervins, le père de Marie, lui qui t'aime tant; vis pour prier pour ta fille, pour demander à Dieu le calme nécessaire à ton pauvre ami Joseph, calme dont il a tant besoin pour faire le bien à tant d'infortunés; vis pour ces petites orphelines à qui j'ai donné les noms de Clara et de Marie, que j'ai adoptées pour mes filles, et que je confie à tes soins; tiens-leur lieu de mère : elles te consoleront dans ta vieillesse, elles seront un baume pour ta blessure que Dieu seul peut fermer.

Relève-toi, Clara, lui dit Joseph avec cet accent solennel que la vertu possède dans ses heures sublimes ; presse dans tes bras celui qui fut un jour ton amant infortuné; celui à qui tu as rendu la raison, et qui, aujourd'hui, te paie sa dette; celui qui n'a pu être ton fils, du vivant de Marie, qui te demande pardon du mal qu'il t'a causé, et qui te presse dans ses bras en te donnant le doux nom de mère.

— Quelle grandeur Dieu t'a accordée, lui répondit Clara; puisse-t-il continuer à te bé-

nir et te conserver pour le bonheur et la consolation de tes semblables.

— Dieu m'a accordé la charité, reprit Joseph ; la charité, qui est le baume pour tous les maux de la vie ; la charité, qui est la plus douce de toutes les consolations, qui est comme la couronne qui rafraîchit le front de l'homme affligé, et qui orne rarement la tête des puissants.

Joseph appela la sœur, et lui ordonna d'aller chercher Nervins.

Nervins arriva quelques moments après. Joseph s'avança vers lui, et lui dit :

— Je te remets Clara entièrement guérie !

Clara se jeta dans les bras de Nervins, qu la pressa avec un transport de joie indescriptible.

Le soir, à six heures, Clara alla comme toujours chercher les orphelines à l'école. Chacune avait cueilli dans le jardin un bouquet de fleurs pour la bonne mère. Clara avait fait inviter le docteur, qui arriva sans connaître sa guérison complète. Quand chacun fut assis à table, elle dit à chaque petite fille de porter son bouquet, en ajoutant :

— Mettez-les à la place du docteur, comme

l'unique tribut de reconnaissance de la pauvre mère de Marie. Puis, se levant, elle dit d'un ton solennel à Nervins, à Joseph, au docteur : « le premier jour de mon retour à la raison, veuillez, avant de commencer le repas, prendre part à la prière que j'adresse à Dieu pour le repos de Marie. »

Un même recueillement, un même silence et une même douleur oppressèrent l'âme des trois amis.

— On ne doit pas pleurer pour les martyrs, ajouta la malheureuse mère ; il faut honorer ses vertus, et demander à Dieu de la recevoir dans sa sainte gloire.

Le docteur ne revenait pas de son étonnement ; quand la prière de la mère fut achevée, il fixa ses regards sur Joseph, et lui dit :

— Je te salue, homme de bien, âme ferme et courageuse, comme le plus grand médecin des maladies de la raison humaine !

— Ne salue, lui répondit modestement Joseph, qu'un disciple de la nature qui a puisé sa manière d'étudier dans ta science et dans l'observation que lui ont fournie les maladies des malheureux que Dieu a confiés à mes soins.

Après le dîner, Joseph prit par la main Marie et Clara, et, devant le docteur, la sœur de charité, la femme de Nervins, les chefs de l'établissement qu'il avait invités à prendre le thé, pour célébrer le rétablissement de sa malade, il dit à Nervins :

— Ces orphelines sont les filles d'une pauvre aveugle, qui demandait l'aumône sur la route. La misère les a conduites dans cet asile. Je les ai soignées avec toute la charité de mon cœur, jusqu'à ce jour, qui est pour moi un grand jour. Pour que le souvenir s'en conserve éternellement, je les adopte pour mes filles, et les confie à Clara, qui leur servira de mère. Ces deux enfants t'aimeront tendrement, et tu trouveras en elles une consolation pour les jours de ta vieillesse.

Clara et Marie se jetèrent en sanglotant dans les bras de Joseph.

— Ne pleurez pas, mes enfants, leur dit Joseph ; vous allez être séparées de moi, mais les portes de mon asile vous seront toujours ouvertes. Et quand vous aurez accompli vos vingt ans, si vous voulez revenir avec moi, je vous recevrai toujours avec tendresse ; mais je suis certain que l'amour de Clara et de Nervins

vous rendront les heures de la vie douces et agréables.

M. Nervins pressa dans ses bras les deux jeunes filles, et dit à Joseph :

— J'accepte de grand cœur le legs de tes filles ; ta fortune et la mienne leur donneront de quoi être puissantes ; Dieu les rendra heureuses. Je mets à ta disposition une somme égale à celle que t'a coûté la construction de l'asile, pour l'agrandir et augmenter le nombre de ceux qui viennent y chercher et y trouver la santé du corps et la tranquillité de l'âme.

M. Nervins et Clara s'établirent dans un magnifique château, à une demi-heure de distance de l'asile. Ils s'y rendaient tous les jours avec les deux orphelines, qui devinrent deux gentilles demoiselles, et firent la joie et la consolation de Clara, de Nervins et de Joseph.

CHAPITRE XXXIX

Les deux orphelines passaient leurs après-midi dans l'asile. Leur plaisir était de s'occuper de la garde-robe et des vêtements des enfants. Elles s'étaient constituées inspectrices de ces êtres sans famille. Clara s'appelait la mère des garçons, et Marie, la mère des filles. Le plaisir de Joseph était de voir l'amour et le soin avec lesquels ces deux jeunes filles, si gentilles et si bien élevées, s'occupaient des besoins des pauvres abandonnés, sans le leur avoir demandé, et de payer, par leur amour et leur dévouement, le bien que Dieu leur avait fait.

Elles arrivaient à l'asile élégamment vêtues,

et elles échangeaient leurs chapeaux couverts de fleurs pour le bonnet simple, et le tablier des sœurs qui faisaient le service. Et, comme si c'était pour elles une obligation sacrée, elles se rendaient à la salle des nourrices, puis à l'école, ensuite à l'infirmerie, et enfin au vestiaire qu'elles avaient réglé avec un ordre et une propreté admirables.

Si un des enfants venait à être atteint d'une maladie grave, ces âmes divines ne vivaient plus. Alors, ce n'était pas dans l'après-midi qu'elles arrivaient, mais au point du jour; elles passaient même parfois toute la nuit dans l'asile, et veillaient le malade avec un soin inexplicable. Leur mère adoptive les accompagnait toujours, et les contemplait avec ravissement.

Ce bonheur dura de longues années; mais, à la fin, la santé de Joseph se ressentit de la vie de fatigue qu'il menait. Ce noble cœur ne se reposait ni jour ni nuit. Quand ce n'était pas aux enfants, c'était aux fous et aux malades que Joseph donnait personnellement ses soins. Plus le mal était dangereux, plus grande était son assiduité, plus grand était son dévouement; et quand ses soins avaient pour

résultat la guérison du malade, alors on voyait la joie et la satisfaction se peindre sur son visage.

A la fin, la fatigue le rendit. Un soir que Clara, Nervins et ses filles vinrent le voir, ils le trouvèrent dans son lit, exténué de labeurs et de veilles, et en proie à une fièvre ardente. Le docteur, ce compagnon si fidèle, était près de lui, et sur sa figure on lisait son angoisse ; à chaque instant il tâtait le pouls de son malade et le regardait avec tristesse.

— Je comprends votre inquiétude, lui dit Joseph, vous craignez qu'un caillot de sang n'interrompe la circulation et m'étouffe. Je doute que vous puissiez empêcher l'accident. Je regrette vivement de vous quitter, mais il faut vouloir tout ce que Dieu permet.

Clara, Nervins et les deux orphelines, qui entendirent en entrant ces dernières paroles, restèrent tous surpris ; ils s'approchèrent pour lui baiser la main et cherchèrent à dissimuler la crainte que leur inspirait sa situation.

— Je vois la douleur de vous tous, leur dit Joseph avec tendresse. Approchez-vous, mes filles, pour que je vous donne un baiser, avant que la mort ne glace mes lèvres.

Les deux jeunes filles s'agenouillèrent auprès du lit et Joseph baisa leur front et les bénit.

Madame Nervins s'approcha aussi.

— A vous, je vous rends grâce, continua Joseph, pour l'amour et la tendresse avec laquelle vous soignez mes filles ; je vous vénère pour la douce affection avec laquelle vous faites le bonheur de mon ami Nervins. Je vous bénis, Clara, et je vous suis reconnaissant d'être venue me fermer les yeux. Quand j'aurai rendu le dernier soupir, prenez à mon doigt la bague de Marie et passez-la au vôtre, comme un souvenir d'un ami fidèle.

Clara baisa en pleurant la main de Joseph, dont la circulation du sang retardait la mort par moments.

Le docteur reconnaissait la gravité de la situation, mais il ne pouvait empêcher les caillots de monter jusqu'aux veines du cœur.

Joseph mourut en tenant de sa main gauche les mains des deux orphelines et de sa main droite celles de Clara et de Nervins qui la couvraient de leurs baisers et de leurs larmes.

Ainsi ferma les yeux cet homme infortuné, si

généreux, si juste, si plein de charité, doué de tant de vertus.

Nervins ne put supporter la vue de son ami mort et il se retira. Clara et ses filles restèrent auprès de lui.

Devant ce cadavre si respectable, si respectable par ses mérites, lui dit le docteur, pardonnez-moi, Madame, le mal que je vous ai fait en voulant vous sauver la vie.

Clara baissa la tête, pressa étroitement la main de l'ami de Joseph et du dépositaire de tous ses secrets et de toutes ses douleurs.

— Que Dieu prenne pitié de moi et de tous, s'écria Clara d'un ton solennel, en passant à son doigt cet anneau qui était pour elle une source de souvenirs et de larmes. Cette mère, sans expérience et sans réflexion, s'était laissé éblouir par la vanité à son arrivée dans Paris et, entrainée par l'exemple, elle avait abandonné, quelques semaines, le droit chemin, dans lequel elle était rentrée après sa maladie et ses malheurs, pour devenir le modèle de vertu le plus parfait qu'ait possédé le monde.

Que de modestie, que de douceur dans ses pensées ! Quels soins si assidus pour les orphelines ! Quelle charité si ardente pour les mal-

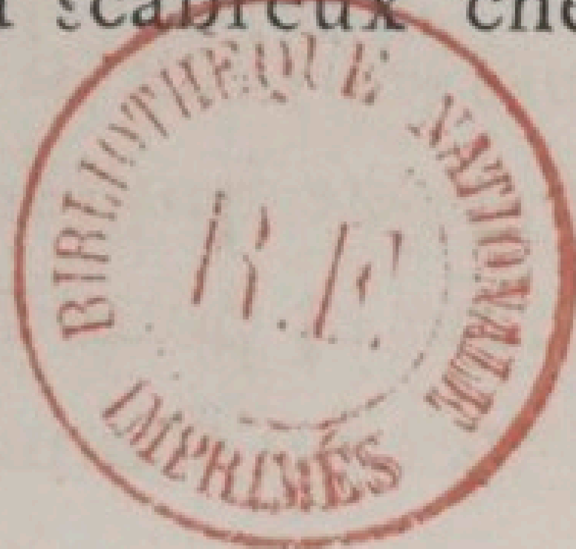
heureux ! Quelle épouse si douce, quelle amie si bonne ! Dans la mélancolie qui voilait toujours son visage, quelle ombre si calme de bonté et de patience ! Quel feu et quelle pénétration dans ses yeux si beaux ! Hélas ! Clara avait péché, pour épuiser jusqu'à la lie le calice de l'amertume et pour devenir ensuite la plus pure de toutes les femmes. Aucun mari, quelque infortuné qu'il soit, s'il a le cœur droit, s'il aime et s'il souffre, ne doit jamais perdre l'espoir d'être heureux, même après les plus grandes douleurs, les désillusions les plus profondes.

La vertu ne consiste pas moins à ne pas pécher, qu'à sortir victorieuse de la faiblesse et de l'abîme du mal, quelque profonde qu'ait été la chute.

Si les maladies du vice peuvent attaquer la vertu, elles ne peuvent la marquer de leurs taches, ni l'étouffer par leur pestilence.

C'est là l'espérance que Dieu offre aux âmes pour qu'elles puissent rentrer en elles-mêmes et se livrer au repentir, qui est l'idée la plus élevée de la charité. C'est dans le repentir qu'elles trouvent la consolation, que l'action continuelle du bien rend plus solide. Cette ac-

tion continuelle du bien est une délicieuse douceur pour la conscience et l'unique essence qui donne du courage et de la patience, à l'esprit dans le long et scabreux chemin de la vie.



FIN

DU MÊME AUTEUR

TRADITIONS AMÉRICAINES	Un vol. in-12
LÉGENDES AMÉRICAINES	Un vol. in-12
LÉGENDE D'UNE AME TRISTE	Un vol. in-12
LÉGENDES DE MONSERRAT	Un vol. in-12
LA VIERGE DES LIS — PETITE-FILLE DE ROI	Un vol. in-12
PENSÉES CHRÉTIENNES, POLITIQUES ET PHILOSOPHIQUES	Un vol. in-8°
CONSIDÉRATIONS POLITIQUES ET PHILOSOPHIQUES	Un vol. in-8°
LÉGENDE DE CATHERINE OSSEMA	Un vol. in-12
NÉLUDIA	Un vol. in-12
LES AMOURS D'UN NÈGRE	Un vol. in-12
LES CORBEAUX DE LA CITÉ D'ANTIN	Un vol. in-12
PHILIPPE II ET DON CARLOS	Un vol. in-8°

BLOIS, IMPRIMERIE LECESNE, RUE DENIS-PAPIN, 13

